



Haut-vol

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.J. ARNAUD

HAUT-VOL



• SPECIAL POLICE •

**Editions
"FLEUVE NOIR"**

G.-J. ARNAUD

HAUT-VOL

ROMAN SPÉCIAL-POLICE

272

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

69, Bld Saint-Marcel – PARIS XIII^e

© 1961 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

CHAPITRE PREMIER

Le vieux D.C. 3 tournait autour du terrain depuis quelques minutes. Cinq cents mètres plus bas, une dizaine de personnes s'étaient rassemblées devant le hangar démantibulé. Au milieu des soldats birmans un seul Européen, le responsable de l'aérodrome, un Anglais nommé Slade.

Philip Clifton, le pilote, fit la grimace.

— Un peu court tout de même. Demain il faudra fourrer la queue de l'appareil dans le hangar si on veut soulever cette vieille carcasse.

L'œil gauche de l'aide-pilote, Ludwig Marsch, resta vide d'expression. L'Allemand était borgne et portait un œil de verre. Les paupières du droit se plissèrent.

— Tu y vas ?

— Évidemment !

Les soldats birmans s'enfuirent de tous côtés en voyant l'appareil rouler vers eux. Seul Slade resta en place. Il se demandait si les deux hommes auraient de l'alcool à lui offrir.

Ludwig sauta à terre le premier, lança son pied dans l'herbe poussiéreuse et jura. Il n'eut pas un regard pour l'Anglais, se contentant d'inspecter le hangar d'une moue dégoûtée.

Philip Clifton le rejoignit. Slade n'avait pas fait un pas vers eux, gardait sa rigidité toute britannique.

— On ne va pas pouvoir s'en débarrasser, supputa l'Allemand avec hargne.

Ni l'un ni l'autre ne connaissaient Slade, mais on leur avait parlé de lui à Mandalay où ils avaient fait le plein. Les réserves de Palawbum étaient pratiquement inexistantes.

Clifton s'approcha de l'Anglais et se présenta. L'autre s'inclina sèchement.

— Slade. Commandant de la base.

Marsch ricana. Le gouvernement birman n'avait aucune rancune envers les Anglais. Avec un humour tout à fait asiatique, ils avaient bombardé l'ancien major responsable d'un terrain qui voyait cinq avions par an. Slade rougit violemment, mais il avait trop envie de whisky pour le prendre de haut.

— À votre entière disposition. Vous logerez chez moi.

— Il n'y a pas d'hôtel à Palawbum ?

— Non... Des auberges pour caravanes seulement...

— Et l'avion ?

Slade désigna les soldats birmans.

— Ils en auront la garde.

Marsch cracha de côté.

— Merci. Nous coucherons à bord.

— Mais... Vous serez très mal installés. Vous ne vous reposerez pas parfaitement.

— On a l'habitude. Nous avons tout ce qu'il faut à bord.

Slade passa sa langue sur des lèvres sèches. Marsch l'étudiait en coin. Le major était porté sur le whisky, leur avait-on dit à Mandalay.

— De quoi boire et manger, dit-il avec douceur.

Philip Clifton intervint brusquement.

— Où se trouve le général Nangiang ?

— Au poste militaire. Vous désirez le voir ce soir ?

— Non, dit le pilote. Nous nous envolerons demain au lever du soleil. Qu'il soit exact, c'est tout ce que nous lui demandons.

Slade mâcha l'air à vide pendant quelques secondes, puis se décida.

— Il est très affaibli par sa longue marche. Il devra faire le voyage allongé sur un brancard.

— C'était prévu, dit Ludwig en allumant une cigarette. Comprenez bien, mon vieux, que les quarante mille dollars, nous voulons les gagner. Le vieux mandarin sera chouchouté comme un prince.

Clifton avait l'air de désapprouver la brutalité de son compagnon. Slade décida de ne plus s'adresser qu'à lui.

— Le général a deux gardes du corps. Ils vous accompagneront jusqu'à Bangkok. Vous le saviez déjà ?

— Oui, dit Clifton en se demandant où l'autre voulait en venir.

— Cela ne fera jamais que trois personnes et vous pouvez en emmener d'autres.

L'aide-pilote avança son visage goguenard. Son œil de verre, frappé en plein par le soleil couchant, luisait et agaçait Slade.

— On peut en fourrer encore une vingtaine, trente même. Quand nous avons évacué les Français d'Hanoï, on se demandait parfois si on arracherait le vieux zinc. Mais cette fois, il n'y a que trois places.

Il cogna de son poing dans la paume de son autre main.

— Trois.

— Ce n'est pas pour moi que je vous demande, balbutia Slade troublé par tant de virulence.

Seul Philip Clifton était capable de supporter l'Allemand, et encore bien souvent avec peine. Marsch se calma et son œil valide se fit sournois.

— Pour qui alors ?

L'Anglais jeta un regard désespéré autour de lui. Les soldats birmans s'intéressaient surtout à l'avion. Leur chef, un lieutenant, fumait à l'écart, l'air dédaigneux.

— Nous avons des consignes strictes, dit encore l'Allemand. Pour gagner nos quarante mille dollars tous frais payés, le général doit voyager seul en compagnie de ses deux gardes du corps et de nous deux. C'est tout. C'est un passager pour où ?

— Bangkok précisément.

— Hé bien, c'est quarante mille dollars. Il peut les banker ? Non ? Au revoir et merci, terminé. Clifton, on va aller se jeter un godet.

Ironique :

— Monsieur le commandant de la base est certainement trop occupé par ses fonctions pour nous accompagner.

— Suffit, Ludwig ! Venez boire un verre avec nous, Slade.

Ce dernier lutta quelques secondes avec désespoir. Il aurait tant voulu refuser. Mais il n'y avait plus une seule bouteille d'alcool d'un prix abordable dans Palawbum. Les marchands chinois les vendaient vingt dollars chacune, et c'était ce que le gouvernement de Rangoon lui donnait par semaine. Depuis deux mois il n'avait pas été payé.

En montant dans l'appareil, il expliqua à Clifton qu'il avait signé un contrat d'instructeur pour l'aviation civile et militaire. Il attendait toujours, depuis deux ans, l'appareil qui devait être affecté à la base.

— Je me contente de maintenir l'aérodrome en état pour le grand jour.

Il ajouta, désabusé :

— Grand jour qui ne viendra certainement jamais.

— Et vous restez ? s'étonna le pilote.

— J'ai trois ans à faire encore... Mon contrat...

Ludwig dévissait une bouteille de whisky et déballait des gobelets en carton paraffiné. Il en tendit un à Slade et le lui remplit tellement que l'alcool déborda sur les doigts de l'Anglais. C'était plus insultant que les paroles. Le major en trembla, au point qu'il continua de répandre le liquide.

— Hé ! gaffe, milord, ça vaut cher cette denrée !

Slade but et le miracle habituel se produisit. L'alcool lavait tout le reste. Ils s'installèrent plus confortablement.

— Qui est ce passager, Slade ? demanda Clifton.

— M... ! jura Marsch, vous n'allez pas remettre ça, non ? On n'en parle plus. Même s'il nous filait mille dollars, on risque trop à ce petit jeu. Certainement un Européen avachi par le climat et l'alcool, si ce n'est par l'opium. Fermez votre clapet, Slade, et dites-nous s'il y a un

b... dans le coin.

— Il ne s'agit pas d'un Européen, dit Slade en regardant le fond de son gobelet vide. Clifton le lui remplit.

— Un Birman ? Un Chinetoque ?

— Une femme... Une Eurasienne.

Même le borgne fut intéressé.

— Jolie ? Jeune ?

— Oui... Miss Sara... Sara Tiensane. Elle vit à Palawbum depuis quelques mois. Mais elle veut se rendre dans le sud. Peut-être à Hong-Kong.

Ludwig Marsch éclata de rire.

— Toutes les mêmes ! Une fois là-bas, elles s'aperçoivent que pour vivre il ne leur reste plus qu'à faire la p... Je peux lui trouver une maison de danse... Du très bien... Mais elle prendra un autre avion... Pas celui-ci.

Clifton faisait sauter la bande d'un paquet de cigarettes, en tendait une à Slade.

— D'où vient-elle ?

— Sa mère était Chinoise, son père anglais, je crois. Elle a essayé de vivre en Chine, puis elle a passé la frontière. Je... Je crois qu'il faut qu'elle aille plus loin.

Le pilote tirait lentement sur sa cigarette. Une habitude de fumer pendant les heures de vol, sans que la fumée fasse pleurer les yeux.

— Pourquoi plus loin ? Elle a peur ?

— Il y a ça. Les « dacoïts » (1) communistes sont de plus en plus hardis... Les irréguliers chinois aussi... Avec cette histoire de frontière contestée. Mais ce n'est pas ce que je veux dire. Il faut qu'elle s'en aille loin d'ici. Elle peut tout recommencer à zéro.

Marsch ricana.

— Ouais ! À Hong-Kong elle a un bel avenir.

— Miss Sara est très intelligente... Elle peut réussir, mais si elle reste ici, c'est fini.

L'Allemand se versa un autre gobelet d'alcool. Le soleil avait disparu mais l'intérieur de la soute était surchauffé. Il alla ouvrir les portes.

— Pourquoi n'est-elle pas partie plus tôt ?

— Comment ? Les convois sont protégés pour traverser les zones dangereuses... Ils n'accepteraient pas de prendre une femme. Et il y a quatre mois qu'un avion n'a pas atterri ici.

Ludwig pouffa.

— Non ? Quelle planque, mon vieux !... Vous devez avoir les pouces cornés. Mais pour la fille, zéro pour la question ! Même si elle venait nous le demander à poil et à genoux.

Slade grimacha comme s'il allait pleurer.

— Même en la cachant dans la soute...

— On vous dit non. Vous avez le cerveau ramolli ou quoi ! hurla soudain Marsch.

Clifton posa sa main sur son bras.

— Doucement Ludwig ! Tu devrais vérifier si tout va bien dans les moteurs. Il va bientôt faire nuit et demain nous partirons à l'aube.

L'aide-pilote haussa les épaules.

— Ça tourne rond... Il n'y a rien à vérifier. Mais ne compte pas faire l'affaire dans mon dos, Clifton. Il y a quarante mille dollars au bout. Vingt pour chacun. Et tu sais qu'en réussissant cette affaire, on nous en proposera d'autres... En quelques mois on peut ramasser cent mille chacun. De quoi filer aux States pour toi, ailleurs pour moi.

Jamais il ne pourrait entrer en Allemagne. Clifton ignorait pour quelles raisons.

— Je ne veux pas pourrir dans le coin.

— Vous ne travaillez pas pour la Sandy Line ? s'étonna Slade.

— Si, d'ordinaire. Mais pour cette affaire, on a loué le zinc, payé l'assurance. Nous sommes en quelque sorte nos maîtres et le directeur encaisse un joli bénéfice. Tous les frais sont supportés par les nationalistes de Formose.

— Voilà, dit Ludwig, vous savez tout. Le général Nangiang doit avoir une grosse importance pour justifier quatre-vingt mille dollars de dépenses.

— Il apporte des renseignements de grande valeur sur les débris de l'armée du Kuomintang éparpillés dans le Yunnan.

— On s'en fout ! dit Ludwig. Nous l'emmenons demain matin, et si tout va bien nous serons à Bangkok avant la nuit. Nous livrons le général et nous encaissons le pognon. La politique, c'est autre chose.

Slade jeta un regard à la bouteille de whisky. Clifton lui remplit une fois de plus son gobelet.

— Il faut que je rentre chez moi, murmura l'Anglais.

— Vous habitez loin d'ici ?

— Un bon mille. Il vaut mieux faire le trajet pendant le jour. La nuit, c'est très dangereux.

— Vous avez une voiture ?

— Oui... Une vieille Ford. Je viens tous les jours ici... Du matin au soir... C'est moi qui entretiens le terrain... Je n'ai aucun employé vous comprenez ? Il y a des rats qui creusent des terriers énormes... Si je ne me méfiais pas, le terrain serait inutilisable au bout d'une quinzaine. Je le sonde constamment et dès que j'ai trouvé une galerie, je me hâte de la faire s'écrouler et de combler la tranchée.

Marsch riait sans se cacher. Clifton se demandait s'il n'allait pas

lui planter son poing dans la bouche. Le drame de Slade lui échappait totalement.

— Merci pour le whisky, il était excellent.

Slade reposait le gobelet.

— Demain matin, je serai là pour accueillir le général.

— Oh, sir, déclara Ludwig Marsch courbé en deux et goguenard, nous pouvons très bien nous passer de la tour de contrôle pour une fois !

Mais le major était au-delà de ces insultes. Il était la tête de Turc de l'administration birmane, des soldats birmans et de la population locale. Le plus dur, c'était que ce soit la bouche d'un Européen qui les prononce.

Clifton foula l'herbe poussiéreuse à ses côtés.

— Venez jusqu'à mon bureau. J'ai ma carabine à y prendre.

Comme le pilote paraissait étonné, il expliqua :

— Je conduis d'une main et tiens mon arme de l'autre. Au moindre frémissement suspect dans les buissons, je tire. Un jour, j'ai tué un chien... Mais les « dacoïts » sont vraiment dangereux, surtout pour un blanc.

Le bureau était au fond du hangar. Le pilote jeta un regard surpris au classeur dont les tiroirs étaient soigneusement étiquetés dans l'ordre alphabétique.

— Ne vous y laissez pas prendre. C'est tout vide... Mais j'essaye de résister... Je crée l'illusion. Pour les Birmans. Je leur arrache un doute. Finalement ils se demandent si un jour ce terrain ne sera pas exploité normalement. L'an dernier, j'ai cru que ce jour-là arrivait. Il y avait eu des troubles et le gouvernement a envoyé quatre avions-cargos avec des renforts, et même des jeeps. Un véritable pont aérien à une échelle bien modeste. Ça n'a duré que quelques jours.

La Ford était rangée derrière le hangar. L'homme, sur le point de s'installer au volant, hésita.

— Je vais aller voir miss Sara tout à l'heure... Lui expliquer qu'il n'y a rien à faire.

Clifton allumait une cigarette sans le regarder.

— Si vous aviez pu l'emmener, il me semble que le travail que je fais sur le terrain, ce travail de terrassier, de coolie, aurait au moins servi à quelque chose.

Il regardait ses mains.

— Moi, un Anglais, je travaille comme un manoeuvre et les natives se foutent de moi...

— Vous y teniez à ce que nous emportions cette Eurasienne avec nous ?

— Énormément.

— Attendez-moi ici.

Clifton se mit à courir dans la direction du D.C. 3. Dans la soute, Ludwig lichait un verre, le regard fixe. Il le dévisagea avec surprise.

— Il y a le feu ?

— J'accompagne Slade à Palawbum.

— Comment reviendras-tu ?

— Je me débrouillerai.

L'Allemand ricana :

— Tu vas voir cette fille ? Je te préviens que si tu la ramènes ici, vous ne pourrez pas entrer dans l'appareil.

— Te mêle pas de ça, Marsch !... C'est moi le chef de bord et je fais ce que je veux.

— Minute ! Pour le moment nous sommes associés. C'est bon pour le règlement de la Sandy Line. Mais pour aujourd'hui, ça n'existe pas, Ce vieil ivrogne radote. Il s'est laissé embobiner par cette métisse qui a dû coucher avec lui.

Marsch vida son gobelet et le froissa d'une main rageuse. Clifton, debout dans l'entrée de la soute, l'observait, une cigarette au coin de la bouche.

— Et ne viens pas me parler d'humanité... Souviens-toi de ce qui se passait quand nous évacuions Pékin. Toutes ces femmes avec des gosses, et nous ne choisissons que ceux qui avaient toute une liasse de fafiots dans la main. Tous de gros commerçants bien nourris. Trente de ces gars-là pouvaient nous empêcher de décoller. À la place, on aurait pu emmener soixante gosses et même davantage. Qu'est-ce que tu as fait ? Tu as glissé du pognon aux soldats du Kuomintang pour qu'ils filtrent les porteurs de grosse galette. Ils repoussaient les autres.

Clifton écrasa son mégot sous son pied. Ce qu'il n'avait jamais dit à Marsch, c'est que parfois la nuit, il revoyait le visage de cette femme qui portait un enfant endormi. Le gosse n'était même pas réveillé par les vociférations de la foule. Ils devaient venir de loin.

— Ça fait dix ans.

— Nous avons recommencé ailleurs. Partout où ça craquait et où les gens cherchaient à fuir. Il n'y a pas cinq ans, c'était Hanoï.

— Nous ne pouvons pas continuer indéfiniment dans cette voie.

Ludwig ricana :

— Tu te fais vieux, Clifton ! Tu ne pourras pas voler indéfiniment. Dans cinq ans, ce sera fini. Tu seras bien obligé de rentrer au pays. Si tu n'as pas un peu de pognon à gauche, que feras-tu ?

Le pilote haussa les épaules.

— Nous n'allons pas tout perdre parce que nous emmènerons cette femme.

— Si... C'est un engagement inquiétant. Quand on se laisse

attendrir une fois, il n'y a pas de raison pour ne pas recommencer et les gens qui ont besoin de nous se méfieront.

— Qui saura qu'elle se trouve dans l'appareil ? Les envoyés de Formose ne vont pas fouiller le poste tout de même. Ils seront trop heureux de récupérer leur général.

Son compagnon s'approcha de lui, le visage contracté.

— Il y a plus de quinze ans que tu te trouves en Asie, et tu fais semblant d'ignorer que les nouvelles vont vite. Slade le premier ne tiendra pas sa langue. Les gens apprendront sans tarder. On ne nous confiera plus des missions de ce genre, et nous continuerons de travailler pour la Sandy jusqu'à ce qu'on nous balance.

— C'est bon, dit Clifton. Je t'achète le passage de cette fille cinq mille dollars.

Incrédule, son compagnon restait sans paroles. Philip pensait à Slade qui l'attendait dehors. La nuit arrivait et ils n'y voyaient presque plus dans la soute.

— Tu es d'accord ?

— C'est de la folie !... Cinq mille dollars.

— Je suis pressé, dit Clifton entre ses dents. C'est oui ou non, si tu refuses je passe outre. Nous nous casserons certainement la gueule et serons en parfaite condition pour ramener le général à Bangkok.

— Tu le fais au chantage ?

Clifton tourna les talons. Il était sur le terrain quand Marsch hurla, depuis, la porte de la cabine.

— Ramène-la, ta p... Mais tu pourras compter tes billets une fois arrivé, jusqu'à ce que ça fasse les cinq mille dollars.

Le pilote sourit. Marsch était furieux et le voyage serait certainement mouvementé. Mais il avait gagné. Slade avait allumé ses phares et tournait autour de la voiture, la carabine entre ses mains.

— Alors ?

— Je viens avec vous à Palawbum. Je rentrerai à pied.

L'Anglais sursauta.

— Je vous raccompagnerai.

CHAPITRE II

Marsch se redressa et, mal réveillé, mit un certain temps à lire l'heure. Il réussit à repérer la petite aiguille phosphorescente sur le douze, et la grande sur le cinq. Il jura et se leva. Le bourdonnement qui l'avait sorti de son sommeil s'amplifiait.

— Clifton qui revient avec la femme, dit-il à mi-voix.

Il alluma un des plafonniers, fit la grimace en voyant sa tête dans un hublot. Il avait liquidé une bouteille avant de s'endormir, sans manger. La porte de la carlingue n'était même pas fermée et il faisait frais dans l'appareil.

Les phares de la voiture se posèrent sur le Douglas et l'Allemand apparut à la porte. Clifton se rendit compte qu'il était seul. La jeune femme sauta à terre et chercha sa valise à l'arrière.

Slade dodelinait aussi de la tête. L'Américain leur avait payé un bon repas, dans la seule auberge acceptable de Palawbum. Il avait bu comme un trou. D'abord parce que l'alcool était gratuit, et parce qu'il lui fallait retourner à l'aérodrome de nuit. Maintenant il allait les laisser, et rentrer seul au bourg. Il eut une nausée. Mais ce n'était pas à cause de l'alcool.

Marsch sauta sur l'herbe et s'approcha. Il avait déboutonné sa combinaison sur son torse poilu. L'air frais lui faisait du bien et il avait envie de massacrer quelqu'un. Il empestait le whisky.

— Et la pépée ?

Sara Tiensane se retourna et l'Allemand ricana. Slade n'avait pas menti. Elle était belle. Malgré ses cheveux nattés. Il imaginait sans peine qu'ils devaient, une fois libres, lui descendre au creux des reins.

— 'Soir ma jolie !

Clifton eut un rire nerveux.

— Je vous avais prévenue. Il est d'une grossièreté inimaginable, qui l'a rendu célèbre dans tout le sud asiatique.

Marsch allumait sa cigarette, l'air goguenard. Slade regardait autour de lui, cherchant les soldats birmans. Ils devaient être cachés dans les buissons, peut-être même endormis. Parce qu'il était Anglais et major, il n'aurait jamais demandé à l'officier de se faire accompagner par deux ou trois de ses hommes. S'il n'avait été qu'un simple natif, tout aurait été moins compliqué.

L'Allemand pivota légèrement pour échapper à l'éblouissement des

phares, et pour mieux détailler la jeune femme. Celle-ci suivit son mouvement. Elle paraissait tranquille, ni dédaigneuse ni choquée. Elle le dévisageait seulement, et tout de suite il la soupçonna de s'attarder sur l'éclat insolite de son œil de verre. À moins que Clifton l'ait déjà mise au courant.

— Eh bien, à demain matin ! murmura Slade.

Le pilote lui avait proposé de rentrer avec sa voiture et de venir le rechercher le lendemain matin. Par simple amour-propre, il le regrettait.

Marsch, malgré son ivresse, perçut la peur du bonhomme. Il s'approcha de lui.

— Vrai que les Dacoïts sont cruels ? J'ai cru entendre un coup de feu tout à l'heure.

Slade ouvrit la portière de la Ford et se glissa à l'intérieur. L'Allemand ricana en apercevant le canon de la carabine.

— Vous savez vous en servir ? Je croyais que dans l'armée anglaise, il n'y avait que des traîneurs de sabre.

Le moteur de la voiture éclata. Slade fit une impressionnante marche arrière pour reprendre la route de Palawbum.

— Il crève de peur ! dit Ludwig.

— C'était inutile de le lui rappeler, dit Clifton d'un ton naturel.

La porte de l'appareil découpait un rectangle flou sur l'herbe. L'intérieur était pauvrement éclairé par une seule lampe.

— Inutile de décharger nos batteries, grogna l'Allemand en se laissant choir dans l'un des fauteuils. Au fait, as-tu vu le général ?

— Oui. Il faudra dévisser cette rangée de fauteuils pour pouvoir caser son brancard. Même deux, pour circuler autour. Il est très affaibli et appréhende le voyage.

— Et ses gardes du corps ?

— L'un s'appelle Tsin, l'autre Tamoï. Deux costauds qui me paraissent armés jusqu'aux dents.

Ludwig désigna un des fauteuils à la jeune femme :

— Asseyez-vous. Il y a de la place.

C'était la première parole aimable qu'il avait pour elle. Il la suivit de son œil critique, tandis qu'elle s'installait face à lui, de l'autre côté du passage. Il sourit parce que la robe découvrait ses genoux nus. L'imperméable cachait le haut de son corps. Clifton sortait de la soute avec des boîtes de bière et des gobelets.

Marsch grogna :

— Il n'y a pas autre chose ? La bière tiède, très peu pour moi.

— J'ai enfermé le whisky. Demain, nous aurons une rude journée et ce n'est pas le moment de te saouler.

L'Allemand se dressa, menaçant :

— Clifton, méfie-toi ! Nous sommes associés pour l'heure. Je veux boire un dernier verre avant de dormir.

Le pilote ouvrait une boîte de bière. Il la tendit à Sara en même temps qu'un gobelet.

— Excuse-moi, mon vieux. Prends la clé et crèves-en ! Notre invitée ne met pas du tout en doute tes possibilités.

Mouché, l'aide-pilote alluma une cigarette et posa ses pieds sur le dossier du siège suivant. La jeune femme but une gorgée de bière, puis se tourna vers Marsch.

— J'ai déjà remercié votre ami pour la faveur que vous me faites. J'espère que vous ne serez pas trop gêné par ma présence, et que je ne serai pas trop encombrante.

Ludwig haussa les épaules.

— Je n'ai rien à voir dans l'affaire. C'est une folie, un point c'est tout ! Nous risquons de perdre quarante mille dollars si votre présence est signalée. Maintenant j'ai l'impression que nous gaspillons inutilement du courant. Bonsoir.

Il ferma son œil puis se tourna de l'autre côté pour ôter celui en verre. Il n'avait jamais pu s'endormir avec. C'est pourquoi il n'était qu'aide-pilote, la Sandy Line le gardait par pitié. Il n'avait pas le droit d'être aux commandes lors des atterrissages ou des décollages. Mais dans l'affaire actuelle, tout cela ne comptait pas, et il pouvait oublier les impératifs de son contrat.

Clifton inclina le dossier d'un fauteuil et le désigna à la jeune femme.

— Étendez-vous là-dessus et tâchez de dormir. Si tout va bien, demain nous serons à Bangkok.

Il l'aida à glisser sa valise dans le filet. Marsch paraissait endormi.

— Vous allez me cacher dans la soute ? demanda-t-elle à voix basse.

— Non, dans le poste de pilotage.

Il détourna les yeux, gêné.

— Vous y resterez toute la journée... Il n'y a pas beaucoup de confort.

La jeune femme dut comprendre ce qu'il voulait dire.

— J'ai l'habitude, répondit-elle simplement.

Clifton s'installa à l'avant après avoir éteint la veilleuse. Mais il ouvrit légèrement la porte et fuma plusieurs cigarettes. Sara avait les yeux grands ouverts et ne perdait pas un seul de ses gestes. Elle avait la gorge contractée et une force chaude, bien connue d'elle, la poignait.

Le pilote se réveilla alors qu'il faisait encore nuit. Il était cinq heures trente. Il sauta à terre, vit le petit feu que les soldats birmans

venaient d'allumer. Il s'approcha d'eux et, en silence, un grand diable lui tendit un quart d'aluminium rempli de thé bouillant. Il le but à petites gorgées, puis fit une distribution de cigarettes. Aucun mot ne fut échangé avec ces hommes, et il revint vers l'avion.

Dans la soute il fit bouillir de l'eau sur le réchaud à méta, y jeta de la poudre de café tout prêt. L'odeur dut réveiller Ludwig. Il entra dans la soute en grognant un bonjour inintelligible.

— Ma montre est arrêtée.

— Il n'est pas tout à fait six heures. Le soleil se lèvera dans une heure. Le général ne va pas tarder.

Sara Tiensane dormait profondément quand Clifton s'approcha d'elle. Il tenait un gobelet de café entre ses doigts. La jeune femme ouvrit les yeux quand il lui toucha le bras et lui sourit.

— Merci.

— Vous avez un quart d'heure pour vous préparer à passer douze heures, si ce n'est quinze, dans le poste de pilotage.

Elle avala son café puis se dirigea vers les toilettes avec sa valise. Ludwig vint dans la carlingue en buvant un café qui empestait l'alcool.

— Pas chaud le matin ! Je vais aller faire tourner les moulins. S'ils attendent trop, je couperai le contact.

Mais il paraissait embarrassé. Il avait remis son œil de verre. C'était son premier souci le matin.

— Excuse-moi pour hier.

Clifton le rassura, d'un geste vague.

— Pour les cinq mille dollars, c'était une blague.

— Bien sûr.

Mais Marsch ne voulait pas capituler complètement.

— N'empêche que c'est une sacrée c...erie que d'avoir embarqué cette fille !

— Bien sûr.

L'Allemand haussa les épaules. Il se dirigea vers le poste de pilotage. Clifton s'approcha de la porte, huma l'air parfumé qui venait de la jungle. Les soldats avaient éteint leurs feux et rejoint leur poste individuel. Un peu de jour flottait autour des masses sombres.

— Voilà.

Sara sortait de la soute, sa valise à la main. Il se demandait ce qu'elle pouvait emporter avec elle. Brusquement le moteur droit éclata. Le gauche avait toujours une certaine difficulté à démarrer. Pendant quelques minutes le vacarme fut infernal. Toutes les tôles de l'appareil vibraient, et les rivets donnaient l'impression qu'ils allaient se détacher. L'autre moteur partit enfin et bientôt le bruit devint moins fort.

— Je rejoins le poste ?

— Installez-vous dans l'habitacle du radio. Une fois en vol, vous viendrez dans le poste.

Quand elle eut disparu à l'avant, il sauta à terre et se dirigea vers le hangar. C'était miracle qu'il soit encore debout. Une chaîne commandait l'ouverture des portes, et il les escamota. L'appareil pourrait disparaître complètement à l'intérieur et foncer vers la lisière de la jungle. Il y avait de grands arbres dangereux.

Le régime des moteurs redescendit encore, et il put entendre le bruit des voitures qui approchaient. Il reconnut la vieille Ford de Slade qui venait en tête. Soulagé, il s'avança vers l'Anglais. Derrière venait une jeep, puis une autre, bourrée de soldats. Sur la première un brancard était arrimé à côté du chauffeur. La tête du général se trouvait vers l'arrière du véhicule.

Avec Slade descendirent les deux gardes du corps qui, tout de suite, s'approchèrent de leur patron. Ils portaient un uniforme de toile kaki, sans insigne, et chacun avait un gros revolver au côté droit.

— Le général a reçu une piqûre avant de partir. Il dormira plusieurs heures.

Les soldats de la deuxième jeep entouraient la première. Slade entraîna Clifton à l'écart.

— Miss Sara a passé une bonne nuit ?

— Je l'espère, dit le pilote en souriant.

— Vous lui transmettez... mon bon souvenir... Puisqu'elle est certainement cachée maintenant.

— Dans le poste de pilotage.

Le major prit la cigarette qu'il lui offrait.

— Votre compagnon...

— Un peu vexé, mais tout se passera bien.

Slade insista avec une sorte d'angoisse au fond de ses yeux bleus.

— Vous n'oublierez pas de lui rappeler...

Clifton le regarda de côté, un peu surpris.

— Ne vous faites pas de souci... Nous allons pousser l'appareil dans le hangar. C'est pourquoi j'ai ouvert les portes.

— Bien... Les soldats vous aideront.

Philip s'approcha de l'appareil et fit signe à Marsch. Ce dernier bloqua sa roue droite, coupa le moteur gauche et fit donner le droit. Le Douglas pivota lentement, présentant sa queue.

Les soldats le tirèrent vers le fond du hangar. La jeep s'approcha et le brancard fut hissé à l'intérieur. Clifton vérifia la fixation des sangles. Le général dormait paisiblement. Il portait une tunique à poches, mais était tête nue. La peau de son visage et celle de ses mains étaient safranées, avec des zones pâles autour des paupières fermées et de la bouche mince. Il devait avoir plus de soixante ans.

Slade paraissait troublé.

— Qui croirait que ce petit homme tranquille est responsable de nombreux massacres ? murmura-t-il.

Clifton éprouva un certain malaise.

— Il y en a autant des deux côtés.

— Oui, bien sûr, dit l'Anglais.

Il se redressa et détourna les yeux.

— Il a beaucoup de valeur. Pour les uns comme pour les autres.

Puis il sauta à terre. Les deux gardes du corps s'installèrent de façon à ne pas perdre de vue le général Nangiang. Clifton pensait aux dernières paroles du major. Il se pencha par la portière. Slade lui tendit la main. Il chercha son regard mais ne put le trouver.

La porte refermée, il se dirigea vers le poste de pilotage. Sara était toujours dans l'habitacle-radio, assise sur le strapontin.

— Nous partons. Cigarettes ?

Il lui laissa son paquet, pénétra dans le poste proprement dit. Marsch se tourna vers lui.

— On y va ?

— Pas de vent. De toute façon, nous n'avons pas le choix.

L'Allemand ricana.

— Slade préside à l'envol. Du plein la vue pour les natives, évidemment !

L'Anglais filait vers le fond du terrain, un drapeau à la main. Il se figea sur la droite, puis agita le carré d'étoffe.

— Je garde les commandes, affirma Marsch.

Clifton eut un regard pour les grands arbres, puis inclina la tête en s'asseyant dans le siège du copilote. Les moteurs s'emballèrent et, à la limite, Ludwig desserra les freins et le D.C. 3 fit un bond en avant. Le général avait dû gémir dans son sommeil. Le Douglas quitta le sol à moins de deux cents yards de la lisière et monta rapidement. L'Allemand avait de grandes qualités professionnelles. Philip lui donna le cap et passa dans l'habitacle du radio.

Sara fumait nerveusement, les yeux mi-clos.

— Slade vous envoie son bon souvenir.

Il eut l'impression qu'elle pâlisait un peu, mais peut-être craignait-elle le mal de l'air.

— Un chic type ! dit-elle. Il m'a beaucoup aidée pendant mon séjour à Palawbum.

Clifton alluma une cigarette en songeant aux paroles de l'Anglais. Ce dernier lui avait paru étrange. Peut-être était-ce tout simplement l'effet de sa gueule de bois. Il regretta de ne pas lui avoir laissé une bouteille d'alcool. N'était-ce pas pour ça qu'il s'attardait dans l'appareil au dernier moment ?

— Je vais voir le général. Ne bougez pas d'ici pour le moment. Je n'en ai pas pour longtemps.

Nangiang dormait, mais son visage était moins serein que tout à l'heure. Les gardes le regardèrent longuement. Ils devaient être méfiants en diable.

Dans sa réserve de la soute, il prit un autre paquet de cigarettes et quelques boîtes de bière. Il en laissa deux aux gardes et revint près de la jeune femme.

— Dans une heure et demie environ, nous passerons au-dessus de Mogok, la cité des rubis. Venez dans le poste, on a une excellente vue.

Marsch ne leur accorda qu'une maigre attention. La jeune femme vit qu'il était heureux, faisant exactement ce qui lui plaisait le plus au monde.

Trois mille pieds plus bas, c'était la jungle birmane inconnue et dangereuse.

— Nous nous poserons à Mandalay pour prendre de l'essence, mais ensuite nous volerons sans arrêt jusqu'à Bangkok. Vous connaissez quelqu'un là-bas ?

La jeune femme secoua la tête.

— Non... Personne.

— Malheureusement notre compagnie emploie très peu de personnel féminin. Il n'y a pas d'hôtesse de l'air. Peut-être pourriez-vous trouver quelque chose dans une administration ou une entreprise.

— Je l'espère, murmura-t-elle.

— Pourquoi avez-vous quitté la Chine ?

— Ma mère est morte... Ce n'était plus possible de vivre seule dans la nouvelle organisation. Peut-être me serais-je habituée, mais je n'ai pas eu le courage d'essayer.

Clifton la regardait. Aucune émotion ne faisait vibrer son visage régulier. Seul un pli gonflait la lèvre inférieure comme si elle allait pleurer.

— Tout est difficile dans cette région, dit Clifton, surtout pour une femme.

Marsch se tournait fréquemment vers eux, mais ne pouvait entendre les paroles qu'ils échangeaient. Clifton alla vers lui.

— Je te remplacerai à Mandalay.

— Comme tu veux. Tu as vu le général ?

— Il dort.

L'Allemand hocha la tête.

— Les deux costauds n'ont pas l'air commode.

Clifton alla jeter un coup d'œil dans la carlingue. Ils n'avaient pas touché aux deux boîtes de bière. Ils se méfiaient visiblement. Il leur

expliqua que, dans une bonne heure environ, ils se poseraient pour le ravitaillement en essence. Les deux Chinois se regardèrent puis approuvèrent gravement.

— Combien de temps ?

— Pas tout à fait une heure. Nous avons passé commande à l'aller, et ce sera rapide.

Le général bougea dans son sommeil et soupira. Sa main droite remonta à son visage. Philip remarqua qu'elle était mutilée. Manquaient le pouce et l'index.

— Il va se réveiller ?

— Peut-être à Mandalay. Nous avons de quoi lui administrer une autre piqûre, dit celui qui se nommait Tsin.

De la poche de sa vareuse il tira une boîte en carton et l'ouvrit. Elle contenait une seringue et une ampoule.

— Une seule ?

— Il ne faut pas abuser. Le médecin de Palawbum l'a recommandé à mon camarade, dit Tamoï.

Clifton se demandait quelle était la base de ce loyalisme. Le respect du général, un certain patriotisme ou bien l'argent ? Les généraux nationalistes avaient amassé des butins de guerre considérables, et peut-être avaient-ils reçu la promesse d'une haute récompense.

— Vous seul descendrez à Mandalay, annonça Tamoï.

Le pilote fronça les sourcils.

— Pourquoi donc ?

— Nous n'avons pas confiance en cet Anglais de Palawbum. Il est suspect.

Philip sourit.

— Vous vous dites que, si je suis abattu par des terroristes, mon compagnon pourra continuer tout seul ?

L'aérodrome de Mandalay était éloigné de la ville et entouré d'un cordon de troupes. Mais de tels attentats s'étaient déjà produits. Les deux hommes étaient bien renseignés.

— Comment se fait le ravitaillement ?

Philip expliqua que c'était un camion-citerne qui venait remplir les réservoirs. Les deux Chinois l'écoutaient avec attention.

— Très dangereux ? Il suffit d'une étincelle ?

— Les pompiers sont toujours prêts à intervenir, dit Clifton pour les rassurer.

Il revint dans le poste. Marsch fumait une cigarette et Sara regardait le paysage.

— Ils sont nerveux à cause de l'étape à Mandalay. Ils ont peur d'un coup de main.

L'Allemand ricana.

— C'est bien possible.

Brusquement Philip perçut un bruit familier, malgré le ronronnement des moteurs. Il se précipita dans la partie arrière du poste, refermait la porte derrière lui quand Tamoï apparut.

— Je veux voir le poste.

Clifton soutint son regard.

— Les passagers n'y sont jamais admis et c'est une règle que nous respecterons, même aujourd'hui !

CHAPITRE III

Le garde porta négligemment la main à l'étui de son revolver. Son visage restait impassible, mais ses petits yeux noirs avaient un éclat inquiétant.

— Nous voulons fouiller l'appareil. Peut-être y a-t-on caché une bombe.

— C'est impossible. Le D.C. 3 n'a jamais été laissé seul et, de plus, les soldats birmans veillaient.

Un léger sourire sur les lèvres minces indiqua que Tamoï n'avait aucune confiance dans les soldats birmans. Certainement avec raison, car beaucoup avaient partie liée avec les communistes des maquis.

— La bombe pouvait se trouver dans l'appareil avant Palawbum. Il existe des systèmes pouvant déclencher l'explosion après quarante-huit heures.

— Aucune cachette n'est possible dans le poste. Ce serait plus facile de dissimuler un engin dans la soute. Mais n'oubliez pas les moteurs. Dans ce cas, il nous faut atterrir et vous passerez l'appareil au peigne fin.

Tamoï lui adressa un regard noir.

— Vous ne voulez pas que j'entre dans le poste ?

— Écoutez, mon vieux, les pilotes sont des gens superstitieux qui pensent qu'un profane apporte le mauvais œil. N'insistez pas. Mon camarade est très nerveux et serait capable d'une fausse manœuvre s'il vous voyait entrer.

Malgré le ton plaisant de ses paroles son visage restait dur et il était prêt à frapper si l'homme insistait. Mais le garde pivota sur les talons de ses bottes et rejoignit son camarade. Philip tourna le verrou et soupira de soulagement. Ils l'avaient échappé belle.

Marsch était intrigué par sa sortie subite. Il lui expliqua ce qui s'était passé. L'Allemand l'écouta avec attention avant de répondre.

— Ils vont nous harceler maintenant. Ce sont des méfiants et ils vont s'hypnotiser sur le poste de pilotage. Il faudrait trouver un moyen de les tranquilliser.

Philip regarda autour de lui, puis se souvint d'un détail. Il pénétra dans l'habacle-radio et se pencha sous le support de l'appareil. Une plaque se soulevait, découvrant les nervures inférieures. La jeune femme pourrait s'y glisser durant quelques minutes, le temps de faire

visiter l'avant par l'un des gardes du général.

Sara le suivit sur un signe et il lui désigna le trou carré qu'il venait de dégager.

— Oseriez-vous vous glisser là-dedans ? L'un des gardes veut à tout prix visiter le poste.

Pour toute réponse elle engagea ses jambes dans le réduit, et en se contorsionnant, disparut complètement. Il s'agenouilla, son visage à quelques centimètres de celui de Sara.

— Ne craignez rien. Dans quelques instants je reviendrai vous chercher.

Philip remit la plaque en place, la fixa tant bien que mal. Il alla remplacer Ludwig aux commandes.

— Va les trouver et, sous un prétexte quelconque, amènes-en un ici.

L'Allemand disparut. Clifton calcula que, dans une demi-heure ils arriveraient en vue de Mandalay. La vitesse ne dépassait pas cent soixante milles. Les moteurs étaient fatigués et il était inutile de les pousser, sous peine de consommer dangereusement de l'huile.

Marsch revint dix minutes plus tard avec Tamoï. Le garde regarda Clifton avec défi. Le pilote fronça les sourcils comme s'il était furieux. Du coup le garde, ravi d'être passé outre l'interdiction se contenta de regarder le paysage, de se pencher vers les cadrans. Quand il fut parti, Marsch reprit les commandes et Philip alla délivrer la jeune femme.

— Cette fois il nous fichera complètement la paix. Je ne sais pas ce qu'il imaginait, mais il a satisfait sa curiosité. Il ne reviendra pas.

Brusquement il sentit que l'avion perdait de l'altitude.

— Mandalay certainement.

Il désigna le hublot.

— Vous jetterez un coup d'œil à la grande statue de Bouddha, en marbre et en or, sur le terrain d'atterrissage.

Refermant la porte de l'habitacle sur elle, il passa à l'avant. Il y avait deux avions sur le terrain et l'un d'eux s'écarterait de la piste d'atterrissage.

— Je vois le camion-citerne. Ce sera vite fait.

— Ils m'ont dit qu'un seul de nous devait descendre. Ça t'intéresse ?

— J'irai chercher des cigarettes et de quoi casser une croûte, proposa Ludwig.

Cinq minutes plus tard il immobilisait l'appareil tandis qu'un vieux camion-citerne fonçait vers eux. Il coupa le contact et les batteries.

Le général ouvrit les yeux quand Philip se pencha vers lui. Le regard de l'homme était flou.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il avec effort.

— Mandalay. Ravitaillement en essence.

Le général referma les yeux. Mais il ne dormait pas.

— Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Non.

Sur le terrain, la foule habituelle des Birmans attendant un départ. Les voyageurs emportaient avec eux toutes sortes d'objets et d'animaux. Un vieillard tenait à la main une cage avec deux poulets hargneux. Beaucoup de femmes en sari, dont plusieurs étaient d'une beauté éclatante. Plus loin, sur un petit feu de brindilles, une famille confectionnait du thé. Une vieille femme, avec des bracelets autour des chevilles, se promenait en chantant une berceuse pour l'enfant qui dormait dans ses bras. Philip détourna le regard, se souvenant de Pékin. Mais la foule était tranquille, joyeuse souvent.

Il aperçut Ludwig qui revenait, un panier en osier à la main. Mais le copilote ne remonta pas tout de suite. Il dut parlementer avec le pompiste sur la quantité d'essence envoyée dans les réservoirs. Il fallait constamment se méfier et effectuer des sondages sonores. Pour gagner quelques roupies, les employés auraient envoyé les passagers et l'équipage vers une mort certaine.

Enfin Marsch remonta à bord. Philip fila vers l'avant, s'installa aux commandes. Un homme agitait un drapeau blanc au bout de la piste, et un mulet la traversait d'un pas lent. Il fallut qu'il emballe les moteurs pour que la foule comprenne et s'écarte.

L'appareil eut besoin de toute la piste pour s'arracher au sol, preuve que les réservoirs étaient pleins à craquer. Dans six heures ils arriveraient à Bangkok, si tout allait bien. En cas de difficulté, ils ne pourraient trouver de quoi réparer qu'à Chiang-Mai, en Thaïlande, à mi-chemin de la capitale. Il y avait une dizaine de terrains sur le parcours, mais de simples pistes aménagées dans la jungle, sans réserve d'essence et encore moins de pièces détachées.

Ludwig Marsch vint s'installer dans le poste avec un énorme sandwich et une boîte de bière. Sara sortit de son habitacle avec sa valise à la main. L'Allemand lui jeta un regard surpris. Parfois, le pare-brise faisant miroir, Philip les apercevait.

Au bout d'une demi-heure de vol, Sara se saisit de sa valise et l'installa sur ses genoux. L'Allemand ne perdait pas un seul de ses gestes et poussa un cri de surprise quand le couvercle fut ouvert.

Clifton se retourna et resta bouche bée. De la valise, la jeune femme sortait des liasses de billets de vingt dollars. Marsch mit un certain temps à se rendre compte du format étrange de tous ces billets. Ils étaient coupés en deux.

Sara le regarda, puis soutint le regard de Clifton tourné vers elle.

— Il y en a pour deux cent mille dollars, dit-elle d'une voix forte. À condition de retrouver les autres morceaux.

Ludwig tendit la main et s'empara d'une liasse. Il compta cent billets.

— Il y a cent liasses, dit Sara.

Les billets avaient été tranchés au massicot, de façon nette, sans bavures. La reconstitution serait très facile, grâce aux numéros de série.

— Deux cent mille dollars partagés en trois, ça fait presque soixante-dix mille dollars chacun.

Clifton entendait mal ce qu'elle disait. Ludwig lui apporta une liasse. Les billets étaient neufs mais bons.

— Incroyable, hein ? Dans sa petite valise.

Le pilote regarda devant lui. Brusquement il était furieux contre la jeune femme. Elle s'était moquée de lui, aidée par cet imbécile de Slade. Il crispa ses mains sur les commandes.

— Certainement une combine, dit Marsch à son oreille.

— Envoie-la paître ! fit son ami entre ses dents.

Ludwig le dévisagea d'un air moqueur, puis sifflota doucement :

— Tu as l'impression d'avoir été joué... Il faut quand même lui demander ce qu'est cette combine. Deux cent mille dollars à se partager à trois... C'est mieux que ce que nous rapportera le général.

Philip sursauta.

— Tu crois que c'est de lui qu'il est question ?

— Le contraire m'étonnerait. Cette petite futée a l'air bien tranquille. Comme si elle était sûre de son coup.

— Quoi que ce soit, nous refusons.

— Minute ! Tu refuses ! Nuance ! Personnellement, je ne repousse pas la discussion. À qui la faute si cette fille se trouve dans l'appareil ?

Dans le pare-brise, Philip apercevait les genoux polis de la fille et la masse sombre de la mallette posée dessus. Il ne distinguait pas le visage. Il se tourna vers elle, croisa son regard. Il essayait d'y lire un peu d'angoisse, d'appréhension au moins. Il était froid, n'exprimant même pas un peu d'ironie.

— Demande-lui ce qu'elle veut.

Ludwig alluma une cigarette et se rapprocha de la fille. À sa question, elle sortit une carte de sous les liasses de billets et l'ouvrit. C'était une carte de la Haute-Birmanie. Elle piqua son ongle aigu sur un point déterminé.

— Il faut atterrir ici. Il y a un village de Karens à demi-sauvages. Un vieux terrain a été aménagé.

— Et puis ?

— Ils viendront chercher le général.

Le village se trouvait à moins de cent kilomètres de la frontière chinoise, mais il fallait faire un détour de quatre cents kilomètres aller

et retour.

— Pourquoi n'avoir pas parlé avant Mandalay ?

— Vous auriez pu me livrer à la police.

Ludwig haussa ses épaules.

— Vous travaillez pour les Chinois ?

— Non... Pour l'argent. Je hais les Chinois, qu'ils soient rouges ou blancs. Ils m'ont tout pris. Ce vieux général ne m'inspire aucune pitié.

— Pourquoi n'ont-ils pas essayé de s'emparer de lui à Palawbum ? Ils n'auraient pas eu d'argent à déboursier.

— C'était trop dangereux. Ils étaient loin de la frontière, et ils auraient eu du mal à le ramener en Chine.

Clifton ne pouvait les entendre. Marsch lui jeta un regard méfiant cependant.

— Mon compagnon va refuser.

— Qu'en savez-vous ?

— Il a l'impression d'avoir été dupé. Vous vous êtes présentée comme une fille malheureuse, ayant besoin de lui. Il est fortement déçu.

Sara Tiensane baissa la tête quelques secondes.

— C'est Slade qui m'a recommandé cette comédie.

Le copilote ricana :

— Ça ne m'étonne pas. C'est un pauvre type. Il a reçu de l'argent lui aussi ?

— Non... Je dois lui envoyer cinq mille dollars quand j'aurai touché la forte somme.

Ludwig l'examina avec attention.

— Vous paraissez sûre de vous. Clifton refusera certainement, quant à moi, je ne sais pas si je vais accepter.

Sara eut un sourire pâle.

— Si, vous accepterez. Quant à votre compagnon, vous pouvez l'obliger... Si ce n'est qu'une question d'amour-propre froissé.

L'homme se redressa, sa cigarette au coin des lèvres. Il y avait dix ans qu'il naviguait avec Philip Clifton, mais il n'était jamais certain de ses réactions. Ainsi pour cette fille il lui avait proposé cinq mille dollars. Ce côté saint-bernard du pilote l'inquiétait.

— Il ne faut rien brusquer.

— Dépêchez-vous. Nous nous éloignons de ce village.

— Doucement. Comment doit s'opérer l'échange ?

— Je ne sais pas exactement. Nous devons atterrir et attendre. Ils seront là-bas. Ils doivent occuper ce village depuis l'aube.

— Deux cent mille dollars ? Il faut que Nangiang ait beaucoup d'importance à leurs yeux.

Comme il plongeait dans le décolleté de sa robe, elle porta une

main à sa gorge.

— Et puis ? Que ferons-nous ? Il nous faudra fuir assez loin pour échapper aux tueurs de Formose.

Brusquement une idée le frappa.

— Je ne sais pas si on peut vous faire confiance. En fait, il n'y a que Slade à savoir que vous êtes à bord. Une fois en possession des deux cent mille dollars, vous pouvez nous liquider tous les deux.

— Je ne sais pas piloter.

— Vous pouvez nous obliger à atterrir dans un bled.

La jeune femme le regarda avec attention, puis se mordit la lèvre inférieure comme si elle réfléchissait profondément.

— Je peux vous donner votre part. Vous la cacheriez où vous voudriez. Vous aurez ainsi une preuve de ma loyauté.

Ludwig regarda les liasses, puis son compagnon. Lui avait la tête droite.

— Ce sera dur, soupira l'Allemand. Avez-vous pensé aux deux gardes du corps ?

— Oui.

De la poche de son imperméable, elle sortit une fiole.

— Il n'y a qu'à verser ça dans leur bière.

— Du poison ?

— Non... Un somnifère très efficace.

L'Allemand se mit à rire.

— Vous avez tout prévu.

— Pas moi, eux.

— Vous croyez que nous nous en tirerons ? Je ne pense pas qu'ils nous laissent repartir. Ils préféreront récupérer les moitiés de billets.

— Pourquoi ne pas risquer l'affaire ?

Ludwig songeait qu'avec cette somme, il pourrait quitter la Sandy Line, acheter un appareil d'occasion et voler pour son propre compte. Il y avait beaucoup de possibilités dans le sud asiatique. Évidemment, Formose lui serait complètement défendue, et pendant quelques mois il devrait se méfier constamment.

À nouveau il désigna Philip du menton.

— Je vais lui parler.

Clifton ne broncha pas quand il fut à côté de lui.

— Ça y est. Je suis au courant de sa combine, et je crois que nous pouvons y aller.

Le pilote resta silencieux.

— Il faut foncer vers l'est, se poser sur un petit terrain, dans un village karen, et abandonner le vieux polichinelle. Elle a un somnifère pour les gardes. Si tout va bien, nous pouvons ensuite filer pour Singapour ou Sydney en plusieurs étapes. Nous pourrions acheter un

amphibie une fois là-bas, et faire le trafic des îles.

Clifton souriait. De cet air ironique et insolent avec lequel il tenait tête à Koffman, le directeur de la Sandy Line. Ludwig étouffa un juron, essaya de garder son calme encore un bout de temps. Mais il avait la certitude que la partie était désespérée.

— Soixante-dix mille dollars chacun. Et légalement, on ne pourra rien contre nous. Nous ferons patienter Koffman pour la restitution de l'appareil, en lui envoyant de l'argent. Pendant ce temps nous pourrons aller le plus loin possible.

— Avec des tueurs aux trousses ?

Marsch se fit dédaigneux.

— C'est uniquement une question de frousse chez toi ?

— Non. Je refuse tout simplement. Je n'ai aucune confiance en cette fille.

— Je prends la responsabilité de l'affaire. C'est à peu près ce que tu m'as dit à Palawbum quand tu insistais pour l'embarquer.

— Inutile, je refuse.

Marsch songeait que, pendant ce temps, ils s'éloignaient de plus en plus du petit terrain perdu dans la jungle des états Shan.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien, imagine que je me sois toqué du général et que je veuille le remettre entre les mains de ses amis. Voilà une explication.

— Ce que tu crains, c'est de perdre ta situation.

— Parlons-en ! Toi-même ne voulais pas embarquer cette fille dans la perspective que d'autres missions de ce genre ne nous soient plus confiées. Et là, d'un seul coup, tu vas commettre la pire des imbécillités.

Ludwig vissa une cigarette dans ses lèvres serrées par la fureur.

— Ne nous jetons pas des arguments au visage. Cette fois, le jeu en vaut la chandelle. Avant qu'on nous confie d'autres missions, il passera de l'eau sous le pont. Nous avons tous les deux un peu d'argent de côté. Si nous laissons échapper une occasion pareille, c'est que nous avons vieilli ou que nous sommes abrutis par la vie que nous menons.

Clifton secoua la tête.

— Non... Pour moi c'est net depuis quelques minutes. Ce n'est ni du dépit, ni de la truille. Je ne veux pas livrer le général Nangiang à ses ennemis.

— Du remords, hein, Clifton ? Il y a quelques mois que ça a l'air de te travailler. Tu crois que je ne m'en rends pas compte ? Tu ne peux plus supporter qu'on parle du passé. Tu es vidé, ruiné, anéanti. Si quelqu'un prononce devant toi les noms de Pékin ou de Hanoï, tu deviens blanc comme un linge et tu essaies de détourner la

conversation.

Clifton l'écouta avec étonnement. Était-ce vrai ? Avait-il de pareilles réactions ? Dans ce cas, les propositions de la fille venaient de les cristalliser. Parfois il rêvait de cette femme qui lui tendait son enfant endormi. Il revoyait les gros Chinois ventrus s'installer dans l'appareil, avec leurs sacs en cuir pleins d'or et de billets. C'étaient de mauvais souvenirs.

— Pourquoi fait-elle ça ? demanda-t-il brusquement. Est-elle un agent secret ?

— Non. Uniquement pour le fric.

Le pilote s'en étonna. Avait-elle peur à ce point-là de la vie nouvelle qui s'ouvrait devant elle ? Jusqu'où irait-elle pour assurer son avenir ? Était-ce de l'ambition ou un besoin maladif de ne dépendre de personne ?

— Dis-lui que je refuse. Dis-lui que j'ai envie de la balancer hors de l'appareil. Dis-lui enfin qu'elle se taise, sinon je la livre aux deux gardes du corps du général.

À nouveau la fureur s'emparait de lui.

— Tu as compris ?

Marsch se raidissait.

— Et moi ? Tu me prends pour ton coolie obéissant ? J'ai choisi, moi ! Je veux gagner cet argent et je me fous de ce polichinelle aux yeux bridés. Tu sais ce qu'il a fait ce saint homme ?

Brusquement les étranges paroles de Slade lui revinrent en mémoire. Lui aussi avait murmuré que Nangiang avait les mains rouges du sang versé.

— Dis-moi, Slade est dans le coup ?

— Oui. La fille lui a promis cinq mille dollars si elle réussissait.

Pour cet homme perdu en pleine jungle du nord, une petite fortune qu'il pourrait convertir en bouteilles de whisky.

— Il a bien confiance en elle à la différence de moi.

— Ton dernier mot ?

— C'est non !

Ludwig retourna vers la fille et Clifton pensa avec une certaine mélancolie que son Colt était dans la soute, au fond de l'appareil.

— Il refuse, n'est-ce pas ? demanda Sara.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Il veut que le général arrive à bon port.

Elle hocha doucement la tête à plusieurs reprises avant de lui demander :

— Pouvez-vous préparer le cap pour le terrain en question ?

— Bien sûr. Mais comment ?...

Le petit automatique jaillit dans la main fine et elle se leva.

— Vous marchez avec moi, vous ?

Ludwig hésita à peine.

— Oui.

— Monsieur Clifton ! appela-t-elle.

Il se retourna et vit l'arme.

— Je serais au regret de vous tirer dessus, mais je le ferai si vous m'y obligez.

CHAPITRE IV

Clifton avait changé de cap et se dirigeait vers le nord-est. Il pensait aux deux gardes du général. Ils se rendraient bientôt compte que l'appareil ne volait plus dans la direction de Bangkok. Il était dix heures du matin, et le soleil déjà haut dans le ciel avait dû filtrer à travers les hublots du côté gauche.

Ludwig se leva et se dirigea vers l'arrière. Il venait d'avoir la même pensée que Philip. Les deux gardes étaient tournés vers la gauche, vers le soleil qui entrait à flots par les ouvertures latérales.

Il fallait prévenir leurs questions.

— Nous avons changé de cap. Un orage magnétique nous a été signalé par la radio de Rangoon. Nous essayons de le contourner le plus possible.

Tamoï le fixa. Il était beaucoup plus grand et plus fort que son compagnon. Mais tous les deux avaient les mêmes yeux cruels.

— Il ne faut pas aller trop loin vers l'est.

Ludwig étouffa un rire.

— Nous n'y tenons pas plus que vous.

Il se dirigea vers la soute, jeta un regard au général. Il paraissait dormir. L'Allemand referma la porte derrière lui, mit le verrou. Tout d'abord il trouva le Colt de Clifton et l'empocha. Il y avait aussi une boîte de cartouches, et il en plaça dans ses poches.

Dans le placard aux provisions, il prit la bouteille de whisky et en versa dans un gobelet. Il le but à petites gorgées. Puis il vida la moitié du flacon de somnifère dans la bouteille, la reboucha. Il l'emporta avec un gobelet.

Il passa devant les deux gardes, puis fit soudain demi-tour comme pris d'une idée subite.

— Vous voulez boire un petit coup ?

Il tendait le gobelet, Tsin le prit mais Tamoï refusa d'un geste. Il le remplit aux trois quarts. L'homme but à petites gorgées.

— Je vous le laisse, dit-il.

Emportant la bouteille, il pénétra dans le poste, referma la porte derrière lui. La jeune femme avait toujours son automatique à la main.

— Un seul a pris de ce whisky, dit-il. J'y avais vidé la moitié du flacon. Est-ce que l'effet est rapide ?

— Une demi-heure. Parfois les gens résistent, m'a-t-on dit, mais le

produit annihiler leur volonté.

— Je recommencerai avec la bière. Quand Tsin s'endormira, l'autre sera certainement sur ses gardes et il nous donnera du fil à retordre.

Tous les deux discutaient en feignant d'ignorer Clifton. Lui avait mis le cap vers le mystérieux petit terrain, et essayait de penser à autre chose. La menace de la jeune femme ne l'avait pas effrayé. C'était la trahison de Marsch qui l'affectait le plus. Par moments, dans le miroir du pare-brise, il apercevait l'arme dont le menaçait Sara Tiensane. Elle ne relâchait jamais sa surveillance. Il doutait. Jamais ils ne parviendraient à leur fin. Leur entente était trop récente pour être fructueuse. De plus l'un et l'autre étaient trop avides de cet argent. Il n'en avait jamais tant vu lui-même. Deux cent mille dollars en moitiés de billets. Il comprenait que Ludwig se soit laissé tenter. Quelques mois plus tôt, il aurait lui-même accueilli l'aubaine avec joie. Combien de fois avait-il oublié la parole donnée ? Il avait trahi ces gens riches qui le payaient pour des missions dangereuses. Et puis, d'un seul coup, il avait atteint une limite qu'il ne voulait pas dépasser pour rien au monde. Et il était prêt à lutter pour un petit général intrigant et sanguinaire. Son sourire lui causa la même souffrance qu'un rictus.

Brusquement, dans la masse verdâtre de la jungle apparut une faille, la route birmane qui, après la frontière, s'enfonçait jusqu'au cœur de la Chine en direction de Kunming et de Tchoung-King, et venait de la ville de Thazi. Il survola quelques rares véhicules, camions et autocars vétustes.

Marsch avait aperçu la ligne blanche de la route, et étudiait la carte de Sara Tiensane. C'était à quatre-vingts kilomètres au nord de cette route que se trouvait le terrain en question. Ils y seraient dans une bonne heure environ.

— Croyez-vous qu'ils seront sur place ?

— Oui. Les villageois ayant certainement fui, ils auront débarrassé le terrain qui ne doit pas recevoir souvent d'avions.

Ludwig releva la tête.

— Qui vous a donné ces précisions, les billets coupés en deux ?

— Un envoyé. Ils savaient que je voulais gagner le sud. Que j'avais besoin d'argent.

— Vous ne craignez pas qu'ils essaient de vous arrêter ?

Elle secoua ses cheveux noirs.

— Les métis sont peu prisés dans la nouvelle Chine. On craint que le côté occidental de leur être ne reprenne le dessus. La méfiance les entoure.

— Ils vont certainement essayer de vous utiliser à l'étranger ?

— Peut-être... J'accepterai, quitte à ne pas tenir ma promesse par la suite.

Ludwig fit la grimace.

— Ce sera difficile.

Il prit une boîte de bière, s'approcha de Clifton.

— Tu as soif ?

Philip lui adressa un regard indifférent.

— Tu veux me droguer ?

— Tu es fou ?

Il versa de la bière dans un gobelet et but. Philip haussa les épaules et tendit la main. Il avala d'un coup le contenu du carton paraffiné.

— Vous avez encore besoin de moi. Je ne te vois pas en train de te poser sur le mouchoir de poche qui certainement nous attend.

Ludwig devint pâle.

— Tu te prends pour un grand crack, Clifton ? Je crois que je t'ai toujours détesté et qu'il a fallu en arriver à aujourd'hui pour que je m'en rende compte.

Philip hocha doucement la tête.

— Il est vrai que ta vue est mauvaise.

Le poing de Ludwig l'atteignit à la mâchoire. Il serra un peu plus les dents. Le coup était douloureux et lui avait paralysé l'articulation.

— Clifton, reste tranquille et ferme ta grande gueule si tu veux t'en sortir ! J'ai perdu mon œil au combat...

— On le dit ! articula difficilement son compagnon.

— Salaud !

Mais cette fois la main de Clifton happa le poignet de l'Allemand et le tordit. Ludwig dut pivoter sur lui-même, et d'une bourrade, l'Américain l'envoya contre la jeune femme. Marsch s'affala contre le siège, le visage décomposé, l'œil injecté de sang.

Il allait se ruer sur Clifton quand la voix calme de Sara l'immobilisa.

— Restez tranquille. Il a raison. Nous avons besoin de lui.

Clifton pilotait, un sourire goguenard sur les lèvres. Ludwig hésita puis renonça. Mais il savait qu'il tuerait Clifton. Il avait cru vivre aux côtés d'un ami pendant dix ans, et il découvrait un être inaccessible, méprisant.

— Vous pensez aux deux gardes ?

— Je vais voir.

Il arma son Colt et le glissa dans sa poche. Il entrouvrit lentement la porte de communication. Tamoi se penchait sur son collègue avec inquiétude. Il releva la tête et croisa le regard de Ludwig.

— Mon ami ne se sent pas bien, dit-il lentement.

— Le mal de l'air ?

Mais il restait à distance.

— Je ne crois pas, dit Tamoï. Il a bu tout le whisky que vous lui avez offert.

— Il n'a pas l'habitude ?

— Peut-être pas.

Le costaud sortit dans l'allée et s'avança sans aucune hâte vers Ludwig. Ce dernier sentit son front se couvrir de transpiration. Il avait la main dans sa poche, mais Tamoï avait la sienne sur la crosse de son arme.

— Je ne comprends pas bien, dit le Chinois. Pourrais-je voir mister Clifton ? C'est lui le chef de bord, n'est-ce pas ?

Marsch grimaça :

— Nous sommes à égalité tous les deux. De plus il pilote et ne peut pas être dérangé.

Tamoï doutait encore. Il n'était pas certain que ce soit l'absorption du whisky qui ait rendu son compagnon malade. Il ne liait pas cet incident avec le changement de direction. Ludwig songeait avec horreur que c'était la seule occasion que le destin lui laissait. Il devait abattre Tamoï maintenant, tant qu'il n'était certain de rien.

Tsin gémit. Il n'était pas complètement endormi et c'était ce qui laissait son compagnon dans l'embarras. Une perte de conscience soudaine l'aurait beaucoup plus alerté.

— Je vais lui tirer une balle à hauteur de la poitrine. Et puis je le pousserai vers la porte, pensa Ludwig. Je ne peux pas faire autrement. Lui me tirera dessus au moindre signe suspect, et je ne peux pas le provoquer à mains nues et l'assommer simplement.

Dans le poste de pilotage, la jeune femme surveillait Clifton. Sa main se crispait sur la crosse de l'automatique. Lui ne s'occupait que de son travail. Elle posait sur lui des yeux anxieux, appréhendant et souhaitant à la fois qu'il se retourne. Elle avait refermé la mallette aux liasses et l'avait déposée à côté d'elle. De sa main gauche elle prit le paquet de cigarettes qu'il lui avait donné au début du voyage et en prit une. Elle craqua une allumette. Il put voir la petite flamme naître et mourir au-delà du pare-brise, comme un signal amical.

Philip se retourna et lut une sorte de désespoir dans les yeux sombres de Sara.

— Ne craignez rien, je ne vais pas abandonner les commandes pour vous désarmer. Marsch est dans la carlingue ?

Il n'avait pu entendre leur conversation. Il ne savait pas que son compagnon était en train de se débarrasser des deux gardes.

— Il faut qu'il me donne le point.

Sara ne répondait pas. Une boule paralysait sa gorge. Philip lui jeta un dernier regard avant de reprendre sa position.

— Vous ne réussirez pas, dit-il d'une voix nette.

— Pourquoi ?

— Parce que je m'y opposerai. Le général Nangiang arrivera à Bangkok. Je connais Ludwig. Il ne vous sera pas d'un grand secours.

Puis il reprit :

— Je n'essaie pas de vous désunir. Vous constaterez rapidement vous-même que vous avez misé sur un mauvais cheval.

Enfin elle put parler.

— Cet argent ne vous intéresse pas ?

— L'argent m'intéresse, mais le général doit arriver à Bangkok, c'est tout ce que je sais. Je recevrai vingt mille dollars pour cela, et c'est un bon prix.

— Vous ne comprenez pas pourquoi je fais ça ?

— Si. On a dû vous dire que, pour vivre dans le sud asiatique, il fallait énormément d'argent, et vous vous êtes hypnotisée sur cette mise en garde. Mais il y a beaucoup de femmes aussi jolies que vous qui vivent heureuses et avec peu d'argent.

Ce fut comme s'il l'avait blessée. Elle se rebiffa.

— Je ne sais pas ce que c'est que le bonheur. On ne m'a pas donné l'occasion d'en connaître la moindre parcelle. Ma mère ne vivait que pour ses souvenirs, dans l'affolement que lui donnait le nouveau régime. Le bonheur c'était de trouver quelques épluchures de plus que la veille, et des brindilles pour les faire cuire. Parce que ma mère avait été aisée sous l'ancien ordre, elle n'avait plus le droit de manger. Et comme ses parents avaient jugé bon de lui mutiler les pieds pour en faire une fille de bonne famille, elle n'avait plus que moi pour vivre. Et tous les jours, c'était un peu plus difficile, et j'attendais avec angoisse le moment où, à bout de souffle, elle mourrait.

Il ne comprenait pas tout, mais les mots le frappaient.

— La chance a voulu que le général se réfugie dans le même village que moi, à Palawbum. Vous ne vouliez pas que je la laisse passer, quand ce délégué chinois est venu me rendre visite un soir ? Qu'auriez-vous fait à ma place ?

— La même chose certainement, murmura-t-il.

Il avait cette mallette pleine de moitiés de billets. Slade m'a certifié qu'ils étaient authentiques. Je lui ai remis cinq mille dollars et je lui enverrai le reste quand je le pourrai.

Clifton resta silencieux. Il se demanda ce que devenait Marsch.

Ce dernier, appuyé contre la porte, sentait que Tamoï se rapprochait lentement de lui. Le garde ne voulait pas tirer, de crainte d'alerter Clifton. Il ignorait que ce dernier était lui-même sous la menace d'une arme.

Marsch appelait à son aide tous ses désirs de meurtre. Combien de fois avait-il senti l'envie de tuer lui monter au cerveau, exorber son

œil unique ? Et là, il ne pouvait tirer sur cet homme jaune, qui le regardait avec cette même envie dans le regard.

— Il vaudrait mieux appeler mister Clifton, dit encore Tamoï. Il pourra peut-être quelque chose pour mon camarade.

— Je peux l'examiner, dit Marsch d'une voix étranglée.

Tamoï hocha la tête d'un air dubitatif. L'Allemand fit un pas en avant, puis deux. L'homme recula à son tour. Ils se rapprochèrent de Tsin et du général. Celui-ci avait les yeux ouverts et les regardait.

Marsch tira son arme et appuya deux fois sur la détente. Tamoï, surpris, lâcha son arme, porta une main à sa poitrine, tomba lourdement. Du pied, l'Allemand expédia au loin l'énorme revolver.

Le Chinois n'était pas mort. Il roula brusquement en avant, encercla les jambes de Ludwig qui se cramponna à un fauteuil. Prenant son arme par le canon, il l'abattit sur la nuque épaisse de Tamoï. Il dut recommencer pour que le Chinois lâchât enfin prise.

L'Allemand haletait et son visage était mouillé de transpiration. Il s'essuya de sa manche, glissa son pistolet dans sa poche, croisa le regard du général. Nangiang le considérait avec surprise. Il ne comprenait certainement pas ce qui venait de se passer.

Titubant un peu, Ludwig alla chercher les courroies de cuir servant à arrimer les caisses dans la soute. Il revint attacher Tsin qui dormait profondément depuis quelques minutes. Il le fit tomber dans la travée et le laissa là.

Traînant le corps de Tamoï, il l'approcha de la porte. Il ouvrit celle-ci, la fixa. Avec de grandes précautions, il poussa le cadavre vers le vide. Le moindre trou d'air pouvait l'entraîner lui-même en dehors de l'appareil. Il se mit à plat-ventre, coinçant ses pieds sous un des fauteuils. Centimètre par centimètre, il fit avancer le mort. La tête de Tamoï fut bientôt en dehors, puis ses épaules. Les vêtements accrochaient au rebord en métal. Il glissa ses mains sous les jambes de l'homme, le souleva. Presque la moitié du corps de Tamoï se trouvait maintenant à l'extérieur.

Ludwig se redressa, s'arc-bouta d'une jambe contre la cloison proche et fit basculer le corps. Épuisé, il referma la porte, s'appuya contre quelques secondes. Tournant la tête vers la gauche, il rencontra à nouveau le regard du général. Ce dernier était parfaitement lucide et ses lèvres murmuraient quelque chose.

L'Allemand alla récupérer l'arme du garde et se pencha vers Tsin. Ce dernier dormait toujours. Rassuré il revint vers l'avant. Sara se retourna vivement. Elle était pâle. Ludwig prit la bouteille de whisky, se souvint que le contenu était drogué et jura. Il restait une boîte de bière dans le poste et il l'ouvrit.

Clifton lui jeta un regard en coin.

— Je suppose que tu as commencé la tuerie. Tu as du sang sur ta

combinaison.

Celui de Tamoï. Dégoûté, il le frotta avec un chiffon sale.

— Les deux ? demanda encore Clifton.

— Tamoï.

Ludwig s'approcha de la carte, calcula le point et le donna à Philip. Épuisé il se laissa choir sur le siège destiné normalement au mécanicien.

— Tu ne parais guère satisfait de toi, cria Clifton, pour couvrir le bruit des moteurs.

— Ta gueule !

Clifton sourit. Ludwig était nerveux. Tant qu'il était aux commandes de l'appareil, il ne pouvait rien faire et tout se déciderait une fois que le D.C. 3 serait posé sur le petit terrain, au cœur de la jungle. Mais alors il ne disposerait certainement que de quelques minutes pour renverser la situation.

— Allez jeter un coup d'œil au général et à l'autre garde ! ordonna Ludwig.

Ostensiblement il sortit le gros revolver du garde et le tint dans sa main. La jeune femme sortit du poste.

— Je suppose que tu as l'intention de garder les deux cent mille dollars pour toi seul ? Dans ces conditions, je comprends très bien ton attitude.

Ludwig se pencha vers lui.

— Si tu changes d'avis, il est encore temps pour toi de partager avec moi.

— Et la fille ?

— Trop heureuse de se retrouver indemne, elle n'insistera pas.

— Tu es certain que ces deux cent mille dollars ne sont pas un piège ? répondit Clifton.

Ludwig fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— Si elle était un agent des Chinois ? Nous risquons de crever dans cette clairière, sans que personne ne se préoccupe jamais de notre sort.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Son audace. Elle n'avait qu'un seul atout en s'embarquant avec nous. Ces moitiés de billets.

— Elle savait certainement à qui elle aurait affaire, ricana Ludwig. Si nous avions refusé, elle ne risquait absolument rien. On ne peut être à la fois honnête et assassin. Est-ce que tu acceptes de coopérer ?

— Non.

— Dans quelques instants il sera trop tard. Si c'est la prudence qui te fait hésiter, je n'aurai plus besoin de toi pour sortir l'appareil de la

jungle.

Clifton fit la moue et Ludwig avait une envie folle d'abattre sa crosse sur ses cheveux courts. Il lui ferait ravalier ses ironies et ses attitudes.

Sara revint, s'approcha de lui.

— Tout va bien. Mais le général est réveillé.

— Je sais.

— Il a assisté à...

— Oui, mais il est incapable de se lever.

— Tsin ?

— Toujours endormi.

Clifton se pencha vers la gauche. Il y avait une grande plaque jaune dans la jungle, comme une tache de pelade.

— Certainement le terrain ! cria-t-il.

Dans quelques minutes il aurait les mains libres et s'en réjouissait à l'avance. Il tournoya quelques instants au-dessus de l'endroit.

Le petit aérodrome avait la forme d'un écusson. L'atterrissage serait brutal, car il devrait actionner les freins le plus rapidement possible.

— Vous devriez aller vers le général. Il risque d'être projeté hors de son brancard, dit Clifton.

Il souhaitait que Ludwig quitte le poste. Seul avec Sara, il la désarmerait facilement.

CHAPITRE V

Le village se nommait Manksu et se composait d'une vingtaine de huttes, entassées en désordre dans une clairière. En tout une centaine d'habitants, dont la moitié d'enfants. Le terrain était à quelque cent mètres et n'avait été utilisé que de rares fois depuis la fin de la guerre civile chinoise. Les Nationalistes l'avaient utilisé clandestinement pour évacuer les leurs. Il n'était même pas répertorié par le gouvernement birman.

Le lieutenant Fang observait le mouvement dans la ruelle principale à l'aide de fortes jumelles. Autour de lui les irréguliers chinois assis dans l'herbe, attendaient ses ordres. Dix hommes qu'un chef de bande avait mis à sa disposition pour occuper, durant vingt-quatre heures, le village de Manksu, le temps que l'avion se pose sur le terrain et que le général traître soit livré.

Normalement il aurait dû s'emparer du village à l'aube, selon les instructions reçues. Il avait eu la sage précaution d'envoyer un éclaireur, et celui-ci était revenu avec une nouvelle catastrophique. Depuis deux jours, un fonctionnaire de la province procédait à des relèvements cadastraux. Il était protégé par un peloton de soldats birmans armés jusqu'aux dents, une vingtaine d'homme disposant d'un camion et de la radio.

Fang avait reçu des ordres stricts avant de passer la frontière. En aucun cas il ne devait créer un incident susceptible d'établir qu'un officier chinois se trouvait parmi les irréguliers.

La présence de ce fonctionnaire l'empêchait d'agir selon le plan convenu. Et l'avion n'allait pas tarder à apparaître. Que se passerait-il quand les soldats birmans verraient cet appareil se poser, sur ce terrain si proche de la frontière ? Avec leur méfiance naturelle ils le fouilleraient, découvriraient ce chien de Nangiang. Toute l'affaire serait éventée et il lui faudrait déguerpir rapidement. Il n'osait même pas penser aux explications qu'il fournirait à ses chefs et aux sanctions qui seraient prises contre lui.

Un des irréguliers, une sorte de brute au crâne rasé, s'approcha de lui. Il possédait un certain ascendant sur ses camarades.

— Pourquoi ne pas attaquer les soldats birmans ?

— Ce n'est pas le but de la mission.

L'homme prit un air dédaigneux. Son regard jaugea le lieutenant qui était de petite taille et d'apparence fragile.

— Ils fuiront au premier coup de feu.

Fang n'en était pas certain. Pourtant c'était un essai à tenter.

— Tu vas prendre trois hommes avec toi et t'éloigner vers le nord. Tu déchargeras tes armes. Peut-être s'éloigneront-ils alors.

— Vers le sud très probablement ! pouffa le gros.

Les quatre hommes disparurent rapidement dans les buissons. Fang n'était pas très optimiste. Même si les Birmans s'éloignaient, ils entendraient l'avion. Ce dernier ne pouvait tarder. Ils établiraient une relation entre les deux faits et comprendraient qu'on avait voulu les éloigner du village. La seule solution restait de les empêcher de revenir. Fang avait ordre de rester au village jusqu'au soir, un hélicoptère devant venir chercher le général à la tombée de la nuit. C'était beaucoup de temps à attendre. Il ignorait pourquoi l'avion arrivait si tôt.

Dans le village, le fonctionnaire du gouvernement s'était installé dans la maison du chef. Une table assez robuste avait été mise à sa disposition. Il se nommait Maung, avait une quarantaine d'années et une frousse épouvantable de la région. Le gouvernement de Rangoon ne se faisait aucune illusion sur la valeur de son travail. Même s'il établissait un semblant de cadastre, aucun impôt ne pourrait jamais être collecté. Mais ces expéditions, le mot n'était pas trop fort, étaient nécessaires pour que les insurgés ne prennent pas trop l'avantage, et que les populations primitives se souviennent que la Birmanie avait un gouvernement.

Maung rassembla ses notes et commença de les classer. Il allait quitter le village dans quelques heures, en pleine chaleur. Le chef de la section affirmait qu'à ce moment-là les rebelles étaient moins dangereux. Il voulait bien le croire. Il avait fait son travail. La veille il avait distribué quelques remèdes, des sacs de semences de riz sélectionné et des tracts. Beaucoup de tracts en vérité, que seul le chef de la petite communauté pouvait lire. Maung était certain qu'il avait partie liée avec les insurgés, et que la pile de tracts ferait une jolie flambée quand il aurait tourné les talons.

Il se pencha sur le plan qu'il était en train d'établir, griffonna de courtes indications au crayon. Il savait que personne ne s'intéresserait à son travail, mais il fallait jouer le jeu jusqu'au bout. Le village de Manku ne comportait que de pauvres rizières créées par le barrage en terre construit sur un ruisseau, quelques pâturages conquis sur la jungle, mais les bêtes manquaient de soins vétérinaires. Maung songea avec une certaine mélancolie qu'il ne pouvait rien pour résoudre ces problèmes. Et puis il avait trop hâte de quitter cette région malsaine et de retrouver la douce vie de Rangoon.

Le chef du village entra et s'inclina doucement. Il se tint debout auprès de la carte, regardant avec indifférence ces lignes qui

représentaient son village et ses environs.

— La jungle est trop paisible, déclara-t-il soudain.

Maung se redressa et le regarda avec angoisse.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'il y a des hommes cachés non loin du village.

— Tu es certain ?

Le bonhomme disait peut-être ainsi pour hâter leur départ. Maung haussa les épaules et sortit. L'officier qui commandait le détachement écoutait un air de musique, assis sur un marchepied du camion.

— Le chef prétend que des insurgés nous guettent.

L'officier hocha la tête et sourit.

— Je sais, il me l'a dit aussi. J'ai envoyé quelques hommes en patrouille. Vous n'avez pas fini votre travail ?

— Nous pouvons partir tout de suite si vous voulez.

Le soldat eut un sourire ironique.

— Comme vous voudrez, mais rien ne presse.

Plusieurs détonations éclatèrent à moins d'un kilomètre, dans la direction du nord.

— Vous avez entendu ?

— J'ai recommandé à mes hommes de ne pas s'éloigner.

Sur le toit de la cabine était installée une mitrailleuse, et les deux servants étaient à leur poste. Les soldats disposaient d'un fusil-mitrailleur. Les rebelles n'étaient souvent armés que de mauvais fusils, et presque jamais d'armes automatiques.

Les détonations reprirent. Plusieurs rafales furent tirées. Soudain plusieurs hommes apparurent sur leur gauche. Maung respira de soulagement en reconnaissant l'uniforme birman.

L'officier les interrogea. Ils avaient l'impression qu'il y avait des hommes cachés non loin du village, mais n'en étaient pas certains. Maung guetta avec inquiétude les réactions de leur chef. C'est lui qui décidait des mouvements de l'expédition. Le civil n'était là que pour effectuer ses relevés et faire sa propagande.

— Bien, dit l'officier. Nous allons partir. Inutile de nous attarder ici et de tomber dans un piège. Je ne pense pas que les rebelles exercent des représailles contre le village. Le chef doit jouer le double jeu.

— Quelle direction prenons-nous ?

— Vers le sud.

Maung dissimula sa joie. Le sud, c'était la route birmane, la possibilité de rouler plus vite et d'échapper aux balles.

— Départ dans un quart d'heure.

Le fonctionnaire du cadastre se hâta de réunir ses affaires. Le chef du village fumait, d'un air indifférent, assis sur une pierre devant sa

maison. Les détonations continuaient sous la végétation épaisse de la jungle. Il était difficile de déterminer à quelle distance.

Maung rejoignit le camion, fit passer ses affaires aux soldats assis à l'arrière et monta dans la cabine, à côté de l'officier. Ce dernier mâchait du chewing-gum avec application. Maung alluma une cigarette, mais ses mains tremblaient.

— Ils ont été quand même patients.

— Qui ? fit-il sans réfléchir.

L'officier éclata de rire.

— Les rebelles. Ils nous ont tolérés deux jours.

— Pourquoi veulent-ils revenir au village ?

— Certainement pour le ravitaillement. Ils auraient pu tout aussi bien nous tirer dessus, et je m'étonne même qu'ils ne l'aient pas fait. Peut-être manquent-ils de munitions et ne s'agit-il que d'un petit groupe.

Maung tirait sur sa cigarette en jetant des regards inquiets sur la piste, qui s'enfonçait comme un tunnel dans la végétation luxuriante.

— Combien de temps nous faudra-t-il pour atteindre la route birmane ?

— Trois à quatre heures. Votre mission est-elle terminée ?

— Non, hélas ! J'ai quelques villages à visiter encore, plus loin, dans la direction de la frontière.

L'officier prit un visage grave.

— Ce sera plus difficile que dans le coin. Au fond, votre rôle consiste à distribuer des tracts, si j'ai bien compris. Un avion pourrait faire ça sans risque.

Maung essaya de lui expliquer que la présence effective d'un envoyé du gouvernement était la meilleure des propagandes. Il était si sérieux qu'il ne comprit pas pourquoi l'officier éclatait de rire. C'était humiliant.

Le camion roulait lentement sur l'humus gras de la piste. Parfois un ruisseau coupait celle-ci et les roues patinaient dans le fond de boue.

— Ce n'est pas un fonctionnaire, mais mille qu'il faudrait envoyer dans le coin.

— Le gouvernement est pauvre.

— Les Anglais sont peut-être partis trop tôt, dit l'officier.

Maung lui jeta un regard oblique.

— Vous ne seriez pas officier, et moi pas fonctionnaire.

Mais l'officier ne l'écoutait pas. D'un geste il fit stopper le véhicule, coupa lui-même le contact.

Un bourdonnement emplissait l'air.

— Un avion, dit Maung.

— Oui, et dans la région c'est rare. J'espère que les Chinois ne profitent pas de notre faiblesse au point de survoler le territoire.

Il commanda au chauffeur de rouler un peu plus loin, jusqu'à une clairière. Il monta sur le toit avec ses jumelles et inspecta le ciel. Maung, maugréant contre cette fantaisie de l'officier alors que le coin grouillait de rebelles, sauta à terre et leva la tête vers lui.

— Le voyez-vous ?

— Oui... C'est un D.C. 3 et il tourne au-dessus de Mankusu.

C'était surprenant en effet. Maung se hissa lui aussi sur le toit. La mitrailleuse séparait les deux hommes. Le fonctionnaire aperçut l'appareil.

— Il est très bas. À peine cinq cents pieds.

— Croyez-vous qu'il va atterrir ?

— Je ne sais pas.

Le D.C. 3 tourna encore pendant une minute.

— Serait-il en panne ? Ce qui m'intrigue, c'est qu'il se soit égaré dans cette région. En général aucun avion ne la survole jamais, à l'exception de quelques chasseurs de surveillance.

Les soldats parlaient entre eux avec animation. Maung songea que les rebelles pourraient les surprendre et les assassiner tous sans gros risques.

— Il est peut-être inutile de nous attarder davantage, dit-il, la gorge sèche.

— Attendez.

Le ton de l'officier était sec, sans réplique. Maintenant l'avion était si bas qu'il paraissait frôler la cime des grands arbres. Le grondement de ses deux moteurs écrasait la jungle de son vacarme. Des oiseaux et des singes s'enfuyaient, et chaque fois Maung croyait que c'étaient les rebelles qui surgissaient pour les massacrer.

Puis l'avion bascula en avant.

— Mais il s'écrase ! dit le fonctionnaire.

— Non... Mais il ne peut faire autrement s'il veut se poser sur ce petit terrain.

Le D.C. 3 avait disparu.

— Vous croyez que...

— Il a atterri. Certainement que quelque chose ne marche pas à bord et que le pilote a été heureux de découvrir le petit terrain.

L'officier sauta sur le sol et ordonna que tout le monde remonte dans le camion. Maung s'empressa d'obéir, profondément soulagé.

— On retourne là-bas ! dit l'officier.

Il devint livide.

— Comment ?...

— Ces gens ne savent pas qu'ils viennent d'atterrir en pleine région

insoumise. Ils sont en danger de mort, monsieur Maung. Les insurgés seront trop heureux de cette aubaine leur tombant du ciel. Ils vont se ruer sur les passagers et l'équipage et les massacrer.

— Vous ne pouvez retourner là-bas. Ce n'est pas votre mission.

L'officier mâchait son chewing-gum avec calme.

— Non, ce n'est pas ma mission. Je suis ici pour vous protéger, mais je ne laisserai pas ces gens sans leur porter secours. Et si c'est une panne d'essence, nous pourrions peut-être les dépanner...

— Vos réserves ne sont pas suffisantes.

— Nous pouvons rejoindre la route de Birmanie et alerter le poste militaire de Kengtung.

— Les insurgés se retourneront contre nous.

— C'est certainement ce qui nous attend, monsieur Maung. Il faut cependant y aller. Croyez-vous que vous pourriez supporter ce souvenir une fois revenu à Rangoon ? Je ne le pense pas. Vous êtes un chic type qui se laisse abuser par sa peur. Vous verrez comme c'est facile ensuite, une fois qu'on est dans le bain.

Maung sursauta :

— Je vous en prie. Vous n'avez pas le droit de m'insulter.

— Ce n'était pas mon intention. Peut-être qu'il ne s'agit que d'une toute petite panne, et que, dans une heure, l'avion pourra repartir. Nous assurerons la garde tout autour de l'aérodrome.

Le fonctionnaire s'enfonça dans le coin du camion et ferma les yeux. Il était certain que c'était de la folie. Jamais, depuis son départ de Rangoon, il n'avait senti la mort aussi proche.

— Enfin, je me demande s'il n'y a pas une corrélation entre les coups de feu que nous avons entendus et l'arrivée de cet appareil. C'est tout de même étrange.

Maung eut peur de comprendre.

— L'équipage aurait partie liée avec les rebelles ?

— Peut-être apporte-t-il des armes et du ravitaillement.

Maung saisit le bras de l'officier entre ses doigts.

— Mais nous allons être pris entre deux feux ?

— Ce n'est pas impossible. N'oubliez pas d'avoir votre arme à portée de la main.

Piteux, il déclara qu'elle se trouvait à l'arrière dans ses bagages. Un des soldats lui fit passer le sac dans lequel elle se trouvait. C'était un automatique de l'armée américaine, un 7,65. Il le glissa avec une certaine appréhension dans une de ses poches.

— Nous laisserons le camion à distance. Je ne veux pas que les rebelles s'en emparent. Vous serez libre de rester avec les trois hommes que je laisserai à sa garde ou de m'accompagner.

Maung resta silencieux. Il songeait à son appartement douillet de

Rangoon, à Lahl, qui travaillait au ministère de la Santé, et qu'il aimait rencontrer plusieurs fois par semaine dans la petite chambre qu'elle louait en plein faubourg de Dala.

Quand l'officier fit stopper le camion, le silence de la jungle les environna. Quelques papillons énormes voletaient autour d'un lis vert.

CHAPITRE VI

Quand Philip Clifton commença de serrer ses freins, le D.C. 3 avait avalé plus de la moitié de la piste et la vitesse restait trop élevée pour ralentir brutalement. C'était risquer de briser le train ou de capoter.

— Bon Dieu ! jura Marsch en voyant s'approcher le mur vert sombre de la jungle.

Mais l'aiguille du compteur dégringolait rapidement. Clifton amorça un virage qu'il accentua et cette manœuvre lui permit de freiner plus sèchement. Le D.C. 3 vibra d'une façon terrifiante qui les secoua tous. L'ensemble parut vouloir voler en éclats, puis soudain ce fut un silence merveilleux.

Marsch essuya la transpiration qui ruisselait de son visage, jeta un coup d'œil admiratif à Clifton. Il savait qu'il n'aurait pu réaliser un pareil exploit. Et du coup il se demanda s'il réussirait à arracher l'appareil de cette tache de pelade perdue en pleine jungle.

Clifton souriait en regardant droit devant lui. Il ne pensait qu'à cet instant de triomphe. Il avait réussi à se poser là. Puis il se tourna vers Marsch. Ce dernier le fixait, son arme à la main. Il avait cru que Sara serait restée avec lui, mais l'Allemand s'était méfié et l'avait envoyée auprès du général. Il devait attendre une occasion et il se demanda si elle se reproduirait. En quelques minutes l'échange du général contre les moitiés de billets pouvait s'opérer.

Sara pénétra dans le poste.

— Le général ?

— Il a bien supporté le choc. Il m'a ensuite demandé à boire et je lui ai donné un peu de bière.

— La porte est bien verrouillée ?

— Oui, j'ai vérifié.

Marsch regardait le rideau de la jungle qui les environnait. Il n'apercevait personne. Il s'orienta et désigna un point sur la gauche.

— Le village doit se trouver là.

— Il se nomme Manksu, précisa Sara. Une centaine d'habitants. Tous sont sympathisants communistes et se transforment en rebelles à l'occasion.

L'Allemand allumait une cigarette.

— Les Chinois ne sont pas là ?

— Ils ne vont pas tarder.

Mais tout paraissait tranquille. Clifton se renversa contre le dossier de son siège, les yeux mi-clos. Marsch avait tressailli.

— Fais attention, Clifton !

— Je sens que tu es nerveux. Je reste tranquille.

Il se demandait si l'Allemand oserait tirer maintenant. Il s'était rendu compte de l'exiguïté du terrain et des difficultés qu'il aurait au départ. Clifton se souvenait de maints décollages dans ces conditions, et d'un truc assez ingénieux qu'on lui avait appris. Peut-être lui serait-il utile en dernier ressort.

— Regardez.

Venant du village un homme accourait, suivi par une petite troupe.

— Ils sont armés.

Rapide comme l'éclair, Marsch abattit la crosse du gros revolver chinois sur la nuque de Clifton. Ce dernier souffla bruyamment et s'effondra dans le fauteuil.

— Pendant que je vais parlementer, attachez-le. Vous trouverez des courroies dans la soute du fond. Faites vite et ne le méngez pas.

Sara regardait avec horreur le crâne de Clifton. Une énorme ecchymose apparaissait sous les cheveux coupés court.

— Vous l'avez tué !

— Non. Assommé. Il en a pour un moment.

La jeune femme le toisa.

— Lui seul peut nous tirer de là.

Marsch grimaça et fit un pas vers elle.

— Que dites-vous ?

— La façon dont il a posé cet appareil ici tient du miracle. Je suis certaine que vous ne pourrez jamais décoller dans les mêmes conditions.

L'Allemand devint livide.

— Vous... Vous allez me payer ça.

— Je ne cherche pas à vous diminuer... Je sais tout simplement. C'est vrai, n'est-ce pas ?

— Faites ce que je vous ai dit.

— Dites-moi que c'est vrai.

Marsch qui marchait vers la porte se retourna et cracha ses paroles.

— N'importe quel pilote moyen peut en faire autant. C'est moi qui prendrai les commandes.

Il sortit, alla déverrouiller la porte et se tint dans l'ouverture, son arme à la main.

— Doucement, cria-t-il à l'homme, ou je tire !

Le lieutenant Fang cessa de courir et s'arrêta à dix mètres de

l'appareil. Il se retourna et fit signe aux irréguliers d'en faire autant.

— Qui êtes-vous ? aboya Marsch.

— Lieutenant Fang !

Sara sortait du poste pour aller prendre les courroies de cuir dans la soute.

— C'est bien ce nom, dit-elle.

— Bon, dites à vos hommes de reculer jusqu'à la lisière du terrain.

Fang hésita.

— Dépêchez-vous.

Le lieutenant avait les mains vides. Marsch se demanda où il avait laissé l'argent. Les hommes qui raccompagnaient parurent surpris puis reculèrent lentement, les yeux fixés sur l'appareil.

— Approchez.

Fang obéit et vint à lui à tout petits pas. Il s'immobilisa au pied de la porte. Marsch n'avait pas encore fait coulisser l'échelle d'accès.

— Bonjour, dit le Chinois en souriant froidement.

— Comment se fait-il que le terrain ait été désert quand nous nous sommes posés ?

Le sourire du lieutenant s'accentua.

— Quelques difficultés. Rien de grave.

— Lesquelles ? questionna Marsch rudement. Croyez-vous que je néglige notre sécurité ?

— Il y avait quelques soldats birmans au village, mais ils sont partis.

L'Allemand fronça le sourcil.

— Longtemps ?

— Bientôt une heure. En camion. Ils sont très loin.

— Que faisaient-ils au village ?

Le Chinois avait une patience inusable mais ses yeux se durcirent.

— Ils accompagnaient un fonctionnaire gouvernemental.

Marsch resta silencieux puis fit descendre la petite échelle. Le lieutenant l'escalada, mais Marsch fit simplement un pas en arrière et l'homme resta sur le dernier échelon sans pouvoir examiner l'intérieur de l'avion.

— L'argent ?

— Je l'ai confié à mes amis. Il nous faut discuter, n'est-ce pas ? C'est bien ce que je pensais. Je suppose que vous avez vous-même le général Nangiang ?

Ludwig passa son pouce par-dessus son épaule.

— Il est là.

— Ses gardes du corps ?

— Neutralisés ! dit brièvement l'Allemand.

— Pourrais-je le voir ?

Ludwig s'écarta de la porte et le Chinois pénétra dans l'appareil. Le copilote lui mit son arme dans le creux des reins.

— Doucement. Laissez-moi vous fouiller.

Le lieutenant portait un revolver et il l'empocha.

— Je vous le rendrai tout à l'heure.

Fang resta impassible. Il contemplait avec un peu de surprise le général. C'était donc là cet homme vomi par les nouveaux maîtres de la Chine. Ce vieillard à moitié inconscient et maladif. Le lieutenant était fasciné. Il avait souvenance de caricatures hideuses sur Nangiang, d'écrits virulents sur les crimes qu'il avait commis.

— C'est incroyable, dit-il.

Marsch fronça le sourcil.

— Qu'y a-t-il ?

— Je le reconnais difficilement.

L'Allemand s'esclaffa.

— Vous n'allez pas prétendre que ce n'est pas lui ?

— Non, évidemment, mais il a beaucoup vieilli. La dernière photographie de lui doit remonter à plus de vingt ans.

À nouveau il contempla la face de cire jaunâtre. Le général entendait-il leurs paroles ? Dormait-il ou faisait-il semblant ? On le décrivait comme un être rusé, sans scrupules, d'une diabolique habileté. Il avait été un des bras droit du grand Traître de Formose. Fang éprouvait une certain dégoût en regardant cette ruine humaine. Il aurait toute une journée à passer à ses côtés, jusqu'à ce que l'hélicoptère vienne le chercher.

Il détourna la tête.

— Vous êtes persuadé ?

— Oui. C'est bien ce chien.

Ce qui fit rire Marsch.

— Comment comptez-vous procéder ?

— Nous descendons le brancard et je vous donne l'argent.

L'Allemand sifflota.

— Doucement. Vous savez qu'il s'agit d'une opération un peu spéciale. Je veux avoir la certitude que chaque moitié de billet possède son répondant.

Malgré son impassibilité native, Fang ne put s'empêcher de sursauter.

— Dix mille billets ? C'est de la folie.

— Non, car ils sont classés par série. Ce sera assez rapide.

— Vous n' imaginez pas une duperie de notre part ?

— Pourquoi pas ? dit brutalement Marsch. Très facile de couper des billets en deux et de nous les donner comme étant le complément de ce que nous possédons. Vous pouvez économiser une partie de

l'argent. Qui me dit que ces billets ont réellement leur complément ?

Fang voulut parler, mais il lui coupa la parole.

— Attendez. Durant la guerre il s'est produit bon nombre de tractations avec des moitiés de billets. Une fois l'accord conclu, on fournissait à l'autre partie les compléments. Mais bon nombre d'accords n'ont pas eu d'issue et vous devez disposer d'un certain stock de ces billets.

Il se frappa la poitrine.

— Personnellement j'ai été mêlé à de pareilles affaires. Vous comprenez ma méfiance ?

— Je ne peux quand même pas vous confier mes propres billets et attendre que vous ayez fini votre contrôle ?

— Voici ce que je vous propose. Nous relevons les chiffres et nous vous remettons nos propres moitiés. En échange vous nous donnez les vôtres.

Fang réfléchit quelques secondes puis s'inclina.

— Entendu.

— Pendant que vous allez chercher vos billets, nous relevons le numéro des séries. Il ne nous faudra pas une demi-heure.

Le Chinois se tourna une dernière fois vers le général. Ce dernier ouvrit les yeux et sa lèvre se retroussa légèrement sur ses dents gâtées. Tout son visage exprimait une ironie cinglante. Fang en tremblait de rage et Marsch le poussa vers la porte.

— Allez !

Puis il retira l'échelle et verrouilla la porte. Dans le poste de pilotage, Clifton était toujours sans connaissance dans son siège.

— Laissons-le là pour le moment.

Il vérifia les liens. La jeune fille les avait serrés moyennement et il tira dessus. Sara le regardait sombrement.

— Il faudrait le soigner. Je crains que votre coup n'ait été trop puissant.

Marsch haussa les épaules et tâta la blessure. Seule la peau avait éclaté sous le coup, mais l'os n'était pas atteint. Il alluma une cigarette et désigna la valise.

— Nous allons relever les numéros des moitiés de billets. Vous trouverez du papier et de quoi écrire dans ce compartiment-là. Je vais prendre les liasses une par une et vous citer le premier et le dernier numéro de la série. Je contrôlerai rapidement et nous passerons à une autre...

Pendant un quart d'heure ils travaillèrent sans autres paroles que les chiffres prononcés par Ludwig. À un certain moment la jeune femme releva les yeux et rencontra le regard flou de Clifton. Il sortait de son évanouissement et ne paraissait pas les apercevoir. Elle

continua d'inscrire les numéros, suivant dans l'expression du pilote le retour de la lucidité.

Clifton poussa un soupir et Ludwig se retourna.

— Tu comptes ta fortune. Tu as livré le général ?

— Pas encore, mais ça va venir.

— Tu vois que j'avais raison.

Ludwig fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— Tu t'es contenté de m'assommer. C'est que tu as besoin de moi pour sortir cet avion d'ici. Mais écoute-moi bien. Je ne me mettrai pas aux commandes si le général ne se trouve pas dans l'appareil.

Marsch resta impassible en apparence. Seule la jeune femme se rendit compte que son visage se contractait.

— Et tu sais que rien ne pourra m'y obliger.

Ludwig redressa la tête. Il souriait.

— Hé bien, j'essayerai moi-même. Si je casse du bois, tu seras parmi les victimes.

— Non, dit doucement Clifton. Tu n'oseras pas. Parce que tu te sais incapable de ça.

Marsch se leva, mais Sara posa une main sur son bras.

— Laissez. Il veut vous mettre en colère et nous n'avons pas de temps à perdre.

Ils continuèrent leur énumération et trouvèrent le compte exact, moins cinq mille dollars. Il manquait les moitiés des deux cents cinquante billets donnés à Slade par Sara. Marsch se leva.

— Venez avec moi. Il ne risque pas de se libérer.

Fang revenait une serviette en cuir à la main, suivi par deux hommes. Marsch ne descendit pas l'échelle tout de suite.

— Donnez, dit Fang.

— Vous d'abord.

Le Chinois secoua la tête.

— Vous. Vous avez aussi le général.

Marsch se décida et laissa tomber la mallette. Le lieutenant l'ouvrit et compulsa les liasses. Les deux hommes attendaient un peu plus loin et ne pouvaient voir l'argent.

Fang sourit :

— Chez vous, il manque cinq mille dollars.

Ludwig lui en donna la raison. Le Chinois réfléchit puis leva la serviette à bout de bras.

Marsch se baissa pour la prendre.

— La vérification sera plus rapide cette fois, dit-il.

Il referma la porte. Puis alla jeter un coup d'œil par l'un des hublots. Fang s'était éloigné de quelques pas en compagnie de ses

deux hommes.

Alors que précédemment il avait examiné les billets avec sang-froid, il ne put cette fois maîtriser sa joie. Ainsi cette somme fantastique était véritablement à sa portée. Les premiers numéros concordaient parfaitement. Plus il poursuivait les examens, plus il était pris d'un tremblement fébrile. Quand ils en eurent fait les trois quarts, la jeune fille proposa d'en rester là mais il éprouvait une satisfaction intense à manipuler cet argent et il tint à aller jusqu'au bout.

— Parfait, dit-il avec effort. Nous pouvons appeler Fang.

Il ouvrit la porte.

— Que vos hommes montent avec vous, mais sans armes. Ils feraient mieux de les abandonner sur-le-champ pour éviter tout incident.

Deux revolvers furent jetés dans l'herbe et Marsch baissa l'échelle. Une fois en haut, Fang lui tendit la mallette et il la passa à Sara.

— Vérifiez si rien n'a été touché.

Les deux hommes entraient dans l'avion et le général les regardait avec défi.

C'est alors qu'éclata la fusillade.

CHAPITRE VII

La réaction de Fang fut inattendue. Il plongeait sur l'Allemand et lui arracha son arme. Ludwig blêmit, croyant à un piège. Mais les deux hommes avaient sauté à terre en direction de leur revolver.

Fang se précipita à la porte.

— Les soldats birmans sont revenus.

Brusquement un fusil-mitrailleur tira par saccades et le lieutenant jura. Un homme traversa le terrain d'aviation en courant en zigzag vers eux. Soudain il s'écroula et ne bougea plus. Sara poussa un léger cri.

Mais les irréguliers s'organisaient rapidement. Ils pouvaient les voir se cacher derrière les buissons et rendre coup pour coup.

Fang se tourna vers Ludwig.

— Désolé, monsieur, mais notre tractation est pour le moment interrompue. Veuillez me rendre ma serviette.

Dans l'œil valide de l'Allemand passa un éclair de colère.

— Que voulez-vous faire ?

— Aider mes hommes. Je vous conseille de rester ici. Les Birmans ne vous feront aucun mal. Ils ont certainement pensé que vous étiez en difficulté et que les rebelles en avaient profité pour vous assaillir.

Ludwig essaya de plonger une main dans sa poche, mais le Chinois tira à quelques centimètres de lui.

— Je vous en prie. N'essayez pas d'employer la force.

Avec un sourire froid il ajouta :

— Je vous laisse le général. Croyez bien que je vais mettre tout en œuvre pour que ma mission ne soit pas un échec.

Il prit la serviette des mains de Sara et sauta à terre. Ludwig courut à la porte, mais la jeune femme le rattrapa.

— Non. Vous gâcherez toutes nos chances.

D'ailleurs Fang et ses hommes avaient disparu vers l'arrière du D.C. 3. Marsch jura effroyablement et claqua la porte. Le visage du général était serein. Ludwig lui cracha dessus.

— Vieux polichinelle !

La main mutilée essuya doucement la joue souillée. Ludwig se dirigea vers le fond de l'appareil et prit la dernière bouteille de whisky dans le placard. Il l'ouvrit, la colla à ses dents et but. Au-dehors les coups de feu s'espaçaient. Les deux adversaires devaient s'étudier. Il

revint dans la carlingue. Sara n'y était plus. Il passa devant le général sans lui accorder un regard.

La jeune femme regardait au-dehors, à travers les vitres du poste de pilotage.

— Je suppose qu'ils veulent liquider les soldats birmans pour pouvoir emmener le général.

Marsch ne s'était pas posé cette question. Il ignorait comment Nangiang devait passer la frontière.

— Croyez-vous qu'ils vont porter le brancard à travers la jungle ? Le vieux n'y résisterait pas.

Par acquit de conscience, il vérifia les liens de Clifton. Celui-ci se laissait faire avec indifférence. Il récupérait lentement ses forces. Le départ n'était certainement pas pour l'immédiat. Ludwig aperçut la bouteille de whisky drogué et le gobelet. Il les emporta avec lui dans la carlingue. Il remplit le gobelet, l'approcha des lèvres du général tout en lui soulevant la tête.

— Buvez, ça vous fera du bien.

Nangiang serrait les dents. Il cala sa tête sur un de ses genoux et lui pinça violemment le nez. Le Chinois, à bout de souffle, ouvrit la bouche et il l'obligea à avaler tout le whisky drogué.

Tsin dormait toujours entre deux rangées de fauteuil. Il recommença la même opération. Le garde ouvrit des yeux flous et but parce que c'était de l'alcool. Il retomba ensuite dans son inconscience.

Ludwig jeta la bouteille dans le filet des bagages et alluma une cigarette. Il n'avait rien à craindre de ce côté-là. Pour plus de sûreté, il verrouilla la porte. Dans le poste Sara regardait toujours au-dehors.

— Ils ne tirent plus ?

— Je crois que les rebelles essayent de les encercler.

Clifton fixait les mains de Marsch.

— Je m'étonne que tu n'aies pas essayé de me faire boire de l'alcool drogué. C'est donc que tu as besoin de moi pour le décollage.

Marsch ne répondit pas. Il regarda sa montre. Onze heures.

— Voulez-vous préparer de quoi manger ? Il y a des conserves dans la soute et un petit réchaud à tablettes de méta.

La jeune femme obéit.

— Que se passe-t-il exactement ? demanda Clifton.

Marsch garda la bouche fermée.

— La négociation ne marche plus ?

— Ferme ça ou je te bâillonne.

— Donne-moi une cigarette et je me tais.

Marsch s'exécuta puis s'installa dans le siège du copilote. Des pensées maussades l'habitaient. Si Fang se faisait tuer et que la serviette soit perdue, tout cela n'aurait servi à rien. Il n'aurait plus que

la ressource de fuir très loin pour échapper aux recherches. Que ferait-il du général, du garde et de Clifton ? Il pouvait toujours exiger une rançon des nationalistes de Formose. Mais ce serait certainement plus dangereux. Nangiang avait plus d'importance pour les gens de Pékin. Il pouvait leur donner des indications précieuses sur les maquis nationalistes. Tandis que ceux de Formose n'attendaient que de simples rapports sur la situation dans le Nord-Est de la Chine.

Au bout d'un moment il se leva et quitta le poste. Dans la soute, Sara faisait réchauffer une boîte de singe et avait ouvert un paquet de biscottes.

Ludwig l'observa, appuyé contre la porte. Elle avait de jolies jambes et il devinait la rondeur des cuisses sous la robe légère. La jeune femme se rendit compte de cet examen et rougit légèrement.

— Vous aurez du succès dans les grandes villes, dit-il d'un ton rauque.

Elle ôta la boîte du réchaud et jeta le couvercle sur la flamme qui s'éteignit.

— Nous pouvons manger, dit-elle.

Il s'approcha d'elle et glissa son bras autour de sa taille. Il s'attendait à ce qu'elle se débâte, mais elle resta impassible. Il la fit pivoter, la plaqua contre lui. Sa main descendit sur ses reins.

— Tu me plais ! murmura-t-il.

Puis il regarda ses yeux et faillit la rejeter loin de lui. Ils étaient froids et la fille était à cent lieues de là, indifférente.

— Tu te fous de tout, hein ?

Sara le regarda avec un peu de surprise. Il chercha sa bouche et elle se laissa embrasser. Il la força à s'allonger sur le sol de la soute. Avec une passivité déconcertante elle se laissa faire. D'un geste brusque il ouvrit sa robe sur ses seins. Elle ne portait pas de soutien-gorge. Il releva sa robe sur ses jambes.

Il ne prit avec elle qu'un plaisir médiocre, mais il avait calmé sa nervosité. Il quitta la soute tandis qu'elle remettait de l'ordre dans ses vêtements. Brusquement le souvenir de ce qu'il venait de faire l'écœura. Cette fille était comme toutes celles aux caresses tarifées. Il lui en voulait rageusement. Elle n'avait rien fait pour lui donner le sentiment qu'il lui plaisait, qu'ils n'étaient pas seulement liés par la perspective de toucher ces deux cent mille dollars.

Elle le rejoignit alors qu'il allait pénétrer dans le poste. Il crut à un regret de sa part. Mais elle arrivait portant un plateau sur lequel elle avait rangé la boîte de singe chaude, les biscottes et de la bière en boîte.

Une série de détonations les accueillit quand ils rejoignirent Clifton. Ce dernier paraissait suivre le combat avec attention, mais eux ne voyaient rien. Marsch finit par distinguer cependant un homme

caché dans les branches d'un arbre. C'était lui qui tirait sur des adversaires invisibles.

— Ça peut durer des jours entiers, dit Clifton.

Marsch haussa les épaules, puisa dans le corned-beef avec la pointe de son couteau, et se servit d'une biscotte comme assiette.

— Voulez-vous manger ? demanda Sara à Clifton.

Le pilote parut surpris de cette proposition. Il regarda la boîte de singe avec dégoût.

— Non, merci. Boire s'il vous plaît.

Elle remplit un gobelet et l'aida à avaler la bière. Ludwig n'avait rien dit. Il mangeait goulûment en surveillant la lisière de la jungle. À combien se montait l'effectif des soldats birmans ? Étaient-ils capables d'anéantir la bande rebelle et de tuer le lieutenant Fang ? Dans ce cas, ils découvriraient les moitiés de billets et comprendraient que le reste ne pouvait se trouver que dans l'appareil. Leur cupidité passerait alors avant leur patriotisme.

Sara allumait une cigarette et la glissait entre les lèvres de Clifton. Il jura en lui-même. Il aurait parié que la jeune femme éprouvait une certaine sympathie pour Philip. Mais il y avait l'argent et elle devait préférer ça au plus bel homme du monde.

Brusquement il éprouva l'envie d'établir son autorité. Cette fille était à lui puisqu'il avait couché avec elle.

— Sara ! dit-il entre ses dents.

Elle se retourna vivement.

— Viens ici !

Clifton tirait doucement sur la Lucky. Il ne faisait même pas attention aux deux autres. Ce qu'il apercevait était autrement dramatique. Un soldat birman rampait parmi les buissons et se rapprochait du tireur embusqué dans l'arbre.

— Ici, je te dis. Tout à l'heure tu ne t'es pas fait prier pour t'allonger.

La jeune femme écrasa sa cigarette sous son pied.

— Vous n'avez pas le droit de me demander ça.

— Tu ne veux pas t'asseoir sur mes genoux ?

— Laissez-moi tranquille.

Ludwig ricana.

— Tu couches avec les hommes sans t'en rendre compte ?

La jeune femme détourna les yeux et regarda au-dehors. Elle ne vit pas le soldat birman que Clifton suivait du regard le cœur battant. L'homme était très habile et procédait par bonds pour se rapprocher du tireur. Il ne devait avoir qu'une arme de tir rapproché, et ne voulait pas manquer son but. Le rebelle, lui, épaulait souvent son fusil et chaque fois Clifton apercevait le léger recul de l'arme.

— Garce !

Marsch se leva et quitta le poste. La jeune femme jeta un regard inquiet au pilote, mais lui regardait toujours au-dehors. Elle crut que c'était une attitude.

— Vous avez entendu ?

— Oui.

— Vous pensez comme lui ?

Il secoua la tête, puis d'un coup de menton désigna la jungle.

— Je n'ai pas le temps de penser à ces histoires-là. Il y a un homme qui va essayer d'en tuer un autre. Le rebelle est dans l'arbre et le soldat s'approche de lui avec d'innombrables précautions.

Sara tourna le dos au pare-brise.

— Cela vous passionne ?

Clifton ne répondit pas.

— Dans les villages de Chine, il y avait des monstres de serpents. Le moment où ils faisaient recette c'était lorsque deux fois par mois le boa avalait un lapin. Toute la population suivait pendant des heures la lente aspiration du lapin dans la bouche du serpent. Plus il était gros et plus le boa avait de peine.

— Ce n'est pas pareil. Il s'agit d'hommes. Quand un serpent veut avaler le lapin, on peut faire fuir ce dernier. Là ce n'est pas possible. Celui qui gagnera sera celui qui apercevra l'autre le premier.

Il sourit.

— Pouvez-vous me donner une cigarette encore ?

Doucement, elle lui ôta le mégot du coin des lèvres et y glissa une Lucky allumée.

— Ce sont les vôtres.

— Pourquoi avez-vous couché avec Ludwig ? Par vice ou bien pour sceller votre accord.

Le visage de la jeune femme était douloureux.

— Ça n'a pas beaucoup d'importance. On m'a obligée à le faire plus de cent fois. Il n'y a aucune différence entre consentir et subir. Mais c'est dans l'intérêt de notre entreprise. Si j'avais joué les coquettes, il n'aurait plus pensé qu'à cela. C'est une si petite chose, comprenez-vous ?

— Non.

Il tirait trop vite sur sa cigarette et la fumée lui faisait pleurer les yeux. Elle l'ôta de sa bouche un moment puis la remit.

— Vous n'avez même pas eu une attirance physique pour lui. C'est ce que j'ai compris du moins.

Sara soupira :

— Justement. J'ai complètement oublié.

— Si un jour vous rencontrez un homme qui dira vous aimer, lui

raconterez-vous cette aventure ?

Durant quelques secondes le visage de la jeune femme parut bouleversé, mais elle reprit vite son air serein.

— Parlons d'autre chose voulez-vous ? Voici quelques minutes que vous ne vous souciez plus du rebelle et du soldat.

Clifton continuait de la regarder. Elle était merveilleusement belle mais si lointaine, si étrange. Il n'eut pas un regard pour la lisière de la jungle.

— Le soldat est mort.

Les doigts longs de la jeune femme se contractèrent.

— Vous êtes sûr ?

— Un rebelle était caché derrière un buisson et l'a poignardé tandis que nous parlions tranquillement.

Brusquement son visage se contracta et elle éclata en sanglots. Cela dura peu. Elle s'éloigna et s'assit derrière lui. Il ne pouvait la voir. Elle devait pleurer silencieusement.

— Vous ne devriez pas, dit-il doucement. Ludwig détestera de vous voir dans cet état et il se méfiera. Il est capable d'une grande cruauté.

Une pensée lui vint.

— Vous avez couché avec Slade ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Il déteste les natives, n'est-ce pas ?

— Vous êtes Eurasienne.

Peut-être que ça ne comptait pas pour l'Anglais alcoolique.

— Dites-moi, le général, comment va-t-il ?

— Vous vous inquiétez de lui ?

— Oui. Il est très faible ?

— Marsch lui a fait avaler un gobelet de whisky drogué.

Un rire nerveux échappa à Clifton. C'était une idiotie, une chose suffisante pour tuer le vieil homme.

— S'il en mourait ? Fang vous rirait au nez.

— Vous croyez que ça peut être dangereux ?

— Bien sûr. Vous vous faites du souci pour la marchandise que vous mettez en vente ?

Sara se leva et se rapprocha de lui.

— Vous savez bien qu'il ne mérite pas de vivre ? En toute objectivité.

— Tuez-le alors. Ne le vendez pas. Finalement je crois que le commerce est le fait de gens sans foi. Aidez-moi. Si nous ramenons le général à Bangkok, nous gagnerons quarante mille dollars.

Sara éclata de rire.

— Ils vous paraissent plus assurés que les deux cent mille qui nous attendent ici ?

— Ils sont quand même plus propres. C'est le prix d'un service rendu. Si vous acceptez, je vous abandonne la totalité de cette somme.

Cette fois elle resta silencieuse. Il fit un effort pour se tourner vers elle.

— Vous ne me croyez pas ?

— Si. Pourquoi me proposez-vous cette somme ?

— Je veux que le général arrive à Bangkok. Il me semble que je n'ai jamais eu rien de plus sacré que ce vieux bonhomme racorni à l'affreuse légende. Si j'échoue je ne serai jamais plus le même.

Tout d'un coup il avait envie de lui parler de cette femme de Pékin qu'il avait abandonnée sur l'aérodrome, avec son enfant sur les bras, tandis que les Rouges fusillaient tous ceux qui fuyaient comme opposants au nouveau régime. Mais il renonça.

— Enfin vous n'aurez rien à craindre de personne. Ces quarante mille dollars vous seront acquis.

— Taisez-vous !

Il se rendit compte qu'il s'était trompé. Maintenant elle était furieuse contre lui et refusait de l'écouter. Il n'aurait pas dû être si brutal.

En même temps une violente fusillade le fit sursauter. Les balles arrivaient jusqu'à quelques mètres de l'avion et formaient de petits cratères dans l'herbe poussiéreuse. Il reconnut le crépitemment d'une mitrailleuse. Certainement les soldats birmans, mais elle ne pouvait leur être d'une grande utilité dans la jungle. Ils arrosaient le terrain pour couper la fuite aux rebelles.

Marsch pénétra en coup de vent dans le poste pour voir ce qui arrivait. Le tir saccadé de l'arme automatique continua. Clifton la repéra enfin. Il aperçut une masse sombre dans la forêt à l'extrême-droite.

— Un camion !

Il pouvait distinguer le toit sur lequel l'engin était fixé. Marsch jura entre ses dents. Il pensait à Tsin lié et drogué, à Clifton. Si les Birmans parvenaient jusque-là, il était perdu.

— Regardez ! cria Sara. Ils viennent par ici.

Deux soldats progressaient par bonds dans leur direction.

— C'est le seul moyen de savoir si vous êtes pour ou contre eux, dit Clifton. Évidemment, l'avion leur procurerait un abri efficace pour prendre les rebelles dans un étau.

Marsch poussa un cri de victoire. Un des deux hommes était tombé lourdement. Le second se coucha à terre et revint en rampant vers son camarade.

— Celui qui a été touché portait le fusil-mitrailleur. Ils comptaient s'installer ici, dit Clifton. Tu n'auras peut-être pas besoin de les descendre toi-même.

De fait les deux hommes étaient environnés par les petits flocons de terre sèche que soulevaient les balles. Le soldat birman rejoignait son camarade, lui retirait son fusil-mitrailleur.

— Il n'aura pas besoin de venir jusqu'ici, murmura Clifton.

L'homme se servait du cadavre de son compagnon comme d'un rempart. Les rafales de l'engin arrosèrent toute la lisière une minute plus tard. Marsch était à la torture. Fang attendait certainement un geste de lui. L'homme n'était pas si éloigné qu'il ne pût l'atteindre avec un revolver. Mais que ferait le Birman s'il se rendait compte qu'on lui tirait dessus ?

Brusquement il eut une inspiration.

— Sors de là !

D'une poussée brutale il essaya d'extirper le pilote de son siège.

— Il te faudrait un peu plus de muscle pour y arriver, dit Clifton en s'arc-boutant. Je sais très bien ce que tu veux faire. Mettre les moteurs en route et rouler jusqu'à cet homme, l'écraser peut-être alors que confiant il croira que tu viens à son secours.

Marsch prit son arme dans la poche de sa combinaison. Il écumait.

— Sors de là !

— M... ! Tu ne tireras pas.

Ludwig vit rouge. Son index se contractait.

— Non ! cria Sara.

En même temps elle se ruait sur l'Allemand. Il tira mais la balle s'enfonça dans le calfeutrage du plafond. Il hurla des injures mais Clifton, profitant de l'intermède, lança ses mains liées, juste en pleine face de Ludwig. Ce dernier surpris par le coup tituba en avant. Clifton le frappa une seconde fois de ses deux poings formant une massue dangereuse.

Rapidement il se mit debout et, en sautillant, se rapprocha de l'Allemand. Ce dernier essaya de parer le troisième coup, mais Clifton l'assena de toutes ses forces et Ludwig hurla de douleur. Il n'était pas évanoui, mais ses réflexes devenaient flous. Sa main tâtonnait à la recherche de son revolver. Sara l'aperçut et le ramassa.

— Reprenez votre place, dit-elle à Clifton.

Il lui adressa un regard morne.

— Vous tireriez ?

— J'ai choisi. Je n'irai pas à Bangkok. Il n'a d'ailleurs jamais été question que je puisse accepter. Vous avez essayé de me duper.

À tout petits pas, il rejoignit son fauteuil. Ludwig se traîna un peu plus loin. Son œil de verre avait dû s'enfoncer dans son orbite car il y

porta ses mains.

Mais pour le moment c'était Sara qui tenait son arme. Celle de Tamoï se trouvait dans l'habitacle-radio.

CHAPITRE VIII

Marsch se dirigea vers la porte, mais Sara le suivit.

— Au lieu de penser à tuer Clifton, vous devriez essayer de nous sortir de là, dit-elle.

Ludwig Marsch pivota sur ses talons. Son œil de verre enfoncé par un des coups de son ancien compagnon le faisait souffrir.

— Que voulez-vous que je fasse ? Courir au-devant des balles chercher la serviette ? Nous ne pourrons nous envoler. La mitrailleuse nous tirera dessus. Il faut attendre que Fang et ses hommes détruisent la section.

Sara gardait un visage méfiant.

— Et puis, ajouta Ludwig, Fang n'acceptera jamais que nous partions en lui laissant le général sur les bras. Il sait fort bien que Nangiang est parfaitement à l'abri tant qu'il restera dans l'avion, tant que les soldats Birmans auront des doutes sur la raison de notre atterrissage.

— Si les soldats birmans arrivent jusqu'ici ils découvriront Tsin inanimé.

— Vous auriez dû me laisser prendre les commandes. L'homme au fusil-mitrailleur est dangereux pour Fang et pour nous par suite logique.

Mais la jeune femme secouait la tête.

— Non. Il y a déjà trop de morts. J'en ai assez, assez. Je ne veux plus... Sans nous il n'y aurait pas eu cette bataille entre les soldats et les rebelles...

Marsch eut une moue sceptique.

— Ce ne sera ni la première ni la dernière escarmouche. Le véritable mobile n'est pas notre présence et vous le savez bien.

— Vous avez tué Tamoï et l'avez jeté dans le vide.

— Espérez-vous empocher vos deux cent mille dollars sans la moindre anicroche ?

Elle paraissait désespérée, soudain, et cette attitude inquiétait Marsch.

— Songez que si nous nous en sortons, nous aurons cent mille dollars chacun, dit-il durement.

Elle tourna les talons et rentra dans le poste. Il s'empara du revolver caché dans l'habitable-radio. Mais il ne voulait pas rester seul

dans la carlingue. Le général même endormi l'impressionnait. D'autre part il se méfiait de lui-même en présence de Clifton. Il le haïssait follement.

Dans la soute, il ouvrit la trappe d'homme et se laissa glisser sur le terrain. Rampant sous le fuselage, il s'approcha du train avant, progressa jusque sous le nez de l'appareil. Il distinguait la silhouette de l'homme au fusil-mitrailleur. Depuis quelques minutes il ne tirait plus. Mais il était vivant. Marsch surprenait les mouvements rapides de sa tête casquée tandis qu'il observait le terrain tout autour de lui.

Les rebelles avaient dû s'enfoncer dans la jungle, repoussant ses camarades devant eux. Le camion était toujours à la même place. Les deux armes automatiques couvraient une partie importante de l'aérodrome. Il était même étonnant que l'officier responsable n'ait envoyé personne pour discuter avec les occupants du D.C. 3.

L'Allemand apercevait distinctement le dos du fusil-mitrailleur. En se rapprochant d'une vingtaine de mètres, il pouvait l'atteindre à coup sûr avec le gros revolver de Tamoï. Fang pourrait envoyer deux hommes s'emparer du fusil-mitrailleur pour le braquer sur le camion.

C'était le meilleur plan pour bousculer les événements. Il était un peu plus de midi et les heures risquaient de passer sans événements nouveaux jusqu'à la nuit. À ce moment-là, la situation pourrait devenir dangereuse pour lui.

Plantant ses ongles dans la terre sèche, il fit avancer son corps par lentes tractions. Il ne voulait progresser qu'avec la plus grande prudence. Même s'il lui fallait une demi-heure pour parcourir les vingt mètres nécessaires. La condition essentielle était que le mitrailleur ne le remarque pas. Quant aux servants de la mitrailleuse, ils devaient scruter le mur de jungle qui les environnait.

Trois mètres plus loin, il s'arrêta. Il était sorti de l'ombre protectrice du D.C. 3. Il n'irait pas plus loin que les vingt mètres prévus. Au-delà, Sara et Clifton pourraient l'apercevoir et qui sait, l'Eurasienne l'empêcherait de mettre son projet à exécution.

Il était surpris de trouver la terre aussi sèche, l'herbe poussiéreuse comme les plantes d'un vieil herbier. Sans la protection des arbres et l'humus gras de la pourriture, le terrain devenait stérile. Mais la jungle grignotait chaque jour les abords de la piste et, dans quelques mois, aucun avion de l'importance d'un D.C. 3 ne pourrait plus atterrir.

Encore trois mètres et l'homme lui tournait toujours le dos. Marsch trouvait la situation pleine d'ironie. Le soldat n'attendait pas d'ennemi de ce côté. Il en était persuadé et ce serait sa perte. Entre le rebord du casque à l'américaine et le col de la chemise kaki, apparaissait une mince ruban de chair, celle de la nuque. C'était là que s'enfoncerait sa balle. Il lui faudrait viser soigneusement, ne tirer qu'à coup sûr. Seuls les hommes de la mitrailleuse pouvaient entendre

le détonation, la localiser.

Oseraient-ils tirer dans cette direction au risque d'atteindre l'avion ? Il comptait sur cette hésitation pour revenir se mettre à l'abri.

Il lui restait une dizaine de mètres à parcourir. Il souhaita que l'homme au fusil-mitrailleur se mît à tirer. Il pourrait alors se rapprocher plus rapidement. De plus, l'interruption nette des rafales indiquerait à Fang qu'il s'était produit un fait inattendu.

Dans le poste de pilotage, l'homme et la femme restaient silencieux. De temps en temps Sara glissait une cigarette allumée entre les lèvres de Clifton qui la remerciait d'un signe. Le soleil transformait l'endroit en étuve et la jeune femme avait ouvert une des vitres à glissière. Le pilote s'étonnait de l'absence de Marsch mais ne s'en plaignait pas. L'Allemand devait être inquiet. Tant que les rebelles et les soldats resteraient dans l'expectative, il ne pourrait récupérer les moitiés de billets. Le temps s'écoulait perfidement, travaillant contre lui. Il y aurait bientôt deux heures qu'ils s'étaient posés sur le petit terrain. Ils auraient pu se trouver à cinq cents kilomètres au sud, dans la direction de Bangkok. Il songea aux envoyés chinois de Formose avec un léger sourire. Les petits hommes à allure empesée perdraient progressivement de leur calme quand l'heure d'arrivée serait dépassée. Discrètement ils exigeraient des recherches, mais en vain.

Sara fermait les yeux. Brusquement le décor au milieu duquel ils étaient piqués lui paraissait insupportable. Ce mur de verdure qui les environnait de sa menace végétale devenait une obsession. Et ils étaient prisonniers de ce vieil appareil rouillé, en instance de mort. Des hommes se battaient pour eux, les uns et les autres ignorant l'enjeu du sang versé. Seul Fang, parmi les rebelles, connaissait l'existence du général. Les autres ? De vagues certitudes, assurément.

Elle porta la main à sa gorge, essaya de chasser cette sensation d'étouffement. Sans la présence de Clifton, tout aurait été plus facile. S'il avait été un homme du type de Marsch par exemple. Mais il avait dit non, et ce non tissait une toile d'angoisses et de questions. On ne pouvait plus y échapper. Ludwig Marsch essayait d'en sortir par la menace, l'injure ou le meurtre. Sara avait l'impression désagréable de se laisser engluier. Elle aurait voulu résister, répondre par la violence. À la mort de sa mère, elle s'était juré d'adopter une attitude d'indifférence. La volonté de Clifton était plus forte. Après avoir essayé de le dissuader, elle avait peur de céder à l'attrait séducteur de sa position.

Clifton tressaillit quand une série de coups de feu furent tirés au-delà du mur de la jungle. Un des deux groupes avait dû tenter un coup de main.

Ils ne surent jamais que l'officier commandant le détachement de

soldats venait d'être blessé à mort. Une balle dum-dum dans le ventre, il fouillait de ses ongles dans la pourriture de la jungle. Cette instabilité du sol fut son désespoir avant de mourir. Il ne pouvait se raccrocher nulle part. Il était emporté ailleurs avec une rapidité déconcertante. Sa dernière pensée fut pour Maung, le fonctionnaire du gouvernement. Il ne lui pardonnerait pas d'être intervenu contre les rebelles.

Maung apprit la mort de l'officier dix minutes plus tard. Un soldat surgit des fourrés devant le camion et murmura la nouvelle. Le fonctionnaire se trouvait derrière les servants de la mitrailleuse. À quelques mètres de là, c'était la clairière du terrain d'aviation et elle le tentait. Là, le sol était ferme, sec.

La mort de l'officier le laissa éperdu. Les trois soldats le regardaient maintenant avec des yeux différents. Il ne comprit pourquoi qu'au bout d'une minute. C'était lui le chef du détachement.

— Vos camarades ? demanda-t-il à l'homme debout à côté du G.M.C.

— Ils tiennent les rebelles.

Dans le terrain, le mitrailleur était toujours à son poste.

— Les rebelles tiennent la lisière ?

— Oui. Ils ne veulent pas en sortir. Le terrain doit être important pour eux. J'ai l'habitude de les combattre, et d'ordinaire ils préfèrent s'enfoncer dans la jungle pour vous tendre une embuscade plus loin.

Maung eut un regard pour l'avion. Était-ce sa cargaison qui tentait les partisans ? Même avec ses jumelles, il n'avait pu identifier le nom de la compagnie aérienne. Peut-être venait-il de Mogok, la ville des rubis.

— Il faut les repousser vers le terrain. Les coincer vers le fusil-mitrailleur. La mitrailleuse les prendra aussi de revers.

Puis il se mordit les lèvres. Les conseils ne suffisaient pas. Il hésita avant de sauter à terre. C'était de la folie. C'était l'ordre de retraite qu'il aurait dû donner, et ces hommes lui en auraient peut-être été reconnaissants. Maintenant, ils allaient le haïr.

— Le plus curieux, dit le soldat, c'est que personne ne se montre du côté de l'avion.

— Quelques rebelles s'y trouvaient lorsque nous avons attaqué, dit Maung. Il se peut que quelques-uns soient restés là-bas pour garder l'équipage.

Le soldat le regardait gravement.

— Ou alors ce sont des gens qui ont partie liée avec nos ennemis.

Le cadavre de l'officier marquait l'emplacement de la zone dangereuse. Les soldats se trouvaient dix mètres en arrière, et ne parurent pas surpris de voir apparaître le fonctionnaire.

Brusquement le fusil-mitrailleur tira plusieurs rafales et s'interrompit.

D'une seule balle, Ludwig Marsch venait de le tuer. Il avait vu l'homme se raidir, se rejeter en arrière, puis tomber en avant sur son arme. Satisfait, il se colla au sol, la tête dans la poussière d'herbes. Il attendrait de longues minutes avant de revenir vers la croix d'ombre de l'avion.

Clifton avait vu le mouvement du soldat. Il se pencha en avant.

— Un de plus ! dit-il.

Sara détourna les yeux, mais ne put s'empêcher de regarder le cadavre furtivement.

— Trois corps sur le terrain ? Combien dans la jungle ?

Brusquement il ordonna :

— Examinez cet homme à la jumelle. Vous en trouverez une paire dans le placard du navigateur.

Elle obéit.

— Regardez sa nuque. Le casque s'est enfoncé dans la terre et se soulève sur ses cheveux.

— Oui, dit-elle la gorge serrée.

— Que voyez-vous ?

La jeune femme reposa les jumelles sur le rebord du tableau de bord. Clifton la fixait, les yeux durs.

— Je ne m'étais pas trompé, n'est-ce pas ?

— Il a été tué par-derrière.

— J'ai vu mourir des hommes de la même façon. C'est pourquoi j'en étais certain.

La jeune femme passa derrière lui.

— Marsch est entré dans le cercle vicieux, et il ne reculera devant rien, ajouta Clifton. Tamoï, ce soldat, moi, puis vous. Avant qu'il ne revienne ici nous avons une chance. Délivrez-moi.

— Que voulez-vous faire ?

— Partir. Sauver le général, vous par la même occasion, Tsin et moi-même.

— Et Marsch ?

— Tant pis pour lui !

Sara se rapprocha de lui.

— Non, c'est impossible.

Clifton s'énervait.

— Ma promesse pour les quarante mille dollars tient toujours.

Le visage de la jeune femme redevint indifférent. Il s'injuria intérieurement. C'était perdu.

— Merci, dit-elle. Vous m'avez rappelé à un peu de logique. Mieux vaut essayer d'en gagner cent en restant ici.

Ils entendirent du bruit dans la carlingue. Marsch revenait. Il pénétra brusquement dans le poste, les examina d'un air soupçonneux.

— Que se passe-t-il dans la jungle ? Vous êtes aux premières loges ici.

Clifton laissa tomber.

— Ne te fatigue pas. Nous savons parfaitement que tu viens de descendre l'homme au fusil-mitrailleur.

Marsch reprit son souffle. Il préférerait qu'il en soit ainsi.

— Bien, te voilà prévenu ! J'irai jusqu'au bout. Il te reste une toute petite chance de t'en tirer. N'en fais pas fi.

Clifton resta silencieux. Mieux valait lui laisser croire qu'il était impressionné. Marsch se grisait de ce succès facile.

— Fang va revenir, dit l'Allemand à la jeune femme.

— Qu'en savez-vous ?

— La route est libre et il pense à sa mission. Les querelles entre soldats et rebelles ne l'intéressent que médiocrement. Il a une mission à remplir. Il n'envisage pas de revenir auprès de ses chefs les mains vides.

Brutalement, il ordonna :

— Sors de ce siège.

Clifton dressa la tête. L'arme de Marsch le menaçait. La dernière fois, Sara avait dévié la trajectoire de la balle. Il chercha son regard, mais elle était tournée vers l'extérieur complètement indifférente.

— Vite !

Il se dressa sur les pieds, fit quelques petits sauts ridicules.

— Direction l'habitable-radio.

Une fois dans l'espèce de petit placard, il se laissa tomber sur le tabouret. Marsch referma la porte, après avoir démonté le système de fermeture. Les mains libres il aurait pu quand même ouvrir en quelques secondes, mais les courroies de cuir étaient solides. De plus ses mains et ses pieds étaient engourdis. Il avait senti la douleur pour franchir les deux mètres en sautillant.

Marsch s'installa aux commandes.

— Qu'allez vous faire ?

Le moteur droit se mit en marche, suivi presque aussitôt par le gauche. Marsch grimaça de plaisir. C'était parfait. Il les laissa chauffer. Dans la jungle soldats et rebelles devaient s'étonner du bruit.

Dix minutes plus tard il resserra les freins, roula en direction de la bordure est. Il espérait que Fang comprendrait la manœuvre.

Le terrain était de plus en plus irrégulier à mesure que le D.C. 3 avançait. La vieille carcasse tremblait et le vacarme était impressionnant. Sara regardait autour d'elle avec inquiétude, effrayée de voir la cloison du poste osciller comme si elle allait s'abattre.

— Ne craignez rien. Il en a vu d'autres.

— Vous êtes certain que les rebelles sont dans ce coin ?

— Oui.

— Les soldats vont nous tirer dessus.

— Ce n'est pas sûr ! hurla-t-il dans le fracas.

Il coupa le moteur gauche et utilisa le droit à grande puissance pour pivoter.

Dans l'habitacle, Clifton grinçait des dents. Marsch allait casser le train à ce régime-là. Par le petit hublot il pouvait voir les grands arbres se rapprocher. Enfin l'appareil ralentit et s'arrêta bientôt. Puis le dernier moteur s'éteignit.

Clifton en éprouva un intense soulagement. Dans la façon de conduire de son ancien compagnon, il avait senti tant de violence contenue, tant de haine. Marsch l'avait extériorisée en emballant trop tôt les moteurs, en martyrisant le vieux clou. Toutes choses, il le savait, qui faisaient frémir Clifton, lui déchiraient le cœur. Depuis des années ils ne volaient plus que sur le vieux Douglas. Il avait été leur ami. En parlant de lui dans les petits matins glacés, l'un ou l'autre s'inquiétait parfois.

— Le vieux c..., va-t-il vouloir démarrer ?

— L'enfant de salaud se goinfre d'huile. Il faut prévoir un supplément.

Marsch détruisait ces souvenirs-là. Comme tout le reste. Clifton trouvait dure cette brutale interruption. Mais l'Allemand avait voulu le tuer, il le ferait très certainement s'il n'essayait pas de s'en sortir. L'un et l'autre étaient en train de nier leur amitié pour un général de la pire espèce.

Dans le poste, Marsch abandonna les commandes et alluma une cigarette. Ils ne se trouvaient plus qu'à une vingtaine de mètres de la jungle, et la mitrailleuse était maintenant loin d'eux. Il sonda l'épaisseur verdâtre, espérant voir apparaître les vêtements kaki du lieutenant Fang. Le Chinois portait un short et une chemise de cette teinte, mais sans aucun insigne évidemment.

Sara éprouvait un sombre pressentiment. La présence proche de cette nature luxuriante y était pour quelque chose.

— Personne ne viendra.

— Si.

Marsch se colla au pare-brise. Fang avait certainement compris la manœuvre. Il allait venir. À moins qu'il n'ait été tué. À cette pensée, il se mit à transpirer et essuya son visage d'un geste nerveux. La serviette ? Volée ? Disparue ? Il s'enfonça dans l'ombre du poste.

Sara l'observait avec lucidité.

— Vous n'êtes plus aussi certain de vous.

— Tais-toi. La chance ne nous abandonne pas encore.

Il écrasa rageusement sa cigarette sous son pied.

— Si jamais cela devait arriver, ce ne serait bon pour personne, tu comprends ?

Malgré lui, il voyait la serviette pleine des autres moitiés de billets, perdue en pleine jungle, pourrissant lentement dans l'humus en fermentation. Il serra les poings et jura à voix basse.

— Mon Dieu, le général ! dit la jeune femme.

Les secousses avaient dû le-projeter hors de son brancard. Mais il n'en était rien. L'homme dormait. Son souffle était rapide. Certainement l'influence de la drogue. La fille scruta le visage jaune. Malgré l'inconscience de l'homme, son ironie persistait dans les traits et les rides fatigués.

Marsch pénétra en coup de vent dans la carlingue.

— Fang est là ! annonça-t-il, la voix brisée.

CHAPITRE IX

Fang escalada l'échelle de fer, pénétra dans l'appareil. Il avait son revolver à la main. Son premier regard fut pour le général. Inquiet, il bouscula Sara et s'approcha du brancard.

— Ne craignez rien, il dort, dit Marsch.

Le lieutenant se redressa et les regarda.

— Vous l'avez drogué ?

Inutile de nier. Marsch inclina la tête. Le Chinois fronça le sourcil.

— J'espère qu'il n'en crèvera pas...

— Non. Il respire normalement.

L'Allemand posa la question qui l'obsédait depuis des heures.

— Comptez-vous l'emporter à travers la jungle sur ce brancard ?

— Non.

La réponse était sèche.

— Il n'y survivrait pas, ajouta prudemment Marsch.

— En effet. Il restera dans cet avion jusqu'à la nuit.

Ludwig avala difficilement sa salive.

— Jusqu'à la nuit ? Mais...

— Un hélicoptère doit venir nous chercher. Moi et lui.

L'homme et la femme paraissaient catastrophés.

— Nous ne pouvons partir de nuit... Même avec un puissant éclairage ce serait impossible. L'exiguïté du terrain, la vétusté de notre appareil...

Fang eut un sourire glacé.

— Cela ne me regarde pas, monsieur Marsch. Une fois que vous m'aurez remis le général contre l'autre partie de l'argent, vous serez libre d'agir à votre guise.

— Je ne veux pas passer une nuit entière dans cette zone. Nous devons nous envoler au moins deux heures avant le coucher du soleil.

— Comment espérez-vous me convaincre ? fit l'officier chinois d'une voix douceuse.

Marsch se rapprochait de lui.

— Méfiez-vous, Fang. Ma patience a des limites. Il se peut que je m'envole avec le général à mon bord...

— Vous n'avez aucune envie de perdre ces deux cent mille dollars.

Une expression de ruse apparut dans le regard du pilote.

— Qui sait ? Peut-être que Tchang-Kaï-Chek payerait le même

prix. Surtout s'il apprenait que vous êtes aussi preneur.

Fang releva le canon de son arme.

— Doucement, monsieur Marsch. Je suis ici et mes hommes vous entourent.

Marsch avait repris tout son calme.

— C'est pourquoi je vous propose de nous laisser partir deux heures avant le coucher du soleil. C'est-à-dire à cinq heures environ. Il en est deux. Il en reste trois pour vous débarrasser des Birmans et rester maîtres du terrain. Je crois que c'est pour vous la meilleure solution.

Fang réfléchissait. Cela risquait de durer longtemps. Marsch connaissait les Asiatiques de longue date. Il savait quels circuits compliqués, quels labyrinthes tortueux suivait une idée derrière ces fronts étroits. Et surtout une idée devant aboutir à un accord. Il prit ses cigarettes, frôlant au passage la crosse de son arme. Il n'en avait plus besoin. Le Chinois pesait et soupesait le marché proposé.

Il avait presque terminé sa Lucky quand Fang se décida à parler.

— Bien. Le général restera là jusqu'à cinq heures, et ensuite nous l'emmènerons au village. Les habitants nous sont favorables et veilleront sur lui. Vous pourrez vous envoler à cette heure-là.

Sara éprouva un soulagement intense. Plus que trois heures à passer sur cet affreux terrain. Marsch, lui, était satisfait d'avoir triomphé. Il aurait préféré que le transfert du général se fit immédiatement, mais il avait été obligé de transiger. Il avait pris la décision d'être aux commandes pour arracher le D.C. 3 à la jungle. Déjà il avait réglé le sort de Clifton. Au moment du départ, il le tuerait d'une balle et abandonnerait son cadavre sur le terrain. Il volerait jusqu'à Chiang-Mai, en Thaïlande, pour faire le plein d'essence puis continuerait vers Singapour. C'était dangereux parce que la Sandy Line possédait un correspondant là-bas. Il lui raconterait n'importe quelle histoire, le temps de s'envoler pour une autre direction, il ne savait laquelle.

Fang l'observait comme s'il lisait en lui. Marsch fit un effort pour paraître naturel.

— Vous avez perdu beaucoup d'hommes ?

— Quatre.

— Les soldats ?

— Beaucoup plus, je crois. Je vous remercie pour votre coup de main. Ce fusil-mitrailleur était vraiment gênant.

Le visage de Sara exprimait un dégoût sans équivoque. Elle tourna les talons en direction du poste d'équipage.

— Votre associée n'a certainement pas apprécié la chose.

Marsch haussa les épaules. En quelques heures la jeune femme

avait changé. Elle était beaucoup plus indifférente, plus froide lorsqu'elle avait ouvert la mallette contenant les moitiés de billets.

Il tendit son paquet de cigarettes à Fang.

— Vous ne devez plus avoir d'occasion de fumer des américaines depuis la fin de la révolution.

Fang eut un léger sourire.

— Nous ne nous en plaignons pas.

— L'idée de couper les billets en deux vient quand même de chez eux.

Le Chinois gardait son air aimable.

— C'est très utile.

Fang fuma sa cigarette jusqu'au bout, puis se dirigea vers la porte.

— Je vais rejoindre mes camarades. Il faut venir à bout de ces soldats ainsi que vous me l'avez suggéré.

Il sauta à terre et se dirigea vers la jungle qui l'absorba d'un coup. Quand Marsch se retourna, Tsin à demi dressé malgré ses liens le regardait, les yeux ébahis.

— Le général ? bégaya-t-il en chinois.

Marsch haussa les épaules. Il aurait dû demander à Fang de le débarrasser de celui-là. Il sortit son arme et le garde eut un regard épouvanté.

— Non...

L'Allemand reprit la bouteille de whisky drogué dans le filet. Il en restait deux doigts environ. Il n'osait pas se l'avouer, mais il reculait le moment de tuer Tsin. Il se demandait même s'il ne le laisserait pas sur le terrain simplement lié et endormi.

Il ouvrit le flacon et se pencha vers l'homme.

— Bois, sinon je tire.

L'homme ouvrit la bouche et avala l'alcool, sans souffler une seule fois. Marsch jeta la bouteille par la porte ouverte. Le général était toujours inerte.

Dans l'habitable-radio, Clifton, assis sur le tabouret, lui adressa un regard neutre. Marsch referma la porte et rejoignit Sara.

— Toujours calme dans le coin ?

Comme elle ne répondait pas, il ajouta avec un peu d'amertume :

— Vous ne me pardonnez pas d'avoir descendu ce soldat ? Pourtant nous pourrions nous envoler d'ici dans trois heures. Avez-vous envie de passer la nuit sur ce terrain ?

Elle frissonna, eut un regard de bête traquée pour la jungle maintenant si proche. Sa présence visqueuse et glauque emplissait l'appareil de senteurs lourdes, malsaines. Cette odeur de luxuriance s'alimentant à la pourriture même.

— Vous voulez prendre les commandes n'est-ce pas ? murmura-t-

elle avec gravité.

— Bien sûr ! Je peux aussi bien que Clifton arracher ce coucou à ce terrain.

Elle avait peur. S'il échouait, l'avion irait s'écraser un peu plus loin, dans l'enfer végétal. Même légèrement blessés, ils ne pourraient survivre et périraient dans des souffrances atroces.

— La condition essentielle est qu'ils liquident le camion. C'est de ce coin-là que part la plus longue diagonale du terrain.

Mais la jeune femme gardait son expression d'angoisse. Cela lui mit les nerfs à vif. Elle n'avait pas confiance en lui. Comme il n'osait s'avouer qu'il reculait le moment de tuer Tsin, de même il voulait ignorer son propre doute. Jamais il ne pourrait tirer le D.C. 3 de sa position critique.

Une bouffée de colère fit trembler ses mains.

— Écoute-moi, dit-il. Même si nous devons en crever, je ne demanderai pas l'aide de Clifton. Oui, il est meilleur pilote que moi, il a ses deux yeux en bon état, lui. Mais jamais, tu m'entends, jamais je ne permettrai qu'il soit aux commandes.

Puis il éclata d'un rire pénible.

— D'ailleurs, il ne sera plus à bord quand nous essayerons de quitter cette clairière.

Sara essaya de rester indifférente.

— Vous l'abandonnerez ?

— Ouais. Ça ne te plaît pas ?

Elle ne répondit pas. Il s'approcha du fauteuil de pilote et s'y laissa choir lourdement. Puis il alluma une cigarette et regarda au loin. La masse du camion n'était plus guère visible, mais en sachant où il se trouvait on arrivait à le repérer. Il était furieux contre Fang et les rebelles. Pour des gens habitués aux combats de jungle, ils lui paraissaient mous. Ou alors ils préparaient quelque chose d'efficace. Il fit glisser la vitre, espérant un peu de courant d'air. Il fut surtout frappé par le silence de la jungle.

Maung, le fonctionnaire birman, trouvait ce calme impressionnant. Il était allongé derrière le tronc énorme d'un teck, et essayait de deviner ce qui se passait quelques mètres plus loin. De chaque côté de l'arbre, les soldats étaient disséminés.

Maung se disait qu'il était encore temps de se replier. Le camion pouvait rejoindre rapidement la piste et, avant la tombée du jour, la route birmane. D'ailleurs la manœuvre de l'avion l'avait troublé. L'appareil, au lieu de se rapprocher d'eux s'en était éloigné, et précisément dans la direction du coin tenu par les rebelles. Enfin le fusil-mitrailleur ne tirait plus. Un soldat avait longuement examiné son camarade à la jumelle, et déclaré qu'il était mort. Maung accusait les membres de l'équipage. Aucun coup de feu n'avait pu atteindre le

mitrailleur qui s'abritait derrière le cadavre de son camarade. Le coup avait été fait par-dérrière. Il était à peu près certain que l'avion se livrait à la contrebande d'armes. Il n'avait pu remettre son atterrissage et était arrivé mal à propos. Maung hocha la tête en direction de l'officier. Son cadavre était toujours entre les deux lignes. Mieux aurait valu poursuivre son chemin tranquillement.

Un des sous-officiers rampa jusqu'à lui.

— Si nous attendons la nuit, nous sommes perdus. Les rebelles sont des spécialistes de la jungle. Ils ne nous laisseront aucune chance.

Maung soupira :

— Que proposez-vous ?

— De rejoindre la piste. La mitrailleuse couvrira notre départ. Nous foncerons vers la route. C'est notre seule chance.

Le fonctionnaire le fixa dans les yeux. L'homme avait le visage écorché par les épines.

— On nous demandera un rapport sur cette affaire. Nous serons obligés de reconnaître notre fuite.

Le sous-officier haussa les épaules.

— Vous n'espérez pas vaincre ces gens-là ? Ils ont tout le village derrière eux.

— Vous croyez ?

— Ce ne sont pas les tracts et les semences de riz que vous avez distribués qui les ont ralliés au gouvernement.

Le visage de Maung était triste.

— Je sais. Mais tout de même...

— À la nuit ils seront tous ensemble, et ils nous tortureront si nous sommes encore en vie.

Le fonctionnaire réprima un tremblement nerveux. L'humidité du sol s'infiltrait dans ses vêtements.

— Si nous reculons rapidement, ils vont contre-attaquer.

— Nous nous éclipserons un par un.

Puis, ironique :

— Vous pouvez commencer, monsieur.

Maung en avait follement envie, mais il refusa net.

— Non. Commencez par les simples soldats. Les gradés et moi-même resterons les derniers.

— Dans ce cas, mieux vaudrait faire croire que nous contre-attaquons. Essayons de gagner quelques mètres en avant, puis au bout d'un moment nous filerons.

Le fonctionnaire leva la tête. Il pouvait tenter de courir jusqu'à cette touffe de bambous, dont les pieds disparaissaient dans une petite mare d'eau corrompue. Simplement quatre mètres. Mais un tireur rebelle était embusqué sur la gauche et pouvait l'abattre en pleine

course.

Le sous-officier s'éloigna de lui. Quelques secondes plus tard il l'entendit tirer, puis le vit avancer de deux mètres. Plusieurs détonations retentirent, et les balles s'enfoncèrent dans le sol spongieux autour du soldat. Maung crut qu'il allait se relever et bondir. Mais l'homme restait inerte. Le fonctionnaire comprit alors. Jamais il n'atteindrait la touffe de bambous. Des larmes montèrent à ses yeux. Rangoon était si loin maintenant avec ses rues bruyantes et joyeuses. Il tourna la tête vers le D.C. 3, dont les vitres brillaient au travers des arbres. Le soleil commençait de décliner lentement. La lumière de la jungle changeait de nuances.

Maung se ramassa sur lui-même, puis bondit en avant. Il fut stupéfait d'arriver sain et sauf dans l'eau de la petite mare. Il regarda autour de lui, aperçut vaguement la silhouette d'un tireur dans les branches d'un arbre. Il le visa et appuya sur la détente. L'homme parut rejeté en arrière, et tomba sur une branche inférieure où il resta suspendu.

Brusquement tout le monde tirait autour de Maung. Mais ce n'était que les gradés, et les soldats avaient dû rejoindre le camion. Le bruit de son moteur éclaterait bientôt et les rebelles penseraient qu'il venait vers eux. Il faudrait alors que la retraite des derniers hommes soit rapide. Maung regarda sur sa droite, vit un caporal puis un sous-officier. C'était tout ce qu'il restait. Les autres étaient morts. Il sourit au caporal, mais ce dernier le regardait toujours avec la même expression sur le visage.

Le fonctionnaire avait la gorge sèche. Il essaya de saliver, mais c'était impossible. Il racla un peu de boue au fond de la mare. Une sangsue collée à sa chair remonta avec sa main. Il la toucha du canon brûlant de son revolver et elle se détacha. Puis il lança la boue au visage du caporal. Un hurlement monta à sa bouche. L'homme était mort.

Il ne pouvait rester là, tout seul dans cette mare où grouillaient les sangsues, environné de tous ces morts.

Le sous-officier, un peu plus loin, bougea et il faillit crier de joie. Il n'était plus seul.

Du coup il pensa aux sangsues. Elle étaient minuscules et pouvaient s'infiltrer n'importe où. On ne les sentait pas mordre dans la chair, et le plus dangereux était lorsqu'elles pénétraient dans l'anus.

De l'autre côté du caporal mort, le sergent lui fit signe. Il était temps de revenir en arrière. Un grondement sourd lui parvint. Le moteur du G.M.C. tournait au ralenti. Maung eut un dernier regard pour le caporal. Le mort était à genoux, une épaule appuyée contre un arbre jeune. Sa tête avait maintenant glissé et il ne paraissait plus fixer le fonctionnaire.

Le sous-officier tira trois balles, puis disparut en direction du camion. Maung tira lui aussi et opéra la même manœuvre. Il s'immobilisa une première fois derrière l'énorme tronc de teck, regarda derrière lui. Tout paraissait calme. Il poursuivit son avance.

Soudain une détonation claqua à quelques mètres. Il se colla dans l'humus gras du sol. Dans sa frousse il aurait souhaité s'y ensevelir, devenir une de ces innombrables larves qui s'y agitaient.

Il releva la tête. Le sous-officier se tordait sur le sol à droite de lui. La balle était entrée dans ses reins, et sa chemise kaki se souillait rapidement d'un rouge foncé. Maung n'osait plus bouger.

Les feuillages bruissèrent tout autour de lui, mais il ne vit personne. Il ne lui restait qu'une ou deux balles dans son automatique.

Brutalement éclatèrent les rafales de la mitrailleuse. Stupéfait il vit les balles traçantes l'encadrer dans une odeur de phosphore. Il voulut crier, mais tout aussi rapidement la mitrailleuse tira dans une autre direction.

Maung comprenait parfaitement. Le camion était assiégé de toutes parts. Les rebelles les avaient tenus en haleine un peu plus loin, tandis qu'une grosse partie de leurs effectifs se glissaient avec des précautions infinies autour du G.M.C. Ils avaient mis plusieurs heures pour parcourir les trois ou quatre cents mètres nécessaires, mais ils avaient réussi. Peut-être s'étaient-ils enfoncés profondément dans la jungle qu'ils connaissaient à merveille, pour converger ensuite vers le camion.

Et brusquement la jungle parut s'écarteler. Une formidable explosion coucha quelques arbres devant le fonctionnaire, tandis qu'une lueur d'un rouge sombre se substituait à la lumière solaire.

— Ils l'ont fait sauter, pensa Maung.

Il rampa à reculons, s'enfonça parmi des broussailles. Une fois à l'abri il s'immobilisa.

— L'avion !... L'avion ! murmurait-il.

C'était son seul espoir. Quels qu'ils soient, les hommes de l'équipage ne refuseraient pas de le recueillir. Il ne pouvait songer à rester dans la jungle, même à y attendre le départ des rebelles. Le sous-officier lui avait déclaré que les Karens du village faisaient cause commune avec les rebelles.

Le crépitement de l'incendie lui parvenait, ainsi que de nombreuses détonations. Les soldats devaient être abattus sans pitié.

Maung gémit et s'enfonça plus profondément dans sa cachette. Il regarda son automatique d'un air hébété. Il lui restait deux balles.

Du fond de sa cachette, il essaya de voir ce qui se passait sur le terrain, mais le rideau de verdure était trop épais. Il rampa dans les ronces et les broussailles, ne progressant que d'un mètre à la fois.

Peu à peu le ronflement de l'incendie devenait moins fort, et il

pouvait même entendre les rebelles s'interpeller joyeusement en langage karen. Tout était certainement fini, et il n'était que le seul survivant.

Enfin, il aperçut la clairière du terrain. Elle était inondée de soleil. C'était une oasis de lumière, et tout au fond se trouvaient des hommes peut-être amis. D'un dernier effort il parvint à la lisière, observa plusieurs minutes de pause. Tout paraissait calme. Les rebelles étaient derrière lui. L'avion lui paraissait merveilleux. Il oubliait que ce n'était plus qu'un vieux zinc rouillé par quinze ans de jungle.

D'un bond il surgit sur l'aire d'atterrissage, ébloui, confiant. Il commença de courir de toutes ses forces. Il pleurait de bonheur et de désespoir. Il n'entendit pas siffler les balles, et celle qui le frappa en pleine euphorie le tua net, sans qu'il s'en rendît compte.

CHAPITRE X

— Cette fois, dit Marsch avec joie, le terrain est complètement déblayé. Ils ont fait sauter le camion et il ne doit pas rester un seul survivant parmi les soldats.

Sara regardait, elle aussi, au-dehors. Les flammes s'élevaient maintenant très haut au-dessus de la jungle, et léchaient les branches des grands arbres.

— L'incendie va se propager, murmura-t-elle.

— Trop d'humidité là-dedans. J'espère que Fang va nous filer le reste du pognon. Il n'est pas encore cinq heures, mais puisqu'il est certain de ne plus être importuné...

Cependant personne n'apparaissait sur le terrain. Marsch mâchonnait sa cigarette avec nervosité. Est-ce que Fang allait le faire languir jusqu'au bout ? C'était un Chinois, et, par pur sadisme, il pouvait attendre les cinq heures sonnantes. Il se souvint qu'il restait des boîtes de bière achetées à Mandalay. Il traversa la carlingue. Le général dormait toujours, semblait-il. Tsin était reparti lui aussi au pays des rêves.

Il creva la boîte de deux trous et but à la régálade. Il emporta le restant avec lui, le tendit à Sara qui but longuement. Il faisait une chaleur insoutenable dans l'avion. La jeune femme avait la figure décomposée et paraissait lasse. Elle avait déboutonné son corsage et il regardait la naissance de ses seins. Mais le souvenir de l'étreinte du matin lui revint et il lui tourna le dos. Plus l'heure du départ approchait, plus il se sentait fébrile. Pourrait-il arracher l'appareil au sol ? Bien sûr, il voyait comment s'y prendre. Coller la queue du D.C. 3 dans l'extrême coin, emballer les moteurs jusqu'à ce que le train se torde presque, et desserrer les freins. Le train d'atterrissage ne tiendrait pas le coup. Il en transpirait d'avance et ses mains salies poissaient. Il les essuya contre sa combinaison ouverte sur son torse poilu.

Sara poussa brusquement un cri.

— Un homme qui court vers nous.

Ludwig sursauta et se colla au pare-brise.

Il ne reconnaissait pas la silhouette. Il craignait le pire, un désastre des rebelles, Fang en train de courir vers l'appareil pour s'y mettre à l'abri.

Soudain le fugitif fut pris dans le réseau des balles. Elles

soulevaient de petits flocons de poussière autour de lui.

— On dirait qu'il ne les entend pas. Il devrait courir en zigzag.

L'homme tomba et ne bougea plus.

— Ce n'est pas Fang, dit Ludwig avec indifférence.

Le Chinois arriva quelques minutes plus tard. Il paraissait très satisfait.

— Nous nous sommes débarrassés de ces Birmans. Aucun n'en a réchappé et les rebelles le regrettent presque.

Comme il fixait Sara, elle frissonna de la cruauté cachée de cet homme.

— Les rebelles les ont encerclés et ont fait sauter le camion. Ce dernier a pris feu. Il y avait beaucoup d'essence à bord et tout a été détruit.

Il examina le général avec attention.

— Il ne nous reste plus qu'une heure pour conclure notre marché.

Ludwig l'observait à la dérobée. Le ton ironique du lieutenant ne lui avait pas échappé. Finalement, il se décida à parler.

— Pourquoi attendre plus longtemps ? Les soldats birmans ne sont plus une menace pour vous. Le général sera aussi bien au village qu'ici.

Fang feignit la surprise.

— Mais notre accord ? Nous avons conclu pour cinq heures.

Marsch pinça les lèvres.

— Je tiens à m'envoler rapidement.

— Le soleil est encore haut.

C'était certain. Le Chinois jouissait de la situation. Il n'avait plus rien à craindre des soldats, et son hélicoptère n'arriverait que dans quelques heures. Marsch fut pris de soupçon. L'homme pouvait essayer de le duper, emporter le général et les deux cent mille dollars. Pourquoi pas ? Les rebelles pilleraient l'avion et personne ne saurait jamais pourquoi le D.C. 3 s'était posé là. On lierait les deux disparitions sans chercher à approfondir les faits.

Fang paraissait s'amuser énormément.

— Vous ne pouvez pas vous envoler immédiatement, dit-il.

Marsch devint hargneux.

— Il faut débayer le terrain. Il y a quatre cadavres. Ils pourraient causer des dégâts à votre appareil. Si vous donnez quelques dollars aux rebelles, ils s'en chargeront.

L'Allemand alla jeter un coup d'œil à la porte et tressaillit. Une dizaine d'hommes s'étaient groupés en rond et discutaient en fumant.

— Les villageois se sont ralliés à mes hommes, expliqua Fang. La petite troupe du début a perdu plusieurs hommes.

Marsch sortit son portefeuille et y préleva quelques coupures. Il

appela un des hommes et lui expliqua, tant bien que mal, ce qu'il attendait de lui et de ses camarades. Le rebelle prit les billets, demanda son accord à Fang. Le groupe se dirigea sans hâte vers le premier corps.

— Dans une heure tout sera terminé, et vous pourrez vous envoler, dit Fang. Mais auparavant, je voudrais savoir une chose.

L'air méfiant de Marsch ne le découragea pas.

— Que comptez-vous faire du garde du corps ?

Ludwig se rasséra.

— L'abandonner ici.

— Et votre compagnon ?

Marsch fronça les sourcils. Il n'avait jamais été question de Clifton entre lui et Fang. Ce dernier éclata d'un rire strident.

— Quoi, mon compagnon ?

— Comme il n'a jamais participé à nos discussions, je suppose qu'il est opposé à la livraison de ce chien de Nangiang. Vous vous êtes assuré de sa personne ? Bien ? Qu'allez-vous en faire, l'abandonner aussi ?

— Oui.

Fang riait comme un petit fou.

— Décidément, pour de l'argent, les Blancs n'hésitent pas à s'entre-tuer.

— Il ne s'agit pas que d'argent, dit Marsch. Un jour on découvre qu'une amitié a tellement duré qu'elle s'est transformée en haine.

Le Chinois riait toujours, incapable de comprendre. L'Allemand lui aurait collé son poing en pleine figure.

— Si vous alliez chercher la serviette, dit-il sèchement.

Fang se calma.

— Qu'en ferons-nous ?

— De qui ?

— Des deux hommes que vous allez abandonner ici ?

Marsch haussa les épaules.

— Ce que vous voudrez.

Fang le toisa.

— Vous les emporterez avec vous. Les habitants de ce village recevront tôt ou tard la visite des autorités birmanes. Inutile qu'on découvre en plus le cadavre d'un Blanc.

Cette fois Marsch trouva qu'il y allait trop fort.

— De quel droit ?

— Il me suffit d'en parler au chef du village. Il ne tiendra certainement pas à ce que vous abandonniez ces deux hommes.

— Ils vont pourtant faire disparaître les cadavres des soldats birmans.

— Ne le croyez pas. Ces gens jouent sur les deux tableaux. Tôt ou tard, le gouvernement enverra des soldats. Les Karens leur montreront les sépultures décentes données aux soldats morts pour leur pays.

C'était certainement la vérité. Marsch connaissait trop l'âme asiatique pour s'étonner.

— Inutile qu'un corps de Blanc vienne jeter le trouble. Vous vous en débarrasserez ailleurs.

Marsch dut s'incliner, la rage au cœur.

— Je vais aller chercher ma serviette, annonça Fang avec un petit geste désinvolte.

Il sauta à terre et l'Allemand le suivit d'un regard sanglant. Il aurait bien envoyé une balle dans le dos frêle de l'homme.

Quand il retourna, il surprit une lueur joyeuse dans les yeux de Sara.

— Content d'en finir, hein ?

— Oui, dit-elle du bout des lèvres.

Il eut l'impression d'être passé à côté. Ce n'était pas la seule raison de son soulagement. Il ouvrit la porte du poste.

Sans se presser, les Karens traînaient les corps des soldats et celui du fonctionnaire en direction de la jungle, vers le camion détruit. Tout le monde se fichait de lui, et par-dessus le marché il devait supporter ce flegme oriental. Il avait cru s'y habituer au bout de tant d'années de présence dans le coin, mais brusquement sa patience craquait. Il découvrait qu'il haïssait cette terre, ces petits hommes jaunes aux yeux bridés.

Pensant à Clifton, il serra les poings. Fang l'avait eu. Il ne pourrait s'en débarrasser facilement. Le pilotage automatique était dérégulé et ce n'était pas le moment de le réparer. Il ne pourrait même pas quitter les commandes. D'un geste rageur, il prit la poignée de la porte, ouvrit.

Philip leva vers lui ses yeux goguenards. Il souffrait de la chaleur et par conséquent de la soif. Marsch le contempla en silence, l'air arrogant.

— Qu'attends-tu pour décoller ? demanda Clifton, insolent.

Ludwig resta silencieux, fumant lentement la cigarette qu'il venait d'allumer. Il soufflait la fumée en direction de son ancien compagnon. Clifton était un fumeur enragé et devait souffrir d'être privé de tabac.

— La trouille, hein, Marsch ? Et tu vas attendre la nuit parce que tu n'oses pas.

Le visage de l'Allemand fut à deux doigts du sien.

— Tu n'en mèneras pas large dans une heure.

— Certainement, si tu es aux commandes.

Marsch referma la petite porte, empocha la poignée. Il s'approcha

de Sara, appuyée contre la porte extérieure, le regard au loin dans la jungle.

— T'es heureuse, hein ?

Étonnée, elle l'examina.

— Heureuse que ce salaud de Fang ait sauvé, sans le vouloir, la vie de Clifton. T'es amoureuse ?

— Non. Je ne veux plus voir de sang couler. Est-ce si extraordinaire ?

Marsch l'étudiait de son œil mi-fermé. La paupière de l'autre suivait le mouvement avec un léger retard, comme si elle accrochait sur la surface du verre. Des traînées de sueur luisantes ressemblaient à de vieilles cicatrices.

— Des clous, mon petit ! À partir de maintenant je t'aurai à l'œil. Pais gaffe ! Je serais bien capable de garder la totalité des billets.

Sara resta impassible.

— Tiens, ajouta-t-il, comme frappé d'une idée. Je te vends la peau de Clifton, cent mille dollars.

Mais la jeune femme resta impassible. Il ricana comme après une bonne plaisanterie. Finalement, Sara lui posa une question à laquelle il n'avait pas réfléchi.

— Allez-vous vérifier les billets encore une fois ?

Il en resta interloqué.

— Tu crois qu'il aurait eu l'audace...

Brusquement il fila vers la soute, ne trouva pas immédiatement ce qu'il cherchait, alla fouiller dans le placard du navigateur parmi les cartes. Il trouva le gros rouleau de papier collant transparent. Il le lança à la jeune femme.

— Tu commenceras tout de suite la réunion des billets. Je ne m'envolerai que lorsque nous serons certains de ne pas être doublés.

Le terrain était libre enfin et les rebelles revenaient lentement vers l'appareil. Tous avaient gardé leurs armes et Marsch n'aimait guère leur attitude. Il eut l'impression qu'ils se séparaient en deux groupes pour encercler le D.C. 3. Il sortit l'arme de Tamoï, vérifia son fonctionnement.

— Qu'as-tu fait de mon revolver ?

La jeune fille s'en était emparée lors de la bagarre avec Clifton.

— Dans le poste, dit-elle négligemment.

— Va le chercher.

— Je crois que Fang arrive.

Du coup il oublia son arme et se précipita à la porte. Le Chinois arrivait enfin, et sa main étreignait la poignée de la petite valise. Marsch soupira. Les billets ne pourraient, pas dans un coin perdu de la jungle.

— Cette fois, je crois que nous sommes bons. À moins que ce gringalet ne nous réserve une surprise.

Fang ne montait pas tout de suite dans l'appareil mais discutait avec les rebelles.

— Tu comprends, toi ? demanda-t-il à Sara.

— Non, ils sont trop loin.

Puis l'officier se dirigea vers eux.

— Me voici ! cria-t-il.

Il escalada les échelons, pénétra dans l'appareil. Il tendit la serviette à Marsch.

— Je suppose que vous voulez faire une dernière vérification. Allez-y !

Sara avait ouvert la mallette. Elle sortit les premières liasses de la serviette, vérifia rapidement. Elle fit signe à l'Allemand que les moitiés concordaient. Il s'agenouilla lui aussi et l'aida. Le Chinois les regardait avec un sourire méprisant.

Au bout de cinq minutes, Ludwig se redressa.

— Collez les moitiés ensemble. Autant le faire tout de suite.

Puis à Fang :

— Vous pouvez appeler vos hommes.

Le Chinois désigna les billets.

— Je préfère que ces billets soient cachés.

Ce qui fit rire l'Allemand. Il était satisfait de prendre sa revanche.

— Oh, vous les croyez aussi cupides ? Je croyais qu'ils étaient rebelles politiques et non bandits de grands chemins.

Fang n'appréciait pas la plaisanterie.

— Faites vite !

Sara emporta la mallette et la serviette dans le poste de pilotage.

— Ils ont bien vu que vous aviez une serviette à la main.

— Je leur ai fait croire qu'il s'agissait de papiers politiques que nous vous remettions en échange du général.

Deux hommes venaient de pénétrer dans la carlingue. Fang leur désigna le général. Quand les deux gaillards soulevèrent le brancard, il ouvrit les yeux.

Son regard s'accrocha à Marsch et ne le quitta plus. L'Allemand détourna la tête. Mais Nangiang le fixait toujours.

— Allez, vite ! dit Fang.

Un des hommes sauta à terre et leva les bras pour soutenir le fardeau. L'autre poussa le brancard vers l'extérieur et un troisième rebelle le récupéra à bout de bras. Marsch poussa un soupir. Le général n'était plus dans l'appareil. À partir de cet instant, il était parjure à la parole donnée. Il savait que sa vie serait en danger durant de longs mois, des années même. Les gens de Formose ne lui

pardonnent pas cette trahison.

Les deux hommes emportaient le général vers l'ombre de la bordure. Fang était toujours à bord. Il suivait des yeux le brancard.

— Vous ne regrettez rien ? demanda-t-il à l'Allemand.

Ce dernier haussa les épaules.

— À votre place, je me méfierais. Si on m'avait joué un tour pareil, j'aurais passé le reste de mes jours à poursuivre mon ennemi. Les traîtres de Formose sont des Chinois. Ils doivent penser exactement comme moi.

— Merci de vos bons conseils, dit Marsch, en se forçant un peu, mais j'ai de quoi vivre en toute tranquillité. L'argent est une grosse puissance dans le monde où j'évolue.

— Je vous le souhaite ! dit Fang.

Il se rapprocha de la porte.

— Vous partez immédiatement ?

— Oui. Je vais coincer la queue de l'appareil dans la poche du fond. Pouvez-vous m'envoyer deux hommes pour le tirer ?

Fang inclina la tête et sauta à terre sans lui tendre la main. Marsch claqua la porte derrière lui, après avoir relevé l'échelle.

Dans le poste, la jeune femme recollait chaque moitié de billets à l'autre. Il y en avait déjà un bon tas de reconstitués. Marsch les feuilleta. Mille dollars. Et il y en avait deux cents fois autant.

Marsch s'installa dans le siège et mit les moteurs en route. Le droit tourna aussitôt, mais le gauche refusa obstinément de démarrer. Il y avait déjà longtemps qu'il avait besoin d'une vérification. Marsch, la sueur au front, insista encore en jurant.

Sara continuait de rassembler les moitiés de billets avec des gestes automatiques. Elle ne pensait même pas à tout cet argent qu'elle était en train de manipuler. Curieusement son esprit était auprès du petit général, couché dans sa civière. Elle regarda par les vitres de côté, mais ne put l'apercevoir. Il était beaucoup plus en arrière.

— Saloperie ! jura Marsch.

Il songeait à un court-circuit dans le réseau électrique. Un fil devait être à la masse. Parfois, en plein vol, il y avait des ratés. N'utilisant que le moteur droit, il lâcha les freins et se dirigea vers le fond du terrain. Il essaierait de réparer là-bas, hors des regards moqueurs de Fang.

À petite vitesse il doubla les trois hommes que l'officier chinois lui envoyait. Il arriva largement avant eux, opéra un demi-tour. Ils n'auraient à tirer l'appareil que sur une trentaine de mètres.

Rapidement il démontra les plaques d'accès du poste, mais ne découvrit rien. Il dut sortir avec la petite échelle, grimper sur l'aile pour continuer ses investigations. Les trois hommes arrivés depuis

cinq minutes attendaient assis en ligne à quelques mètres, le regardant et échangeant des paroles dans leur dialecte karen.

Marsch sauta en bas de l'échelle et leur désigna la queue de l'appareil. Ils s'y arc-boutèrent et l'emmenèrent contre la lisière de la jungle. Marsch sortit trois billets de cinq dollars et les leur donna. Puis il leur désigna l'autre bout du camp, en souhaitant qu'ils lui fissent la paix. Mais eux s'installèrent commodément un peu plus loin, et reprirent leur discussion sur les chances qu'avait l'homme blanc de réparer sa machine volante avant la nuit.

L'Allemand ne trouva rien et pénétra à nouveau dans le poste. Il essaya de le mettre en route et cette fois, le moteur répondit à ses sollicitations. Il savait fort bien qu'il risquait de s'arrêter en plein vol, mais il n'avait plus de temps à perdre.

— Vous avez réparé ? demanda Sara d'une voix indifférente. Elle avait maintenant pour trois mille dollars de billets reconstitués devant elle.

— Oui, grogna Marsch, en allant récupérer l'échelle.

Il referma la porte, revint aux commandes. Devant lui le champ s'étendait ridiculement court.

— Jamais je n'y arriverai, murmura-t-il entre ses dents.

Sara releva la tête. Il parlait tout seul, mais dans le vacarme des deux moteurs elle n'entendait rien. Elle s'arrêta de coller ses billets et regarda, elle aussi. Sur leur droite, il y avait le groupe des rebelles et de Fang autour du brancard du général. Ils l'avaient tourné de façon que Nangiang assiste au départ du D.C. 3.

Marsch emballa ses moteurs. Dans l'habitacle-radio, Clifton comprenait que c'était le départ. Ce qui l'étonnait le plus, c'était d'être en vie. Marsch ne l'avait pas abandonné sur le terrain. Et une fois en vol, ce serait difficile pour lui de se débarrasser de son ancien compagnon.

Les tôles de l'appareil vibrèrent terriblement. Marsch devait augmenter le régime de ses moteurs tout en se cramponnant sur les freins. Clifton se demandait si le train-avant y résisterait. Combien de fois avaient-ils utilisé le même procédé pour s'envoler de terrains trop courts. Mais celui-là battait tous les records.

Le fuselage se souleva légèrement, attiré en avant par la puissance des moteurs. Si jamais le train céda, tout serait perdu. Clifton enfonce ses ongles dans ses paumes. Marsch irait jusqu'à la limite de sa résistance pour un démarrage foudroyant. Le vent paraissait être nul et c'était encore une chance. S'il avait soufflé du nord comme d'ordinaire dans ces régions, Marsch n'aurait pu utiliser la grande diagonale. Et elle ne faisait pas douze cents pieds. Il faudrait rentrer la roue arrière au milieu et le train-avant juste à temps pour ne pas heurter les grands arbres.

Brusquement il perdit son équilibre et tomba en avant. Marsch avait lâché ses freins et donné toute la puissance aux moteurs.

CHAPITRE XI

L'avion fit un bond en avant. Marsch cramponné aux commandes était pâle comme un mort. Sara serra ses mains l'une dans l'autre. Toute la puissance possible était donnée et les moteurs rugissaient littéralement.

Le groupe de Fang et du général se rapprochait rapidement, marquant approximativement la moitié de la diagonale. Marsch attendait ce moment-là pour rentrer sa roue-arrière. Déjà lui semblait-il les cahots du terrain était moins perceptibles. Les roues frôlaient simplement le sol.

Il rentra sa roue-arrière, et c'était maintenant que la partie se décidait. Il lui restait environ trois cents pieds pour arracher suffisamment le D.C. 3, amorcer un léger virage vers la gauche pour passer dans la faille de l'écran de verdure.

Mais son altimètre resta inerte. L'avion ne décollait pas. Rapidement il sortit sa roue-arrière en même temps qu'il coupa les gaz. Il freina à mort.

L'appareil se dirigeait droit vers la jungle. Sara voyait le tronc énorme contre lequel ils allaient s'écraser. Le Douglas exploserait, et les débris s'éparpilleraient sur des centaines de mètres.

Ludwig relança le moteur de droite et dans un craquement sinistre, le D.C. 3 pivota tout élan brisé. Le pilote relâcha les freins, mais se rendit compte que quelque chose avait cédé. Finalement l'appareil s'arrêta à quelques mètres de la bordure sud.

Marsch coupa le moteur, s'affala dans son siège. Il était décomposé. Ses mains tremblaient et il les enfouit dans ses poches. Il ferma les yeux, voulant tout oublier pour quelques secondes.

Silencieuse, Sara avait du mal à comprendre qu'ils étaient encore en vie. Une douleur lui fit baisser les yeux. Elle avait enfoncé les ongles de sa main dans son poignet gauche, et le sang coulait de quatre petites blessures en forme de croissant.

Puis elle se pencha en avant. Le groupe des rebelles était resté sur place. Ils ne couraient pas vers eux. Ils étaient indifférents, et peut-être que Fang avait obscurément souhaité que l'avion s'écrase.

Marsch se redressa, alluma une cigarette. Il essaya de se lever, mais ses jambes se dérobaient sous lui. Il s'assit à nouveau.

L'évidence le torturait. Il ne pouvait arracher l'appareil à ce terrain. C'était même une chance de ne pas s'être enfoncé dans le mur

de la jungle. Ils n'en seraient pas sortis vivants.

Seul Clifton pouvait tenter un deuxième essai. Lui savait qu'il lui serait impossible de recommencer. Chaque fois, il ne pourrait aller plus loin que la moitié du terrain. Ce qu'il n'avait pu supporter, c'était l'approche terrifiante des arbres. Il lui avait été impossible de continuer à courir vers une mort à peu près certaine.

Sara avait l'impression que l'appareil penchait davantage. Peut-être que la roue-arrière s'était enfoncée dans un creux. Plusieurs minutes s'écoulèrent dans un silence total. Les rebelles étaient toujours à la même place. Marsch, le regard hébété, fixait au loin.

Quand il se leva, il n'eut pas un regard pour la jeune femme et sortit du poste. Une fois à terre il put se rendre compte des dégâts. La béquille arrière avait été arrachée. Le fuselage reposait dessus, la tordait davantage. Mais c'était réparable. Une simple plaque de métal à l'intérieur du fuselage, percée de trous pour remplacer la partie défectueuse.

Dans la boîte à outils, il prit une scie à métaux et découpa le couvercle. Il était en tôle épaisse, suffisante. Il prit ses mesures et perça les trous à la chignole à main. Il travaillait rageusement.

Puis il dut rassembler des matériaux, son cric étant insuffisamment long pour relever la queue de l'appareil. En moins d'une heure il abattit un travail considérable. Mais la même pensée le taraudait. C'était un effort inutile. Il ne pourrait jamais faire décoller l'appareil.

La roue était bloquée, et c'était la cause de la rupture. Il parvint à la faire tourner librement dans tous les sens, commença de revisser les tire-fonds. Pour être plus à l'aise, il s'était débarrassé de sa combinaison et travaillait en slip. Il remarqua que les rebelles étaient moins nombreux. Seuls les habitants étaient restés auprès du lieutenant. Les partisans avaient dû s'éloigner dans la jungle. Peut-être craignaient-ils un retour des soldats. Quant à Fang, il ne quittait pas d'un pouce le général Nangiang.

Sa réparation terminée, Marsch mit ses moteurs en route, fit rouler l'appareil sur une cinquantaine de mètres. C'était parfait. La roue-arrière avait l'air de tenir.

Pendant son absence Sara avait assemblé une quantité impressionnante de billets. Ludwig eut pour le tas un regard morne. Il n'était plus certain de pouvoir en jouir dans un avenir rapproché.

La jeune femme chercha son regard.

— Délivrez-le. Lui seul peut nous sortir de là.

Marsch crispa ses mâchoires. Il savait bien qu'il finirait par en passer par là. Clifton aux commandes, Clifton triomphant de la difficulté. Car il réussirait, il en avait la conviction. Il avait travaillé souvent dans les mêmes conditions.

Dehors la lumière devenait violette. Le soleil n'était plus qu'en

haut des arbres et il disparaissait rapidement.

— Vous attendez la nuit ? demanda Sara d'un ton acerbe. Vous savez bien que vous finirez par aller le chercher.

— Ferme ta gueule !

— Non. Vous reculerez le moment... De combien d'heures ? Pour le regretter ensuite.

— C'est un terrain impossible, ni moi ni lui n'y pouvons rien. Il ne fallait pas s'y poser. Qui me dit même que ce n'est pas un piège ? Fang n'est même pas venu voir pourquoi nous n'avions pas décollé, et les rebelles ne sont plus avec lui.

Les yeux de la fille s'agrandirent d'épouvante.

— Vous croyez...

— Deux cent mille dollars, c'est bien dommage de les laisser s'envoler, vous ne trouvez pas ? Je me demande si le patriotisme de Fang va jusqu'à mépriser une somme pareille.

— Pourquoi aurait-il attendu ?

— Il avait les soldats birmans sur le dos. Et puis ? Il peut fourrer le général dans l'hélicoptère et refuser d'y monter.

Sara jeta un coup d'œil furtif autour d'elle. De verdâtre, la jungle tournait au noir. Elle frémit à la pensée qu'ils n'en sortiraient jamais.

— Atterrir est toujours possible. Mais décoller est une autre affaire. Peut-être Fang doit récupérer et le général et l'argent. Ce sont des devises malgré tout, et elles ont cours dans le monde entier. Les Chinois entretiennent des agents secrets dans les autres pays. Il faut bien les payer.

— Délivrez Clifton... Nous sommes solidaires maintenant. Il faut sauver notre peau.

Marsch mordait son pouce avec une rageuse obstination. C'était brutalement que l'idée d'un piège, se refermant lentement sur eux, lui était venue. Fang avait eu des sourires équivoques, des mines inquiétantes.

— Et cet hélicoptère, vous y croyez ?

— Il ne va pas traverser la frontière de jour tout de même. La Birmanie est en grande pagaille, mais il existe une surveillance. Peut-être ne viendra-t-il qu'en pleine nuit. Il suffit que les Birmans allument quelques feux pour que l'appareil les repère et se pose.

— Combien avons-nous de jour devant nous ? demanda la jeune femme.

— Une heure environ.

— Installez Clifton aux commandes.

Marsch fuyait son regard.

— Vous savez bien qu'une fois à cette place il me sera impossible de l'en faire sortir. Nous serons en vol et une bagarre serait une folie.

— Éloignez-vous au moins de la bordure. Les rebelles peuvent nous surprendre à tout moment.

Marsch fit rouler l'appareil jusqu'au centre du terrain, coupa le contact. Il était épuisé, vidé. Il n'éprouvait plus la moindre haine pour Clifton et ne pensait même pas aux deux cent mille dollars. Son dernier échec lui avait ôté ses dernières illusions. Il n'était qu'un pauvre type de pilote vieilli sous le harnais.

— Sur la pente, murmura-t-il. Et on l'a rudement savonnée pour que je tombe plus vite.

Ne restait que ce vieil amour-propre qui refusait de demander l'aide de Clifton. Serait-il plus fort que la peur de perdre sa peau ? Il tripota une cigarette entre ses doigts avant de la porter à sa bouche. Sara Tiensane attendait, elle aussi. Elle crevait de peur. S'il hésitait trop, elle lui tirerait une balle dans la peau et irait délivrer Clifton. Il n'avait même plus l'envie de se tenir sur ses gardes. Lui qui était si méfiant. Elle était armée et viendrait un moment où elle se déciderait, à bout de nerfs.

Son briquet claqua et il ne s'aperçut de la flamme que lorsqu'elle lui chauffa les doigts.

— C'est bon, fit-il.

Il s'approcha de l'habitable-radio et ouvrit la porte étroite.

— Tu as entendu ?

Clifton, assis sur son tabouret, l'examinait d'un air étonné.

— Je vais te délivrer, dit Marsch.

— Inutile de faire des discours.

Les courroies de cuir tombèrent sur le sol et Clifton se redressa avec une grimace. Il massa longuement ses poignets, puis ses chevilles, avant de faire un pas.

— Il reste quelque chose à bouffer ?

— J'y vais, dit Sara.

— Donne-moi une cigarette en attendant.

Tout en l'allumant, Philip épia son ancien compagnon. Le visage de Marsch était tiré, désabusé. Son œil même avait perdu son éclat virulent, Clifton se laissa tomber sur le tabouret pour fumer sa cigarette.

Sara arriva avec un plateau garni. Il y avait du fromage en boîte et des biscottes. Une boîte de bière ouverte. Clifton but longuement, puis commença à manger. De temps en temps il jetait un coup d'œil inquisiteur à ses deux compagnons.

— Nous ne pourrons pas décoller avant la nuit, dit-il.

Sara étouffa un cri de stupeur tandis que Marsch éclatait de rire.

— C'est la peur de la nuit qui m'a pourtant décidé à te délivrer ! dit-il d'un ton âpre.

— Je sais. Mais inutile de tenter le diable. Si un hélicoptère doit venir chercher le général, ils seront obligés d'allumer des feux. Nous attendrons donc. Mais il faudra faire un travail assez dur, renforcer le train avant. Ça ajoutera un peu de poids, mais c'est indispensable. D'ailleurs nous pouvons nous alléger en balançant certains trucs. Avant la nuit il faut aller couper quelques bambous. Je veux du souple et du résistant. Il faut aussi tailler des cales en bois.

— Mais si les rebelles nous attaquent ?

— Nous veillerons. Il faut installer le phare au-dessus de la porte.

Marsch partit chercher les bambous tandis que Clifton inspectait le terrain depuis l'intérieur. Ils avaient décidé de dissimuler sa libération. Il se rendit ensuite au poste de pilotage, examina les billets de banque.

Sara continuait sa besogne, mais ses mains tremblaient.

— Je vous dois ma libération, dit Philip sans aucune ironie. Merci beaucoup.

Son visage se leva vers lui.

— Dites merci à ma peur.

— Je ne me fais pas d'illusions, dit-il sèchement. Il prit les jumelles et examina le groupe de Fang et des Karen.

— Les rebelles sont partis ?

— Marsch suppose qu'ils sont en train de nous encercler.

Clifton fit la moue.

— Peu probable. Mais ce Fang doit avoir l'esprit tortueux.

Il apercevait le brancard du général, mais le visage de Nangiang était flou. Il faisait déjà très sombre et la nuit allait être complète dans moins d'une demi-heure.

— Si l'hélicoptère vient cette nuit, ils ne vont pas tarder à apporter des brassées de bois.

— Sinon ?

— Notre départ sera remis à demain matin.

Une liasse de billets tomba des genoux de la jeune femme, mais elle ne se baissa pas pour les ramasser.

— La nuit sera terrible.

— Ce n'est pas moi qui ai voulu me poser sur ce fichu terrain. Sans lumière, impossible de décoller.

Marsch apparut, alors qu'on n'y voyait plus à cent pas.

— Les bambous sont en bas.

— J'y vais, dit Philip. Cherche toutes les cordes disponibles dans l'appareil.

— Mais, dit Marsch, tu ne pourras pas rentrer le train.

— Non.

— Et la cime des grands arbres ?

Clifton sourit.

— C'est un risque à courir. Si j'ai bien compris, le camion des soldats a brûlé ? Il faudrait trouver quelques planches là-bas, de quoi confectionner des cales solides. Comprends-tu ce que je veux faire ? Lancer les moteurs jusqu'à la limite de résistance. Mais il faut que le train tienne le coup.

— Mais les cales ? Comment les enlèveras-tu.

— Au moment précis, il faut les faire sauter. Tu t'en chargeras.

Marsch prit un air soupçonneux.

— Comment ?

— On les perce et on les attache avec une corde qui les relie l'une à l'autre. Une corde très tendue. Il suffit de nouer une autre ficelle au milieu de cette corde et de tirer fortement. Le plus dangereux est de se cramponner solidement. Il faut aussi coordonner l'enlèvement des cales avec le déblocage des roues. En comptant à forte voix, on doit y arriver.

Marsch quitta l'appareil. Clifton sauta à terre et commença de renforcer chaque train d'atterrissage. Cinq minutes plus tard, Sara vint le rejoindre.

— J'ai l'impression qu'il y a de l'agitation du côté de Fang. Ils viennent d'allumer un feu.

L'Américain se redressa. Il aperçut plusieurs silhouettes devant un feu qui prenait de plus en plus d'importance. Puis des hommes s'enfoncèrent dans la nuit, traversant le terrain.

— Vous avez votre arme ?

Sans un mot elle la lui tendit. Crispés ils essayèrent de surprendre les bruits de la nuit. La jungle ne s'était pas encore éveillée à la vie nocturne. Dans une heure environ, quand la nuit serait plus épaisse, le vacarme deviendrait infernal.

— Écoutez.

Un bruit de pas, puis une lumière vive. Ce n'était que Marsch revenant du camion détruit. Il ramenait des planches à moitié calcinées. Il sursauta en les découvrant.

— Que se passe-t-il ?

— C'est Fang qui pourrait nous le dire.

Ludwig scruta la nuit.

— Des hommes ont traversé le terrain.

Mais ils eurent bientôt la réponse à leurs questions anxieuses. Un feu s'éleva sur leur gauche, puis un autre complètement au fond du terrain.

— Tu crois que l'hélicoptère va venir immédiatement ?

— Fang a déjà menti sur l'heure. Je ne pense pas que ce soit pour tout de suite.

Il poursuivit son travail tandis que Marsch confectionnait les cales.

Successivement plusieurs feux délimitèrent le terrain.

— Bien extraordinaire pour un simple hélicoptère ! grommela l'Allemand.

— Peut-être pas. Il faut que les feux soient visibles de loin, l'appareil volera certainement à haute altitude.

— Tu comptes t'envoler dans combien de temps ?

Clifton ne répondit pas. Le terrain était maintenant parfaitement éclairé, et délimité par une dizaine de feux. Ceux du fond éclairaient la verticale des grands arbres.

— Il y a une faille sur la gauche ?

— Oui. J'avais amorcé un virage à grand rayon pour passer juste dedans. C'est certainement le plan.

— Le terrain est bosselé. Plat, ce serait gagné. Donne-moi une cigarette.

Ils la fumèrent en silence, puis Clifton reprit son travail. Il pensait à la tête des mécanos si jamais il pouvait aller jusqu'à Bangkok.

Sara revint brusquement.

— Tsin est réveillé et fait tous ses efforts pour se délier.

Marsch répondit sans regarder Clifton.

— J'y vais.

— Doucement, dit Clifton. Attache-le plus solidement, mais c'est tout.

L'Allemand ne répondit pas et escalada l'échelle. La jeune femme était restée à côté de lui. Il éprouva le désir de la vexer.

— Vous avez terminé le raccommodage de ces billets ?

Elle encaissa sans répondre. Clifton sortit un mouchoir de sa poche et étancha la sueur qui ruisselait sur son front et sa poitrine.

— D'un sauveur tel que moi, vous êtes prête à accepter n'importe quelle vexation, n'est-ce pas ? Ce que fait la trouille sur le tempérament des gens, c'est incroyable. Un jour j'écirai mes mémoires.

— Vous m'en voulez beaucoup, n'est-ce pas ?

— Même pas ! En quelques heures j'ai découvert beaucoup de choses. Je me suis découvert, si vous pouvez comprendre. Et c'est une curieuse expérience.

Un sourire lui vint aux lèvres.

— Mais nous reprendrons cette conversation dans un salon de thé, à Bangkok.

Tout de suite elle ne comprit pas. Elle s'éloigna de quelques pas, se retourna.

— Vous avez dit à Bangkok.

— J'ai bien dit en effet.

Une pause.

— Vous savez que c'est le dernier endroit où nous pouvons aller maintenant.

Clifton serra son nœud avec force puis trancha la corde. Il referma son couteau.

— C'est pourtant là que nous nous poserons dans quelques heures, si tout se passe bien.

— Mais... Les gens de Formose.

— Du moment qu'il ne s'agira que d'un simple retard, je ne vois pas ce qu'ils pourront nous reprocher.

— Mais... le général ?

Clifton sortit de sous l'aile et s'approcha d'elle.

— Je vais aller le chercher tout à l'heure. Quand tout sera prêt pour le départ.

Marsch sauta dans l'herbe. Il avait tout entendu.

— Tu es fou ?

— C'est mon droit. Tu n'imaginais pas que j'allais accepter de vous sortir du pétrin sans une condition.

L'Allemand paraissait consterné.

— Tu n'y arriveras jamais.

Clifton se contenta de sourire, et se glissa sous le fuselage en direction de l'autre roue.

CHAPITRE XII

Il n'était pas tout à fait neuf heures quand Philip Clifton fit rouler l'appareil vers la fameuse poche, au fond de laquelle se trouvait la carcasse brûlée du camion. Les secousses transmises par le train étaient plus sèches et les tôles vibraient encore plus. Il dépassa un des feux allumés par les habitants du village. Un homme, assis non loin, y jetait une branche de temps en temps. Ses yeux brillaient dans son visage maigre.

Lentement il fit pivoter le D.C. 3, puis Marsch et lui tirèrent l'appareil jusqu'à ce que la queue soit à moins d'un mètre d'un camphrier. Clifton remonta dans la cabine et prit un jerrican dans la soute, un tuyau de caoutchouc. Monté sur l'aile, il établit un siphon et remplit son bidon. Marsch suivait tous ces gestes silencieusement.

Clifton fouilla dans ses affaires pour y chercher une petite boussole. Il fixa une torche puissante à la ceinture de sa combinaison.

Marsch ouvrit enfin la bouche.

— Inutile de te dire que tu fais une bêtise. Jamais ils ne nous laisseront partir. Qu'une demi-douzaine de ces sauvages s'agrippent à la queue, et nous ne pourrons pas nous envoler.

— Passe-moi ton revolver et des cartouches.

Il emplit ses poches.

— Où vas-tu ?

— Au village.

— Tu vas mettre le feu ?

Clifton hocha la tête.

— Je verrai sur place. Te souviens-tu de mes explications au sujet des cales ?

— Je pense.

— Installe-les. Que tout soit prêt quand je reviendrai. Fais tourner les moteurs de temps en temps.

Il sauta au-dehors, s'empara du bidon d'essence et s'enfonça dans la jungle. Il disparut du côté du camion, et Marsch fit la grimace. Clifton n'avait qu'un demi-mille à faire pour contourner le village, mais il préférerait ne pas être à sa place. La jungle s'éveillait pour la grande fête de nuit et grouillait de vie inquiétante.

Allumant une cigarette il pénétra dans le poste. Une petite lampe éclairait le travail de la jeune femme. Elle collait toujours ses moitiés

de billets. Ils emplissaient maintenant la valise, débordaient même et elle commençait d'en fourrer dans la serviette de Fang.

— Je ne suis plus aussi certain d'en profiter un jour, murmura l'Allemand.

Sara releva la tête.

— Qu'importe si nous sauvons notre vie.

Marsch ne répondit pas.

— Il est parti ?

— Évidemment !

Marsch fit tourner ses moteurs au ralenti pendant quelques minutes puis les arrêta. Quand Clifton reviendrait, ils devraient démarrer au quart de tour. Marsch revint sur le terrain et prépara ses cales selon les indications du pilote. Il mesura soigneusement la longueur de la corde entre les deux morceaux de bois. Il fallait qu'elle soit tendue et il s'y employa. Puis au milieu de cette corde, il en noua une autre qu'il déroula jusqu'à la porte de la carlingue. Il l'attacha à la poignée.

Revenu sur le terrain il examina chaque feu. Un homme seulement avait été affecté à son entretien. Il en compta neuf exactement. Le terrain était suffisamment éclairé, et on distinguait la haute falaise des arbres du fond. Le vent paraissait nul. Le terrain devait provoquer une légère ascendance qui serait peut-être utile.

Sur la droite, autour d'un feu plus important, Fang et un groupe de Karens étaient assis en rond. Les hommes avaient leur fusil dans le dos. Le brancard du général était dans l'ombre, non loin de Fang. Marsch suçait sa cigarette éteinte. Il évitait de réfléchir, de songer à son abdication. Il s'efforçait au calme. Il se demandait même comment il avait pu détester Clifton au point de vouloir le tuer. Maintenant que l'Américain courait seul parmi les mille dangers de la jungle, il se sentait proche de lui, solidaire. Pour cet Allemand qui avait combattu pour le nazisme, c'était la solidarité de l'homme blanc menacé par des représentants d'une autre race. Et inconsciemment, il souhaitait la victoire de Clifton.

Remonté dans le poste, il lança une nouvelle fois les moteurs. Bien que tournant au ralenti, ils devaient répercuter des échos dans la jungle. Fang lui-même devait se demander ce qui se passait à bord. Le bruit pouvait être utile à Clifton. Il se repèrerait sur lui.

Il alluma les feux de position, puis les éteignit. Cela lui donna une idée pour coordonner leurs mouvements au moment du décollage. Il suffirait à Clifton de les allumer trois fois. La dernière signifierait qu'il desserrait ses freins.

L'homme marchait dans la jungle. Il s'était éloigné en oblique, et dans quelques minutes il se trouverait au nord du village. Il se souvenait d'un détail, quand il avait survolé Mankso quelques heures

auparavant. Il avait vu les cases des habitants et, à quelque distance, d'autres constructions plus petites montées sur pilotis. Les réserves de riz. Il devait y avoir une vingtaine de petits greniers.

Clifton s'immobilisa. Il sentait une présence non loin de lui. Une odeur de fauve le prit à la gorge. La jungle birmane est infestée de tigres. Il était certain qu'il y en avait un, non loin de lui. La bête était sous le vent. Heureusement pour lui. Il se déplaça sur le côté. Plus loin il entendit un feulement rauque, puis un bruit de feuillage. Le fauve devait s'éloigner. La présence de l'odeur humaine n'était certainement pas rassurante pour lui.

L'Américain approchait du village. Une odeur de fumée chatouillait ses narines. Il vit les petits feux qui achevaient de mourir dans les cases, continua parallèlement en direction des greniers à riz.

Ceux-ci étaient construits sur pilotis, et chaque pieu, protégé contre les rats par de vieilles boîtes de conserves, dont l'origine remontait certainement à la dernière guerre. Il s'attaqua au dernier grenier, le dépouilla entièrement de son toit de chaume. À l'aide de cette paille de riz, il réunit les greniers entre eux. Avant de répandre son essence, il repéra son chemin de retour. Il voulait tomber juste à l'endroit où Fang se tenait, et pour cela il lui faudrait courir parallèlement à un petit sentier.

Il revint à son jerrycan, en répandit le contenu sur le chaume. Il s'éloigna, prit un morceau de papier dans sa poche et l'enflamma. Il le lança sur le chaume et s'enfuit rapidement, emportant son bidon. Il le jeta à quelques mètres plus loin, dans un fourré. Derrière lui l'incendie crépitait déjà. Il lança une poignée de balles à la volée dans le feu. Deux cents mètres plus loin, il reprit son souffle. Il put entendre les balles éclater. Des cris s'élevèrent bientôt, et non loin de lui plusieurs hommes passèrent rapidement. Ils auraient fort à faire pour éteindre les flammes, et pendant une heure le terrain serait complètement abandonné. Il souhaita que le feu ne se propage pas aux cases où dormaient les femmes et les enfants.

Marsch, debout à l'entrée de la carlingue, put voir les flammes s'élever au-dessus de la forêt. Sara le rejoignit.

— Il a réussi ?

— Ne nous emballons pas. Il reste encore beaucoup à faire.

Passant dans le poste, il mit les moteurs en route. Sara resta à la même place. Soudain elle entendit les détonations des balles explosant dans le feu. Elle tressaillit et son cœur battit plus vite.

— On a tiré ?

L'Allemand arriva précipitamment.

— Dans le village.

— Regardez les hommes.

Tous abandonnaient leur feu, couraient vers le lieu de l'incendie.

— Fang doit faire une drôle de gueule ! ricana Ludwig.

— Il va être aussi sur ses gardes.

Marsch jeta un regard aux feux. Bien alimentés, ils brûleraient sans faiblir pendant plusieurs minutes.

Fang avait son revolver à la main et attendait. Tous les hommes avaient abandonné le terrain, pour courir éteindre l'incendie qui menaçait leurs femmes et leurs enfants. Il n'aimait guère cet événement imprévu. À la fin de l'après-midi, il avait renvoyé les rebelles chez eux. Il avait pensé qu'il valait mieux les éloigner avant l'arrivée de l'hélicoptère.

Le général était réveillé depuis plusieurs heures, depuis son transfert. Il avait refusé toute nourriture, et même la boisson. Son regard rusé s'attardait souvent sur le visage du jeune lieutenant, et ce dernier le supportait mal. Il avait la certitude que le vieillard se moquait éperdument de lui. Pourtant il était son prisonnier, et avait tout à craindre de sa nouvelle situation.

Fang jeta un coup d'œil autour de lui. Les moteurs de l'avion tournaient à nouveau, mais il ne pensait pas que c'était inquiétant. Cela faisait la troisième ou quatrième fois que le pilote faisait des essais. Il devait être mortifié d'avoir raté son décollage. Le Chinois pensait qu'il allait attendre le lever du jour pour en tenter un autre.

Soudain il entendit les détonations et son visage se glaça. Étaient-ce des soldats qui venaient attaquer le village ? Le camion détruit avait une installation radio. Ceux qui étaient morts avaient peut-être alerté les leurs avant de succomber. Le Chinois jeta des regards désespérés autour de lui. Si ces agresseurs venaient jusque-là, ils découvriraient le général.

Nangiang avait maintenant un sourire sur ses lèvres parcheminées. Fang se pencha vers lui.

— Tu crois qu'on vient te délivrer peut-être ? cria-t-il avec rage.

Il agita son revolver sous le nez du vieux.

— Avant qu'ils ne parviennent ici, je t'aurai réglé ton compte, chien puant !

Le général souriait toujours. Fang s'éloigna un peu. La tentation de faire sauter cette tête fripée devenait trop forte.

De sa cachette, Clifton aurait pu l'abattre d'une balle. Il y répugnait. Il se ramassa, prêt à bondir comme un fauve. Fang s'approcha du sentier pour essayer de deviner ce qui se passait au village. Il n'entendait plus de détonations, ce qui l'étonnait.

L'Américain déboula d'un buisson. Le Chinois voulut le viser, mais l'homme lui tordait le poignet. En un éclair, Fang comprit que son agresseur était le pilote gardé prisonnier par l'Allemand. Il se cassa en deux et cogna de la tête dans son estomac. Clifton, bousculé, perdit l'équilibre. Fang lança son pied en direction de son bas-ventre.

L'Américain se laissa tomber en avant, les deux mains crispées sur la cheville fine du Chinois. Mais ce dernier était d'une grande souplesse. Il pivota et rua sèchement. Clifton, à plat-ventre, reçut le soulier de Fang en pleine figure. Il vit trente-six chandelles et perdit quelques précieuses secondes à récupérer. Le Chinois, debout, cogna une seconde fois. Clifton sentit sa bouche éclater et ses dents s'entrechoquèrent. Fou furieux, il se dressa et fonça sur le Chinois. Ce dernier essaya de feinter et de lui faire un croc-en-jambe, mais le pilote était rompu à toutes sortes de bagarres. Il empoigna le Chinois par les revers de sa chemise, l'attira à lui en présentant son crâne. Fang gémit de douleur, le nez écrasé. Clifton recommença une seconde fois, puis fit basculer le petit homme, le frappant sèchement dans la nuque. Fang tomba lourdement, la face contre terre, et ne bougea plus. Sa respiration était sifflante à cause de ses narines obstruées.

Le général Nangiang avait suivi le combat avec passion. Dans le nouveau venu, il avait reconnu le pilote qui lui avait rendu visite au poste militaire de Palawbum. Tout de suite il avait eu confiance en cet homme, et compris qu'il n'était pour rien dans les événements qui s'étaient succédé jusqu'à ce qu'il soit remis à Fang.

— Je vais vous emporter sans le brancard, dit Clifton.

Nangiang souriait.

— Tue-le. Comme un serpent, il va mordre à nouveau.

L'Américain jeta un coup d'œil à Fang. Le Chinois ne bougeait plus. Il en avait pour de longues minutes à reprendre conscience de la réalité.

— Non, il est à terre.

— Tu as tort. Il faut tuer pour être certain de vivre.

Clifton le prit entre ses bras.

— Ce sera dur, général. Comment vous sentez-vous ?

— Comme un homme très vieux. Mais souviens-toi de ce que je t'ai dit. Tu aurais dû achever ce chien.

L'Américain marchait en direction de l'avion. Il était épuisé. Le général n'était pas très lourd, mais sa marche dans la jungle et sa bagarre avec Fang avaient été pénibles. L'appareil se trouvait encore à trois cents mètres.

— Tu as tué ton compagnon ?

— Non, dit Clifton les dents serrées.

Nangiang le regardait avec étonnement.

— Il y a longtemps que tu vis en Asie ?

— J'y ai passé la moitié de ma vie.

— C'est incroyable. Comment as-tu pu vivre chez nous sans jamais tuer ?

— Ça m'est arrivé autrefois. Mais je n'en tire aucune gloire.

Le général ferma les yeux.

— Ce n'est pas toujours une question de gloire, murmura-t-il.

Clifton n'éprouvait pas la grande satisfaction qu'il espérait à porter le corps du général dans ses bras. Il se demandait même si ce qu'il avait fait pouvait avoir quelque valeur.

Marsch vint à sa rencontre.

— Tu as réussi, dit-il d'une voix neutre.

Il l'aida à porter le général, puis à le hisser dans le fuselage. Sara avait installé une sorte de couchette et ils étendirent le général dessus. Les moteurs tournaient parfaitement rond. Les feux éclairaient encore le terrain de façon suffisante.

— J'ai pensé, dit Marsch... Ta voix ne couvrira pas le bruit des moteurs... Il faut te servir du feu de position de l'aile gauche. Au troisième clignotement, je tire sur la corde.

— D'accord !

Marsch se cramponna d'une main à l'un des fauteuils voisins, et entortilla la corde autour de son poignet. Le régime des moulins monta lentement. Clifton ne brusquait pas la mécanique.

Quand Fang revint à lui, ce fut le grondement des moteurs qu'il entendit en premier. Le brancard du général était vide. Fou de haine il chercha autour de lui, mit la main sur son revolver et se dirigea vers le D.C. 3. Il marchait difficilement en serrant les dents.

Les habitants du village crièrent derrière lui. Le feu des greniers avait pu être maîtrisé et certains revenaient au terrain, alertés par le grondement des moteurs. Fang leur expliqua ce qui venait de se passer, et les Karens comprirent que les Blancs avaient essayé d'incendier leur village. Ils s'avancèrent en ligne en travers du terrain.

Clifton les aperçut au travers du pare-brise et jura.

— Les imbéciles vont se faire décapiter.

Sara regardait, elle aussi. Elle était très pâle.

— Nous ne pourrons pas décoller.

— Peut-être s'écarteront-ils au dernier moment.

C'est alors qu'elle pensa aux billets de banque.

Marsch attendait le signal. Il avait vu, lui aussi, les Karens se masser dans le centre du terrain, et Fang l'officier chinois marcher vers l'appareil. Le régime des moteurs montait doucement, mais n'atteignait pas la limite. L'appareil vibrait de puissance contenue.

Fang se mit à courir. Les jambes raidies, il martelait le sol, souffrant le martyre. Il se rapprochait de l'avion. Il apercevait une silhouette, encadrée dans l'ouverture de la porte.

Il trébucha, s'écroula sur le sol. Des larmes de rage montèrent à ses yeux. Dans sa chute, il n'avait pas lâché son revolver. Il plia son coude, appuya le canon de son arme dans la saignée du bras. Il

tremblait d'épuisement.

Le feu de position s'alluma pendant quelques secondes, puis s'éteignit. Clifton tenait à prévenir Marsch. Dans une demi-minute environ, il desserrerait ses freins. Il ne voyait pas Sara qui, à la hâte, regroupait tous les billets reconstitués et quittait le poste de pilotage.

Fang tira au moment où le feu de position s'allumait pour la seconde fois. Marsch reçut la balle en pleine poitrine. Elle dut traverser un poumon et se loger dans le haut de l'épaule. La douleur le fit basculer en avant. Pourtant il n'avait pas lâché la corde.

Il roula sur lui-même, se retrouva à plat-ventre dans l'herbe. La corde était toujours à son poignet. Juste à ce moment, le feu de position s'alluma pour la troisième et dernière fois. Marsch gémit.

Les larmes plein les yeux, il tira de toutes ses dernières forces sur les cales. Le D.C. 3 fit un bond prodigieux en avant. Il sentit le déplacement d'air, puis s'écroula, le visage dans l'herbe poussiéreuse.

Sara apparaissait à l'ouverture de la porte. Elle poussa un cri puis eut un geste de semeur pour lancer une poignée de billets.

Un des Karens, qui était venu secourir Fang, la reçut en plein visage. Il prit un des papiers entre ses mains, reconnut un billet de vingt dollars et hurla. Les deux cent mille dollars s'envolèrent ainsi, tandis que les habitants se précipitaient pour les ramasser.

Clifton, éberlué, voyait les Karens se disperser devant l'appareil lancé à toute allure. Mais tous avaient l'air de chercher quelque chose.

À moitié distance, le train avant s'était déjà détaché du terrain. Il savait qu'il avait gagné.

CHAPITRE XIII

Sara s'était appuyée contre la porte, à la limite de l'évanouissement. Puis sa main remonta vers l'un des plafonniers qu'elle alluma.

Le visage vieillot du général était tourné vers elle.

— C'est bien, dit-il... Très bien.

En titubant, elle pénétra dans le poste, se laissa choir sur le tabouret du navigateur. Clifton attendit d'être à cinq cents pieds pour réduire la puissance et se tourner vers elle. Il souriait.

— Le général ?

Elle lui fit signe que tout allait bien.

— Marsch ?

Sara le regarda fixement puis éclata en sanglots. Mais ce n'étaient que ses nerfs qui lâchaient.

— Fang l'a blessé, dit-elle enfin.

Clifton devint livide.

— Qui a tiré sur la corde ?

— Lui. Depuis le sol.

Sans ce geste, ils n'auraient jamais pu décoller. Clifton sentit une boule se former dans sa gorge.

— Pourquoi les Karens se sont-ils écartés si subitement ?

Elle ouvrit les mains. Quatre ou cinq billets de vingt dollars en tombèrent, froissés. Clifton les regarda, puis leva les yeux vers le visage de la jeune femme.

— Vous les avez jetés par la porte ?

Son battement de paupières était affirmatif.

— Vous ne regrettez rien ?

— Non.

Clifton eut un sourire serein. Dans la mort tragique de Marsch, il avait retrouvé le vieux copain de tant d'années aventureuses. Sara avait été jusqu'au bout d'elle-même en sacrifiant son argent. Le général était dans l'appareil, et ce dernier volait en direction de Bangkok.

— Apportez-moi la carte et le compas. Je vais établir le point. Nous devons nous poser à Chiang-Mai pour faire le plein d'essence.

À partir de cette ville, ce serait plus facile. Il n'aurait qu'à suivre la voie ferrée jalonnée par les lumières des nombreuses stations.

— Donnez-moi aussi une cigarette, s'il vous plaît.

*

* *

Les trois petits Chinois, élégamment vêtus, buvaient le thé dans le bar de l'aéroport. Mais de temps en temps l'un d'entre eux allait aux nouvelles, dans les bureaux de la navigation intérieure.

Ce fut à minuit qu'ils apprirent la bonne nouvelle. Le D.C. 3 de la Sandy Line s'était posé sur l'aérodrome de Chiang-Mai pour y faire le plein d'essence. Le message certifiait que tout allait bien à bord, mais ne précisait pas les raisons de son important retard.

Le chef des trois Chinois reposa sa tasse de thé, et regarda ses deux compagnons.

— L'appareil se posera dans trois heures environ. Nous pouvons aller faire un tour en ville et revenir à ce moment-là.

Leur sourire paraissait figé, mais les trois hommes étaient follement heureux. Le message de Chiang-Mai leur ôtait un poids énorme.

— Allons ! dit le chef. Nous avons largement usé notre patience dans cet aéroport.

Ils se levèrent et partirent à la recherche d'un taxi.

*

* *

Clifton régla, entre les mains du correspondant de la Sandy, le montant du carburant. L'homme, un Chinois affable, le mit au courant des recherches.

— Don Muang (2) nous demandait sans cesse des nouvelles avec réponse payée. Vous avez eu des difficultés ?

— Atterrissage forcé en pleine jungle. Une fuite au réservoir de gauche.

L'homme avala la fable sans discuter.

— Koffman a téléphoné lui-même à plusieurs reprises.

C'était le directeur technique de la Sandy.

— Qu'est-ce que ça lui foutait ? L'appareil était en location et fortement assuré.

— Faut croire que vous ramenez quelque chose de précieux.

— Oui, dit Clifton gravement. Plus que vous ne le croyez.

Avant de décoller, il brancha les écouteurs sur le poste-radio, fréquence de la tour de contrôle de Bangkok. Un atterrissage sans

préavis coûtait trop cher en amende.

Devant lui, la piste longue et fortement éclairée de Chiang-Mai n'offrait aucune difficulté. Il décolla en prenant tout son temps.

Déjà il avait oublié la journée passée au cœur de la jungle. Il regardait fréquemment la jeune femme assise non loin de lui, et elle lui souriait en retour.

— Dans trois heures environ, nous serons arrivés.

Une fois tout payé, il lui resterait quarante mille dollars. Il avait aussi un peu d'argent de côté. Il avait envie de plaquer la Sandy et d'aller fonder une ligne encore plus dans le sud. Il y avait d'énormes perspectives d'avenir.

Sara passa dans la cabine. Nangiang dormait, un sourire sur les lèvres. Elle le regarda pendant quelques minutes. C'était pour cet homme-là que Marsch et tous les autres étaient morts.

Tsin lui montra ses mains toujours liées. Elle revint dans le poste, prévint Clifton.

— Que faut-il en faire ?

— Le libérer. Du moment que son général est là, il nous fichera la paix.

Le garde, une fois libéré, eut un regard pour son général, puis s'installa dans un fauteuil et suivit des yeux les lumières qui défilaient au-dessous de lui. Il avait assisté à la fin de Marsch et savait que l'appareil était en route pour Bangkok. Tout ce qu'il désirait.

— Je me demande, dit Clifton quand la jeune femme le rejoignit, si Fang arrivera à faire rendre gorge aux Karens pour la restitution des deux cent mille dollars.

— Croyez-vous qu'il soit monté à bord de l'hélicoptère ?

Avait-il accepté l'idée de comparaître devant ses chefs, en ayant échoué dans sa mission ? Clifton n'était jamais parvenu à pronostiquer le comportement d'un Asiatique dans une situation donnée. Pour ne pas blesser la jeune femme, il s'abstint de répondre.

Puis il pensa à la police. Il lui faudrait expliquer la mort de Marsch. Il avait déjà inventé une fable pour le correspondant de Chiang-Mai et continuerait. Il mettrait la mort de son compagnon sur le compte des Karens. Personne n'irait jamais vérifier ce qui s'était passé dans la jungle d'un pays voisin, très jaloux de son indépendance. L'Allemand n'avait aucune famille connue. Personne ne le pleurerait. Seul Clifton se souviendrait du dernier geste de son ami.

Comme si Sara comprenait, elle glissa sa main sur son bras.

— Ce n'était pas un méchant garçon, dit-il.

Sara hocha la tête, songeuse. Il lui fallait oublier cette terrible journée.

— Vous verrez, dit Clifton, quelques minutes plus tard. J'ai un

petit appartement très confortable.

Elle sourit.

Clifton survola la ville, lui désigna plusieurs points précis, le quartier où il habitait, puis se présenta à la tour de contrôle. L'autorisation fut donnée immédiatement. À cette heure, la piste de navigation intérieure était peu encombrée.

— Nous avons même un quart d'heure d'avance sur l'horaire, dit Clifton.

L'avion roula en direction des barrières. Le pilote aperçut tout de suite les trois Chinois sous un projecteur.

— Les amis du général.

Les moteurs arrêtés, il alla ouvrir la porte, fit descendre l'échelle. Les trois hommes s'approchaient avec beaucoup de dignité. L'un après l'autre, ils s'engouffrèrent dans le fuselage.

— Nous vous attendons depuis bientôt neuf heures, dit celui qui paraissait le chef.

Il écouta avec attention les explications de Clifton, puis tous les trois s'inclinèrent devant le général. Ce dernier dormait toujours, un sourire sur les lèvres.

— Mon général, nous sommes très heureux de vous accueillir au nom du généralissime.

Puis il attendit. Le général ne se réveillait toujours pas. Le Chinois, d'une voix plus forte, recommença :

— Mon général...

Soudain il se pencha et posa la main sur celle de Nangiang. Il sursauta, se tourna vers Clifton.

— Le général est mort ! dit-il d'un ton courroucé.

Clifton s'approcha de Nangiang. Le sourire était figé sur des lèvres glacées.

— C'est de votre faute ! glapissait le Chinois de Formose. Ce retard inconsidéré a mis la santé du général à rude épreuve. On vous avait dit qu'il était très faible. Il fallait faire vite.

L'Américain se redressa, prêt à répliquer vertement. Puis il se dit que tout était inutile. Il haussa les épaules.

— Nous ne pouvons tenir nos engagements, dans ces conditions, poursuivait l'autre sur un aigu. Vous saviez bien que, mort, le général ne nous est d'aucune utilité.

Il s'étouffait dans sa colère. Ses deux acolytes, navrés, roulaient des yeux inquiets, dont le regard allait du visage de cire du général aux traits impassibles de Clifton. Ce dernier pensait à Tamoi, aux soldats birmans, aux rebelles, à Fang et à Marsch. Une dizaine d'hommes avaient perdu la vie pour un cadavre en puissance. Il se demandait si les efforts que tous avaient fait gardaient quelque valeur.

— Mon gouvernement refuse de payer quoi que ce soit.

Le Chinois se précipita au-dehors, suivi par les deux autres. L'échelle trembla sous leurs mouvements précipités. Clifton alla chercher une vieille couverture et l'étendit sur le cadavre du général Nangiang.

Pendant quelques minutes, il resta songeur, la tête baissée, comme s'il se recueillait auprès de la dépouille du vieil homme. Mais il ne pensait à rien.

Quand il redressa sa haute taille, il croisa le regard de Sara.

Elle souriait timidement.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT,
126, AV. P.-V. COUTURIER,
KREMLIN-BICÊTRE (SEINE)
Dépôt légal : 3^e trimestre 1961
IMPRIME EN FRANCE
PUBLICATION MENSUELLE

1 Bandits de tous poils.

2 Aéroport de Bangkok.